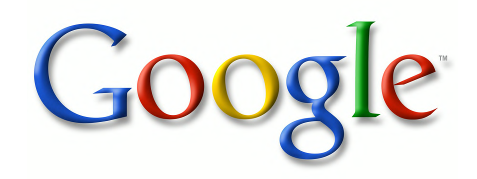
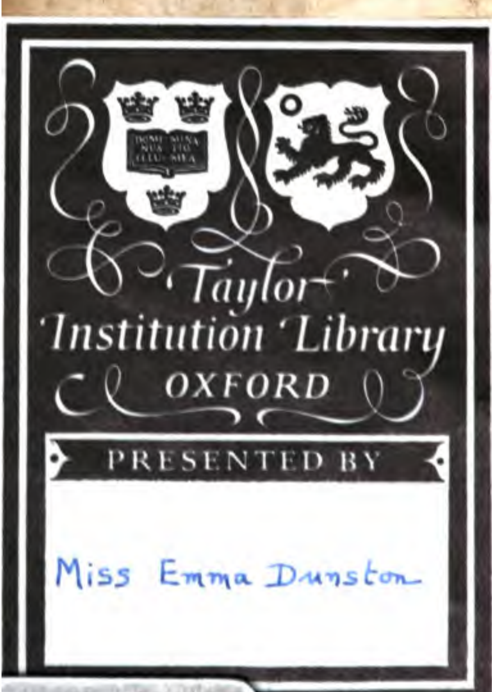
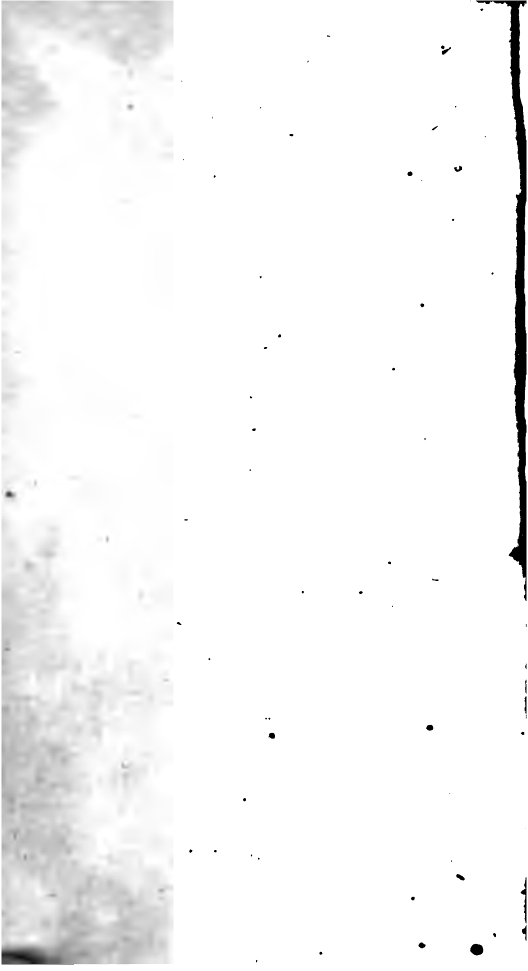
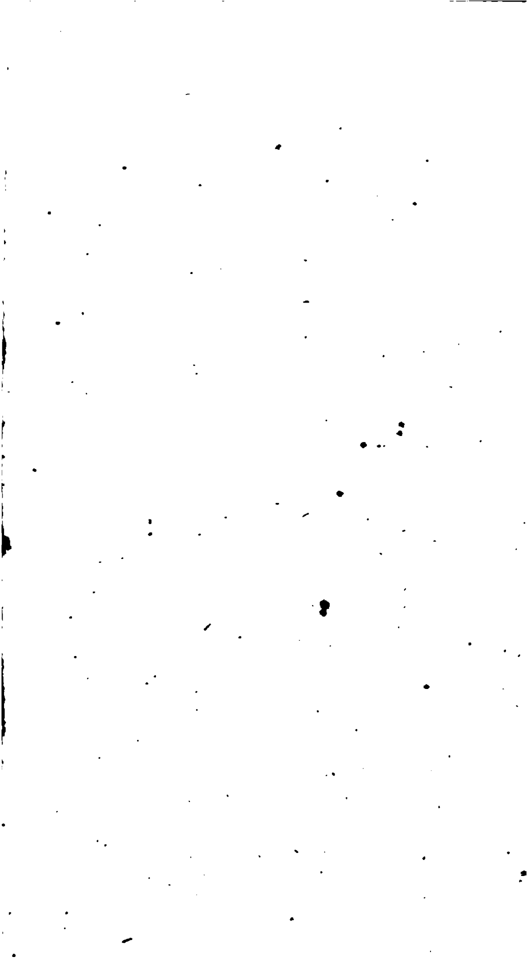


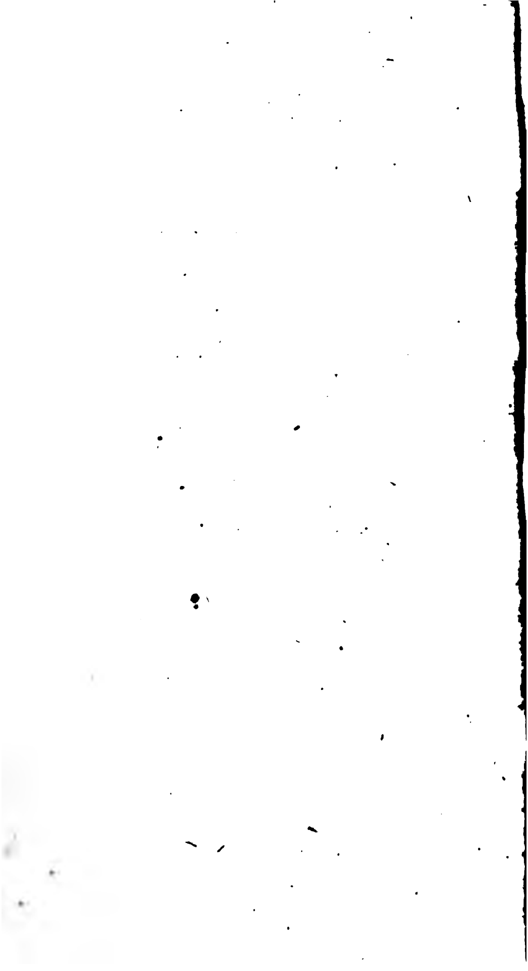


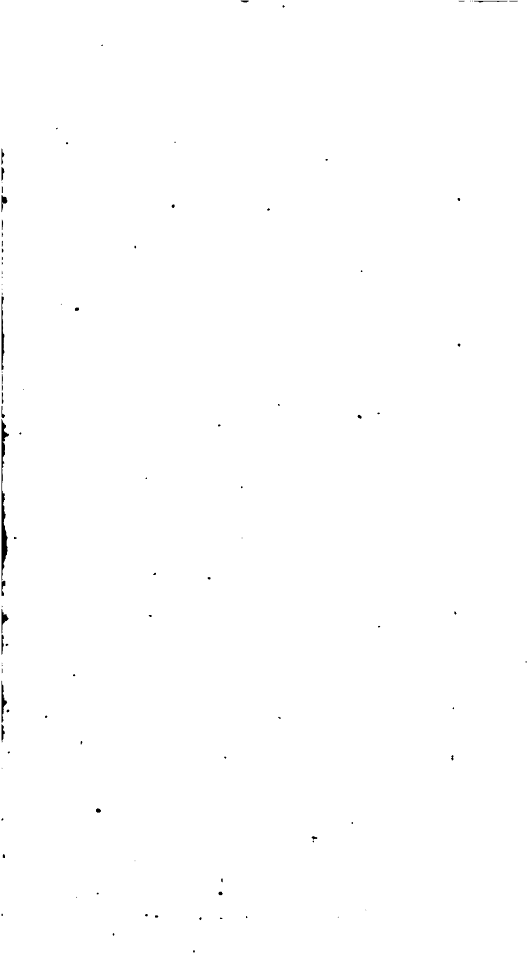

DOMINUS ILLUMINATIO MEA
Taylor Institution Library
OXFORD
PRESENTED BY
Miss Emma Dunston












LES MILLE ET UNE NUIT.

LES MILLE ET UNE NUIT,

CONTES ARABES.

TRADUITS EN FRANÇOIS;

Par Mr. GALLAND, *de l'Académie Royale des Inscriptions & Médailles.*

TOME QUATRIE'ME.

Quatriéme Edition, revûë & corrigée.



Suivant la Copie imprimée à Paris.

A LA HAYE,

Chez PIERRE HUSSON, Marchand Libraire, sur le Capel-brug.

M. DCC. XIV.

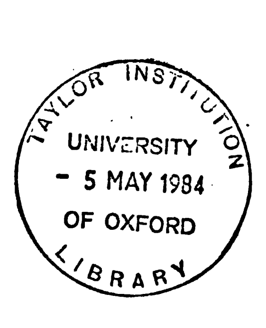


TABLE DES NUITS DU IV. TOME.

CXXXIX.

CLI

Fin de la Table du quatriéme Tome.



LES MILLE ET UNE NUIT, CONTES ARABES.

CXI. NUIT.

SIRE, le Grand Visir Giafar adressant toûjours la parole au Calife Haroun Alraschid: Schemseddin Mohammed, dit-il, prit la route de Damas avec sa Fille Dame de Beauté, & Agib son Petit-Fils. Ils marchérent dix-neuf jours de suite sans s'arrêter en nul endroit; mais le vingtiéme étant arrivez dans une fort belle prairie peu éloignée des portes de

Damas, ils y mirent pied à terre & firent dreſſer leurs Tentes ſur le bord d'une Riviére qui paſſe au travers de la Ville, & rend ſes environs très agréables.

Le Viſir Schemſeddin Mohammed déclara qu'il vouloit ſéjourner deux jours dans ce beau lieu, & que le troiſiéme il continuëroit ſon Voyage. Cependant il permit aux gens de ſa ſuite d'aller à Damas. Ils profitérent preſque tous de cette permiſſion : les uns pouſſez par la curioſité de voir une Ville dont ils avoient oüi parler ſi avantageuſement; les autres pour y vendre des Marchandiſes d'Egypte qu'ils avoient aportées, ou pour y acheter des Etoffes & des Raretez du Païs. Dame de Beauté ſouhaitant que ſon Fils Agib eût auſſi la ſatisfaction de ſe promener dans cette célébre Ville, ordonna à l'Eunuque noir qui ſervoit de gouverneur à cet Enfant,

ſant, de l'y conduire, & de bien prendre garde qu'il ne lui arrivât quelque accident.

Agib magnifiquement habillé ſe mit en chemin avec l'Eunuque qui avoit à la main une groſſe Canne. Ils ne furent pas plûtôt entrez dans la Ville, qu'Agib qui étoit beau comme le jour, attira ſur lui les yeux de tout le monde. Les uns ſortoient de leurs maiſons pour le voir de plus près ; les autres mettoient la tête aux fenêtres, & ceux qui paſſoient dans les ruës ne ſe contentoient pas de s'arrêter pour le regarder, ils l'accompagnoient pour avoir le plaiſir de le conſidérer plus long tems. Enfin, il n'y avoit perſonne qui ne l'admirât & qui ne donnât mille bénédictions au Pére & à la Mére qui avoient mis au monde un ſi bel enfant. L'Eunuque & lui arrivérent par hazard devant la boutique où étoit

Bedreddin Hassan, & là ils se virent entourez d'une si grande foule de Peuple qu'ils furent obligez de s'arrêter.

Le Patissier qui avoit adopté Bedreddin Hassan étoit mort depuis quelques années, & lui avoit laissé, comme à son Héritier, sa boutique avec tous ses autres biens. Bedreddin étoit donc alors Maître de la boutique, & il éxerçoit la Profession de Patissier si habilement qu'il étoit en grande réputation dans Damas. Voyant que tant de monde assemblé devant sa porte regardoit avec beaucoup d'attention Agib & l'Eunuque noir, il se mit à les regarder aussi.

Schéhérazade à ces mots voyant paroître le jour, se tut; & Schahriar se leva fort impatient de savoir ce qui se passeroit entre Agib & Bedreddin. La Sultane satisfit son impatience sur la fin de la nuit suivante, & reprit ainsi la parole.

CXII.

CXII. NUIT.

BEdreddin Hassan, poursuivit le Visir Giafar, ayant jetté les yeux particuliérement sur Agib, se sentit aussitôt émû sans savoir pour quoi. Il n'étoit pas frapé comme le Peuple de l'éclatante beauté de ce jeune Garçon, son trouble & son émotion avoient une autre cause qui lui étoit inconnuë. C'étoit la force du sang qui agissoit dans ce tendre Pére, lequel interrompant ses occupations s'aprocha d'Agib, & lui dit d'un air engageant : Mon petit Seigneur, qui m'avez gagné l'ame, faites-moi la grace d'entrer dans ma boutique, & de manger quelque chose de ma façon ; afin que pendant ce tems-là j'aye le plaisir de vous admirer à mon aise. Il prononça ces paroles avec tant de tendresse que les larmes lui en vinrent aux yeux.

Le petit Agib en fut touché; & se tournant vers l'Eunuque: Ce bon homme, lui dit-il, a une phisionomie qui me plaît; il me parle d'une maniére si affectueuse, que je ne puis me défendre de faire ce qu'il souhaite: Entrons chez lui & mangeons de sa Patisserie. Ah vrayement, lui dit l'Esclave, il feroit beau voir qu'un fils de Visir comme vous entrât dans la boutique d'un Patissier pour y manger; ne croyez pas que je le souffre. Hélas, mon petit Seigneur, s'écria alors Bedreddin Hassan, on est bien cruel de confier votre conduite à un homme qui vous traite avec tant de dureté; puis s'adressant à l'Eunuque: Mon bon ami, ajoûta-t-il, n'empêchez pas ce jeune Seigneur de m'accorder la grace que je lui demande. Ne me donnez pas cette mortification. Faites-moi plûtôt l'honneur d'entrer avec lui chez moi; & par là vous ferez con-

connoître que si vous êtes brun au dehors comme la châtaigne, vous êtes blanc aussi au dedans comme elle : savez-vous bien, poursuivit-il, que je sai le secret de vous rendre blanc de noir que vous êtes ? L'Eunuque se mit à rire à ce discours, & demanda à Bedreddin ce que c'étoit que ce secret. Je vais vous l'aprendre, répondit-il ; Aussi-tôt il lui recita des Vers à la louange des Eunuques Noirs, disant que c'étoit par leur ministére que l'honneur des Princes & de tous les Grands étoit en sûreté. L'Eunuque fut charmé de ces Vers, & cessant de résister aux priéres de Bedreddin, laissa entrer Agib dans sa boutique & y entra aussi lui-même.

Bedreddin Hassan sentit une extrême joye d'avoir obtenu ce qu'il avoit desiré avec tant d'ardeur ; & se remettant au travail qu'il avoit interrompu : je faisois, dit-il, des Tartes à la crême ; il

faut, s'il vous plaît, que vous en mangiez ; je suis persuadé que vous les trouverez excellentes : Car ma Mère qui les fait admirablement bien, m'a apris à les faire, & l'on vient en prendre chez moi de tous les endroits de cette Ville. En achevant ces mots, il tira du four une Tarte à la crême, & après avoir mis dessus des grains de grenade & du sucre, il la servit devant Agib qui la trouva délicieuse. L'Eunuque à qui Bedreddin en présenta aussi, en porta le même jugement.

Pendant qu'ils mangeoient tous deux, Bedreddin Hassan éxaminoit Agib avec une grande attention, & se représentant en le regardant qu'il avoit peut-être un semblable Fils de la charmante Epouse dont il avoit été sitôt & si cruellement séparé, cette pensée fit couler de ses yeux quelques larmes. Il se préparoit à faire des questions au petit Agib sur le su-

jet de son Voyage à Damas; ma
cet Enfant n'eut pas le tems c
satisfaire sa curiosité, parce qu
l'Eunuque qui le pressoit de s'e
retourner sous les Tentes de so
Ayeul, l'emmena dès qu'il ei
mangé. Bedreddin Hassan ne s
contenta pas de les suivre de l'œi
il ferma sa boutique promptemen
& marcha sur leurs pas.

Schéhérazade en cet endroit re
marquant qu'il étoit jour, cess
de poursuivre cette Histoire
Schahriar se leva, résolu de l'en
tendre toute entiére, & de laisse
vivre la Sultane jusqu'à ce tems-là

CXIII. NUIT.

LE lendemain avant le jour Di
narzade réveilla sa Sœur, qu
reprit ainsi son discours: Bedred
din Hassan, continua le Visir Gia
far, courut donc après Agib &
l'Eunuque, & les joignit avan

qu'ils fussent arrivez à la porte de la Ville. L'Eunuque s'étant aperçû qu'il les suivoit, en fut extrêmement surpris: Importun que vous êtes, lui dit-il en colére, que demandez-vous? Mon bon Ami, lui répondit Bedreddin, ne vous fâchez pas: j'ai hors de la Ville une petite affaire dont je me suis souvenu, & à laquelle il faut que j'aille donner ordre. Cette réponse n'apaisa point l'Eunuque, qui se tournant vers Agib, lui dit: Voila ce que vous m'avez attiré; je l'avois bien prévû que je me repentirois de ma complaisance; vous avez voulu entrer dans la boutique de cet homme; je ne suis pas sage de vous l'avoir permis. Peut-être, dit Agib, a-t-il effectivement affaire hors de la Ville, & les chemins sont libres pour tout le monde. En disant cela, ils continuérent de marcher l'un & l'autre sans regarder derriére eux, jusqu'à ce qu'étant ar-

rivez près des Tentes du Visir, ils se retournérent pour voir si Bedreddin les suivoit toûjours. Alors Agib remarquant qu'il étoit à deux pas de lui, rougit & pâlit successivement selon les divers mouvemens que l'agitoient. Il craignoit que le Visir son Ayeul ne vint à savoir qu'il étoit entré dans la boutique d'un Patissier, & qu'il y avoit mangé. Dans cette crainte, ramassant une assez grosse pierre qui se trouva à ses pieds, il la lui jetta, le frappa au milieu du front & lui couvrit le visage de sang; après quoi se mettant à courir de toute sa force, il se sauva sous les Tentes avec l'Eunuque, qui dit à Bedreddin Hassan, qu'il ne devoit pas se plaindre de ce malheur qu'il avoit mérité & qu'il s'étoit attiré lui-même.

Bedreddin reprit le chemin de la Ville en étanchant le sang de sa playe avec son tablier, qu'il n'a-

voit pas ôté. J'ai tort, diſoit-il en lui-même, d'avoir abandonné ma maiſon pour faire tant de peine à cet Enfant : car il ne m'a traité de cette maniére que parce qu'il a crû ſans doute que je méditois quelque deſſein funeſte contre lui. Etant arrivé chez lui il ſe fit panſer, & ſe conſola de cet accident en faiſant réfléxion qu'il y avoit ſur la terre une infinité de gens encore plus malheureux que lui.

Le jour qui paroiſſoit impoſa ſilence à la Sultane des Indes. Schahriar ſe leva en plaignant Bedreddin, & fort impatient de ſavoir la ſuite de cette Hiſtoire.

CXIV. NUIT.

SUr la fin de la nuit ſuivante, Schéhérazade adreſſant la parole au Sultan des Indes : Sire,

Sire, dit-elle, le Grand Visir Giafar poursuivit ainsi l'Histoire de Bedreddin Hassan : Bedreddin, dit-il, continua d'éxercer la Profession de Patissier à Damas, & son Oncle Schemseddin Mohammed en partit trois jours après son arrivée. Il prit la route d'Emesse, d'où il se rendit à Hamah, & de là à Halep, où il s'arrêta deux jours. D'Halep il alla passer l'Euphrate, entra dans la Mesopotamie; & après avoir traversé Mardin, Moussoul, Sengiar, Diarbekir & plusieurs autres Villes, arriva enfin à Balsora, où d'abord il fit demander Audience au Sultan, qui ne fût pas plûtôt informé du rang de Schemseddin Mohammed, qu'il la lui donna. Il le reçut, même très-favorablement, & lui demanda le sujet de son Voyage à Balsora: Sire, répondit le Visir Schemseddin Mohammed, je suis venu pour aprendre des nouvelles du Fils de Noureddin

reddin Ali mon Frére, qui a eu l'honneur de servir votre Majesté. Il y a long tems que Noureddin Ali est mort, reprit le Sultan. A l'égard de son Fils; tout ce qu'on vous en poura dire, c'est qu'environ deux mois après la mort de son Pére il disparut tout à coup, & que personne ne l'a vû depuis ce tems-là, quelque soin que j'aye pris de le faire chercher. Mais sa Mére, qui est Fille d'un de mes Visirs, vit encore. Schemseddin Mohammed lui demanda la permission de la voir & de l'emmener en Egypte, & le Sultan y ayant consenti, il ne voulut pas différer au lendemain à se donner cette satisfaction; il se fit enseigner où demeuroit cette Dame, & se rendit chez elle à l'heure même accompagné de sa Fille & de son Petit-Fils.

La Veuve de Nourredin Ali demeuroit toûjours dans l'Hôtel où avoit demeuré son Mari jus-

qu'à sa mort. C'étoit une très-belle Maison, superbement bâtie & ornée de colomnes de marbre; mais Schemseddin Mohammed ne s'arrêta pas à l'admirer. En arrivant, il baisa la porte & un marbre sur lequel étoit écrit en lettres d'or le nom de son Frére. Il demanda à parler à sa Belle-Sœur, dont les domestiques lui dirent qu'elle étoit dans un petit Edifice en forme de Dôme qu'ils lui montrérent au milieu d'une Cour très spacieuse. En effet, cette tendre Mére avoit coûtume d'aller passer la meilleure partie du jour & de la nuit dans cet Edifice qu'elle avoit fait bâtir pour représenter le tombeau de Bedreddin Hassan, qu'elle croyoit mort après l'avoir si long tems attendu en vain. Elle y étoit alors occupée à pleurer ce cher Fils, & Schemseddin Mohammed la trouva ensévelie dans une affliction mortelle.

Il

Il lui fit son compliment, & après l'avoir suppliée de suspendre ses larmes & ses gémissemens, il lui aprit qu'il avoit l'honneur d'être son Beau-Frére, & lui dit la raison qui l'avoit obligé de partir du Caire & de venir à Balsora.

En achevant ces mots, Schéhérazade voyant paroître le jour cessa de poursuivre son recit; mais elle en reprit le fil de cette sorte sur la fin de la nuit suivante.

CXV. NUIT.

SChemseddin Mohammed, continua le Visir Giafar, après avoir instruit sa Belle-Sœur de tout ce qui s'étoit passé au Caire la nuit des Nôces de sa Fille, après lui avoir conté la surprise que lui avoit causé la découverte du Cahier cousu dans le Turban de Bedreddin, lui presenta Agib & Dame de Beauté.

Quand

Quand la Veuve de Noureddin Ali, qui étoit demeurée assise comme une femme qui ne prenoit plus de part aux choses du Monde, eût compris par le discours qu'elle venoit d'entendre, que le cher Fils qu'elle regrettoit tant, pouvoit vivre encore, elle se leva, embrassa très-étroitement Dame de Beauté & son petit Agib, en qui reconnoissant les traits de Bedreddin, elle versa des larmes d'une nature bien différente de celles qu'elle répandoit depuis si long-tems. Elle ne pouvoit se lasser de baiser ce jeune Homme, qui de son côté recevoit ses embrassemens avec toutes les démonstrations de joye dont il étoit capable. Madame, dit Schemseddin Mohammed, il est tems de finir vos regrets & d'essuyer vos larmes; il faut vous disposer à venir en Egypte avec nous. Le Sultan de Balsora me permet de vous emmener, & je

ne

ne doute pas que vous n'y consentiez. J'espére que nous rencontrerons enfin votre Fils mon Neveu, & si cela arrive, son Histoire, la votre, celle de ma Fille & la mienne, mériteront d'être écrites pour être transmises à la Postérité.

La Veuve de Noureddin Ali écouta cette proposition avec plaisir, & fit travailler dès ce moment aux préparatifs de son départ. Pendant ce tems-là Schemseddin Mohammed demanda une seconde Audience, & ayant pris congé du Sultan qui le renvoya comblé d'honneurs avec un présent considérable pour lui, & un autre plus riche pour le Sultan d'Egypte, il partit de Balsora, & reprit le chemin de Damas.

Lorsqu'il fut près de cette Ville, il fit dresser ses Tentes hors de la porte par où il y devoit entrer, & dit qu'il y séjourneroit trois jours pour faire reposer son Equi-

Equipage,& pour acheter ce qu'il trouveroit de plus curieux & de plus digne d'être presenté au Sultan d'Egypte.

Pendant qu'il étoit occupé à choisir lui-même les plus belles étoffes que les principaux Marchands avoient apportées sous ses Tentes, Agib pria l'Eunuque noir son Conducteur, de le mener promener dans la Ville, disant qu'il souhaitoit de voir les choses qu'il n'avoit pas eu le tems de voir en passant; & qu'il seroit bien aise aussi d'aprendre des nouvelles du Patissier à qui il avoit donné un coup de pierre. L'Eunuque y consentit, marcha vers la Ville avec lui, après en avoir obtenu la permission de sa Mére Dame de Beauté.

Ils entrérent dans Damas par la porte du Paradis, qui étoit la plus proche des Tentes du Visir Schemseddin Mohammed. Ils parcoururent les grandes Places, les

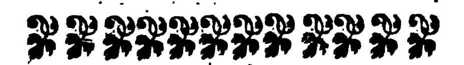
les lieux publics & couverts où se vendoient les marchandises les plus riches, & virent l'ancienne Mosquée des Ommiades * dans le tems qu'on s'y assembloit pour faire la Priére † d'entre le midi & le coucher du Soleil. Ils passérent ensuite devant la boutique de Bedreddin Hassan, qu'ils trouvérent encore occupé à faire des Tartes à la crême. Je vous saluë, lui dit Agib, regardez-moi ; Vous souvenez-vous de m'avoir vû ? A ces mots Bedreddin jetta les yeux sur lui, & le reconnoissant (ô surprenant effet de l'Amour paternel) il sentit la même émotion que la premiére fois ; il se troubla, & au lieu de lui répondre il demeura long tems sans

* C'est à dire des Califes qui régnérent après les quatre premiers Successeurs de Mahomet, & qui furent ainsi nommez d'un de leurs Ancêtres, qui s'apelloit Ommiah.

† Cette Priére se fait en tout tems deux heures & demie devant le coucher du Soleil.

ſans pouvoir proférer une ſeule parole. Néanmoins, ayant rapellé ſes eſprits : Mon petit Seigneur, lui dit-il, faites-moi la grace d'entrer encore une fois chez moi avec votre Gouverneur, venez goûter d'une Tarte à la crême. Je vous ſuplie de me pardonner la peine que je vous fis en vous ſuivant hors de la Ville : Je ne me poſſédois pas, je ne ſavois ce que je faiſois. Vous m'entraîniez après vous ſans que je puſſe réſiſter à une ſi douce violence.

Schéhérazade ceſſa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit paroître le jour. Le lendemain elle prit de cette maniére la ſuite de ſon diſcours.



CXVI. NUIT.

COmmandeur des Croyans ; pourſuivit le Viſir Giafar, Agib

Agib étonné d'entendre ce qui lui disoit Bedreddin, répondit : Il y a de l'excès dans l'amitié que vous me témoignez, & je ne veux point entrer chez vous que vous ne soyez engagé par serment à ne me pas suivre quand j'en serai sorti. Si vous me le promettez, & que vous soyez homme de parole, je vous reviendrai voir encore demain, pendant que le Visir mon Ayeul achétera de quoi faire présent au Sultan d'Egypte. Mon petit Seigneur, reprit Bedreddin Hassan, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez. A ces mots Agib & l'Eunuque entrérent dans la boutique.

Bedreddin leur servit aussi-tôt une Tarte à la crême, qui n'étoit pas moins excellente que celle qu'il leur avoit présentée la premiére fois. Venez, lui dit Agib, asseyez-vous auprès de moi, & mangez avec nous. Bedreddin s'étant assis, voulut embrasser Agib

pour lui marquer la joye qu'il avoit de se voir à ses côtez : mais Agib le repoussa en lui disant : tenez-vous en repos, votre amitié est trop vive. Contentez-vous de me regarder & de m'entretenir. Bedreddin obéït, & se mit à chanter une Chanson dont il composa sur le champ les paroles à la louange d'Agib ; il ne mangea point, & ne fit autre chose que servir ses Hôtes. Lorsqu'ils eurent achevé de manger, il leur présenta à laver * & une serviette très blanche pour s'essuyer les mains. Il prit ensuite un Vase de Sorbet, & leur en prépara plein une grande porcelaine où il mit de la neige † fort propre. Puis pré-

* Comme les Mahometans se lavent les mains cinq fois le jour, lorsqu'ils vont faire leurs priéres, ils ne croyent pas avoir besoin de se laver avant que de manger : mais ils se lavent après, parce qu'ils mangent sans fourchette.

† C'est ainsi que l'on rafraîchit la boisson promptement dans tout le Levant où l'on a l'usage de la neige.

présentant la Porcelaine au petit Agib: prenez, lui dit-il, c'est un Sorbet de rose, le plus délicieux qu'on puisse trouver dans toute cette Ville; jamais vous n'en avez goûté de meilleur. Agib en ayant bû avec plaisir, Bedreddin Hassan reprit la Porcelaine & la presenta aussi à l'Eunuque, qui but à long traits toute sa liqueur jusqu'à la derniére goute.

Enfin, Agib & son Gouverneur rassasiez, remerciérent le Patissier de la bonne chére qu'il leur avoit faite, & se retirérent en diligence, parce qu'il étoit déja un peu tard. Ils arrivérent sous les Tentes de Schemseddin Mohammed, & allérent d'abord à celle des Dames. La Grand-Mére d'Agib fut ravie de le revoir, & comme elle avoit toûjours son Fils Bedreddin dans l'esprit elle ne pût retenir ses larmes en embrassant Agib: Ah, mon Fils, lui dit-elle, ma joye seroit par-

faite

faite si j'avois le plaisir d'embrasser votre Pére Bedreddin Hassan, comme je vous embrasse. Elle se mettoit alors à table pour souper; elle le fit asseoir auprès d'elle, lui fit plusieurs questions sur sa promenade, & en lui disant qu'il ne devoit pas manquer d'apétit, elle lui servit un morceau d'une Tarte à la crême, qu'elle avoit elle-même faite, & qui étoit excellente; car on a déja dit qu'elle les savoit mieux faire que les meilleurs Patissiers. Elle en présenta aussi à l'Eunuque; mais ils avoient tellement mangé l'un & l'autre chez Bedreddin, qu'ils n'en pouvoient pas seulement goûter.

Le jour qui paroissoit empécha Schéhérazade d'en dire davantage cette nuit; mais sur la fin de la suivante elle continua son recit dans ces termes.

CXVII. NUIT.

AGib eut à peine touché au morceau de Tarte à la crême qu'on lui avoit servi, que feignant de ne le pas trouver à son goût, il le laissa tout entier; & Schaban * c'est le nom de l'Eunuque, fit la même chose. La Veuve de Noureddin Ali s'aperçût avec chagrin du peu de cas que son Petit-Fils faisoit de sa Tarte: Hé quoi, mon Fils, lui dit-elle, est-il possible que vous méprisiez ainsi l'ouvrage de mes propres mains? Aprenez que personne au monde n'est capable de faire de si bonnes Tartes à la crême, excepté votre Pére Bedreddin Hassan, à qui j'ai enseigné le grand Art d'en faire de pareilles. Ah, ma bon-

* Les Mahometans donnent ordinairement ce nom aux Eunuques noirs.

bonne Grand-Mére, s'écria Agib, permettez-moi de vous dire, que si vous n'en savez pas faire de meilleures, il y a un Patissier dans cette Ville qui vous surpasse dans ce grand Art : nous venons d'en manger chez lui une qui vaut beaucoup mieux que celle-ci.

A ces paroles la Grand-Mére regardant l'Eunuque de travers : Comment, Schaban, lui dit-elle avec colére, vous a-t-on commis la garde de mon Petit-Fils pour le mener manger chez des Patissiers comme un gueux. Madame, répondit l'Eunuque, il est bien vrai que nous nous sommes entretenus quelque tems avec un Patissier : mais nous n'avons-pas mangé chez lui. Pardonnez-moi, interrompit Agib, nous sommes entrez dans sa boutique, & nous y avons mangé d'une Tarte à la crême. La Dame plus irritée qu'auparavant contre l'Eunuque,

se leva de table assez brusquement, courut à la Tente de Schemsseddin Mohammed qu'elle informa du délit de l'Eunuque dans des termes plus propres à animer le Visir contre le délinquant, qu'à lui faire excuser sa faute.

Schemsseddin Mohammed, qui étoit naturellement emporté, ne perdit pas une si belle occasion de se mettre en colére. Il se rendit à l'instant sous la Tente de sa Belle-Sœur, & dit à l'Eunuque: Quoi! malheureux, tu as la hardiesse d'abuser de la confiance que j'ai en toi. Schaban, quoi que suffisamment convaincu par le témoignage d'Agib, prit le parti de nier encore le fait. Mais l'Enfant soûtenant toûjours le contraire: mon Grand-Pére, dit-il à Schemsseddin Mohammed, je vous assure que nous avons si bien mangé l'un & l'autre que nous n'avons pas besoin de souper. Le Patissier nous a même régalez d'une gran-

de Porcelaine de Sorbet. Hé bien, méchant Esclave, s'écria le Visir, en se tournant vers l'Eunuque, après cela ne veux-tu pas convenir que vous êtes entrez tous deux chez un Patissier, & que vous y avez mangé. Schaban eut encore l'effronterie de jurer que cela n'étoit pas vrai. Tu es un menteur, lui dit alors le Visir, je croi plûtôt mon Petit-Fils que toi. Néanmoins, si tu peux manger toute cette Tarte à la crême qui est sur la table, je serai persuadé que tu dis la vérité.

Schaban, quoi qu'il en eût jusqu'à la gorge, se soûmet à cette épreuve, & prit un morceau de Tarte à la crême; mais il fut obligé de le retirer de sa bouche, car le cœur lui soûleva. Il ne laissa pas pourtant de mentir encore, en disant qu'il avoit tant mangé le jour précédent, que l'apétit ne lui étoit pas encore revenu. Le Visir irrité de tous les men-

mensonges de l'Eunuque & convaincu qu'il étoit coupable, le fit coucher par terre, & commanda qu'on lui donnât la bâtonnade. Le malheureux poussa de grands cris en souffrant ce châtiment & confessa la vérité. Il est vrai, s'écria-t-il, que nous avons mangé une Tarte à la crême chez un Patissier, & elle étoit cent fois meilleure que celle qui est sur cette table.

La Veuve de Noureddin Ali crut que c'étoit par dépit contr'elle & pour la mortifier, que Schaban louoit la Tarte du Patissier; c'est pourquoi s'adressant à lui: je ne puis croire, dit-elle, que les Tartes à la crême de ce Patissier soient plus excellentes que les miennes. Je veux m'en éclaircir; tu sais où il demeure, va chez lui & m'aportes une Tarte à la crême tout à l'heure. En parlant ainsi elle fit donner de l'argent à l'Eunuque pour acheter la Tarte,

te, & il partit. Etant arrivé à la boutique de Bedreddin : Bon Patissier, lui dit-il, tenez voila de l'argent, donnez-moi une Tarte à la crême ; une de nos Dames souhaite d'en goûter. Il y en avoit alors de toutes chaudes ; Bedreddin choisit la meilleure, & la donnant à l'Eunuque : Prenez celle-ci, dit-il, je vous la garantis excellente, & je puis vous assurer que personne au monde n'est capable d'en faire de semblables, si ce n'est ma Mére qui vit peut-être encore.

Schaban revint en diligence sous les Tentes avec sa Tarte à la crême ; Il la presenta à la Veuve de Noureddin, qui la prit avec empressement. Elle en rompit un morceau pour le manger ; mais elle ne l'eut pas plûtôt à sa bouche, qu'elle fit un grand cri & qu'elle tomba évanouïe. Schemseddin Mohammed qui étoit présent, fut extrémement étonné de cet acci-

 dent.

dent. Il jetta de l'eau lui-même au visage de sa Belle-Sœur, & s'empressa fort à la secourir. Dès qu'elle fut revenuë de sa foiblesse: ô Dieu, s'écria-t-elle, il faut que ce soit mon Fils, mon cher Fils Bedreddin qui ait fait cette Tarte.

La clarté du jour en cet endroit vint imposer silence à Schéhérazade. Le Sultan des Indes se leva pour faire sa Priére, & aller tenir son Conseil; & la nuit suivante, la Sultane poursuivit ainsi l'Histoire de Bedreddin Hassan.

CXVIII. NUIT.

QUand le Visir Schemseddin Mohammed eut entendu dire à sa Belle-Sœur, qu'il falloit que ce fût Bedreddin Hassan qui eût fait la Tarte à la crême que l'Eunu-

l'Eunuque venoit d'aporter, il ſentit une joye inconcevable; mais venant à faire réfléxion que cette joye étoit ſans fondement, & que ſelon toutes les aparences la conjecture de la Veuve de Noureddin devoit être fauſſe, il lui dit: Mais, Madame, pourquoi avez-vous cette opinion? Ne ſe peut-il pas trouver un Patiſſier au monde qui ſache auſſibien faire des Tartes à la crême que votre Fils? Je conviens, répondit-elle, qu'il y a peut-être des Patiſſiers capables d'en faire d'auſſi bonnes; mais comme je les fais d'une maniére toute ſinguliére, & que nul autre que mon Fils n'a ce ſecret, il faut abſolument que ce ſoit lui qui ait fait celle-ci. Réjouïſſons-nous, mon Frére, ajoûta-t-elle avec tranſport, nous avons enfin trouvé ce que nous cherchons & deſirons depuis ſi long tems. Madame, repliqua le Viſir, modé-

rez, je vous prie, votre impatience; nous ſaurons bien-tôt ce que nous en devons penſer. Il n'y a qu'à faire venir ici le Patiſſier; ſi c'eſt Bedreddin Haſſan vous le reconnoîtrez bien, ma Fille & vous. Mais il faut que vous vous cachiez toutes deux & que vous le voyiez ſans qu'il vous voye; car je ne veux pas que notre reconnoiſſance ſe faſſe à Damas. J'ai deſſein de la prolonger juſqu'à-ce que nous ſoyons de retour au Caire, où je me propoſe de vous donner un divertiſſement très agréable.

En achevant ces paroles il laiſſa les Dames ſous leur Tente & ſe rendit ſous la ſienne. Là il fit venir cinquante de ſes gens, & leur dit: Prenez chacun un bâton & ſuivez Schaban qui va vous conduire chez un Patiſſier de cette Ville. Lors que vous y ſerez arrivez, rompez, briſez tout ce que vous trouverez dans ſa bou-

tique;

tique ; s'il vous demande pourquoi vous faites ce desordre, demandez-lui seulement si ce n'est pas lui qui a fait la Tarte à la crême qu'on a été prendre chez lui. S'il vous répond qu'oui : saisissez-vous de sa personne, liez-le bien, & me l'amenez ; mais gardez-vous de le fraper, ni de lui faire le moindre mal. Allez & ne perdez pas de tems.

Le Visir fut promptement obéi ; ses gens armez de bâtons & conduits par l'Eunuque noir, se rendirent en diligence chez Bedreddin Hassan, où ils mirent en piéces les plats, les chaudrons, les casserolles, les tables & tous les autres meubles & ustenciles qu'ils trouvérent ; inondérent sa boutique de Sorbet, de Crême & de Confitures. A ce spectacle Bedreddin Hassan fort étonné, leur dit d'un ton de voix pitoyable : Hé, bonnes gens, pourquoi me traitez vous de la sorte ?

de quoi s'agit-il? qu'ai-je fait? N'eſt-ce pas vous, dirent-ils, qui avez fait la Tarte à la Crême que vous avez venduë à l'Eunuque que vous voyéz? Oui, c'eſt moi-même, répondit-il, qu'y trouve-t-on à dire? Je défie qui que ce ſoit d'en faire une meilleure. Au lieu de lui repartir, ils continuérent de briſer tout, & le four même ne fut pas épargné.

Cependant les Voiſins étant accourus au bruit, & fort ſurpris de voir cinquante hommes armez commettre un pareil deſordre, demandoient le ſujet d'une ſi grande violence; & Bedreddin encore une fois dit à ceux qui la lui faiſoient: Aprenez-moi de grace quel crime je puis avoir commis pour rompre & briſer ainſi tout ce qu'il y a chez moi? N'eſt-ce pas vous répondirent-ils, qui avez fait la Tarte à la Crême que vous avez venduë à

cet

cet Eunuque ? Oui, oui, c'eſt moi, repartit-il, je ſoûtiens qu'elle eſt bonne ; & je ne mérite pas le traitement injuſte que vous me faites. Ils ſe ſaiſirent de ſa perſonne ſans l'écouter, & après lui avoir arraché la toile de ſon Turban ils s'en ſervirent pour lui lier les mains derriére le dos ; puis le tirant par force de ſa boutique ils commencérent à l'emmener.

La Populace qui s'étoit aſſemblée là, touchée de compaſſion pour Bedreddin, prit ſon parti, & voulut s'opoſer au deſſein des gens de Schemſeddin Mohammed ; mais il ſurvint en ce moment des Officiers du Gouverneur de la Ville qui écartérent le Peuple & favoriſérent l'enlévement de Bedreddin, parce que Schemſeddin Mohammed étoit allé chez le Gouverneur de Damas pour l'informer de l'ordre qu'il avoit donné, & pour lui

demander main forte ; & ce Gouverneur qui commandoit sur toute la Syrie au nom du Sultan d'Egypte, n'avoit eu garde de rien refuser au Visir de son Maître. On entraînoit donc Bedreddin malgré ses cris & ses larmes.

Schéhérazade n'en put dire davantage à cause du jour qu'elle vit paroître. Mais le lendemain elle reprit sa narration, & dit au Sultan des Indes.

CXIX. NUIT.

SIre, le Visir Giafar continuant de parler au Calife : Bedreddin Hassan, dit-il, avoit beau demander en chemin aux personnes qui l'emmenoient, ce que l'on avoit trouvé dans sa Tarte à la Crême, on ne lui répondoit rien. Enfin, il arriva sous les Ten-

Tentes, où on le fit attendre jusqu'à-ce que Schemseddin Mohammed fut revenu de chez le Gouverneur de Damas.

Le Visir étant de retour, demanda des nouvelles du Patissier; on le lui amena. Seigneur, lui dit Bedreddin les larmes aux yeux, faites-moi la grace de me dire en quoi je vous ai offensé? Ah, malheureux, répondit le Visir, n'est-ce pas toi qui as fait la Tarte à la Crême que tu m'as envoyée? J'avouë que c'est moi, repartit Bedreddin: quel crime ai-je commis en cela? Je te châtirai comme tu le mérites, repliqua Schemseddin Mohammed, & il t'en coûtera la vie pour avoir fait une si méchante Tarte. Hé, bon Dieu, s'écria Bedreddin, qu'est-ce que j'entens? est-ce un crime digne de mort d'avoir fait une méchante Tarte à la crême? Oui, dit le Visir, & tu ne dois pas attendre

de

de moi un autre traitement.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi tous deux, les Dames, qui s'étoient cachées, observoient avec attention Bedreddin, qu'elles n'eurent pas de peine à reconnoître malgré le long tems qu'elles ne l'avoient vû. La joye qu'elles eurent fut telle, qu'elles en tombérent évanouïes. Quand elles furent revenuës de leur évanouïssement elles vouloient s'aller jetter au cou de Bedreddin, mais la parole qu'elles avoient donnée au Visir, de ne se point montrer, l'emporta sur les plus tendres mouvemens de l'amour & de la nature.

Comme Schemseddin Mohammed avoit résolu de partir cette même nuit, il fit plier les Tentes & préparer les voitures pour se mettre en marche; & à l'égard de Bedreddin, il ordonna qu'on le mît dans une Caisse bien fermée, & qu'on le chargeât sur un

cha-

chameau. D'abord que tout fut prêt pour le départ, le Visir & ses gens de sa suite se mirent en chemin. Ils marchérent le reste de la nuit & le jour suivant sans se reposer. Ils ne s'arrêtérent qu'à l'entrée de la nuit. Alors on tira Bedreddin Hassan de la Caisse pour lui faire prendre de la nourriture, mais on eut soin de le tenir éloigné de sa Mére & de sa Femme; & pendant vingt jours que dura le Voyage, on le traita de la même maniére.

En arrivant au Caire on campa aux environs de la Ville, par ordre du Visir Schemseddin Mohammed qui se fit amener Bedreddin, devant lequel il dit à un Charpentier qu'il avoit fait venir: Va chercher du bois & dresse promptement un poteau. Hé, Seigneur, dit Bedreddin, que prétendez-vous faire de ce poteau? T'y attacher, repartit le Visir, & te faire ensuite promener

ner par tous les quartiers de la Ville, afin qu'on voye en ta personne un indigne Patissier qui fait des Tartes à la crême sans y mettre de poivre. A ces mots Bedreddin Hassan s'écria d'une maniére si plaisante, que Schemseddin Mohammed eut bien de la peine à garder son sérieux: Grand Dieu, c'est donc pour n'avoir pas mis de poivre dans une Tarte à la crême, qu'on veut me faire souffrir une mort aussi cruelle qu'ignominieuse.

En achevant ces mots, Schéhérazade remarquant qu'il étoit jour, se tut; & Schahriar se leva en riant de tout son cœur de la frayeur de Bedreddin, & fort curieux d'entendre la suite de cette Histoire, que la Sultane reprit de cette sorte le lendemain avant le jour.

CXX.

CXX. NUIT.

SIre, le Calife Haroun Alraschid, malgré sa gravité, ne put s'empêcher de rire quand le Visir Giafar lui dit que Schemseddin Mohammed menaçoit de faire mourir Bedreddin pour n'avoir pas mis de poivre dans la Tarte à la crême qu'il avoit venduë à Schaban. Hé quoi, disoit Bedreddin, faut-il qu'on ait tout rompu & brisé dans ma maison, qu'on m'ait emprisonné dans une Caisse, & qu'enfin on s'aprête à m'attacher à un poteau, & tout cela parce que je ne mets pas de poivre dans une Tarte à la crême! Hé, grand Dieu, qui a jamais ouï parler d'une pareille chose? sont-ce là des actions de Musulmans, de personnes qui font profession de pro-

probité, de justice, & qui pr
tiquent toutes sortes de bonn
œuvres ? En disant cela, il fo
doit en larmes ; puis recommen
çant ses plaintes : Non, repr
noit-il, jamais personne n'a é
traité si injustement ni si rigo
reusement. Est-il possible qu'o
soit capable d'ôter la vie à u
homme pour n'avoir pas mis d
poivre dans une Tarte à la crê
me ? Que maudites soient toute
les Tartes à la crême, aussi bie
que l'heure où je suis né ! plût à
Dieu que je fusse mort en ce
moment.

Le désolé Bedreddin ne cessa
de lamenter ; & lorsqu'on aporta
le poteau & les cloux pour l'y
clouer, il poussa de grands cris
à ce spectacle terrible : O Ciel,
dit-il, pouvez-vous souffrir que
je meure d'un trépas infame &
douloureux ? & cela pour quel
crime ? Ce n'est point pour avoir
volé, ni pour avoir tué, ni pour
avoir

avoir renié ma Religion : c'est pour n'avoir pas mis de poivre dans une Tarte à la crême.

Comme la nuit étoit alors déja assez avancée, le Visir Schemseddin Mohammed fit remettre Bedreddin dans sa Caisse, & lui dit: Demeure-là jusqu'à demain ; le jour ne se passera pas que je ne te fasse mourir. On emporta la Caisse, & l'on en chargea le chameau qui l'avoit aportée depuis Damas. On rechargea en même tems tous les autres chameaux ; & le Visir étant remonté à cheval, fit marcher devant lui le chameau qui portoit son Neveu, & entra dans la Ville suivi de tout son équipage. Après avoir passé plusieurs ruës où personne ne parut, parce que tout le monde s'étoit retiré, il se rendit à son Hôtel où il fit décharger la Caisse, avec défense de l'ouvrir que lorsqu'il l'ordonneroit.

Tandis qu'on déchargeoit les autres

tres chameaux, il prit en particulier la Mére de Bedreddin Hassan & sa Fille, & s'adressant à la derniére : Dieu soit loué, lui dit-il ma Fille, de ce qu'il nous a fait heureusement rencontrer votre Cousin & votre Mari. Vous vous souvenez bien aparemment de l'état où étoit votre Chambre la premiére nuit de vos Nôces. Allez faites-y mettre toutes choses comme elles étoient alors. Si pourtant vous ne vous en souveniez pas, je pourrois y supléer par l'écrit que j'en ai fait faire. De mon côté, je vais donner ordre au reste.

Dame de Beauté alla éxécuter avec joye ce que venoit de lui ordonner son Pére, qui commença aussi à disposer toutes choses dans la Salle de la même maniére qu'elles étoient lorsque Bedreddin Hassan s'y étoit trouvé avec le Palfrenier bossu du Sultan d'Egypte. A mesure qu'il lisoit l'écrit,

crit, ses Domestiques mettoient chaque meuble à sa place. Le Trône ne fut pas oublié, non plus que les bougies allumées. Quand tout fut préparé dans la Salle, le Visir entra dans la Chambre de sa Fille où il posa l'habillement de Bedreddin avec la bourse de sequins. Cela étant fait, il dit à Dame de Beauté: Deshabillez-vous, ma Fille, & vous couchez. Dès que Bedreddin sera entré dans cette Chambre, plaignez-vous de ce qu'il a été dehors trop long tems, & lui dites que vous avez été bien étonnée en vous réveillant de ne le pas trouver auprès de vous. Pressez-le de se remettre au lit; demain matin vous nous divertirez, Madame votre Belle-Mére & moi, en nous rendant compte de ce qui sera passé entre vous & lui cette nuit. A ces mots il sortit de l'apartement de sa Fille, & lui laissa la liberté de se coucher.

Schéhérazade vouloit poursuivre son recit; mais le jour qui commençoit à paroître l'en empêcha.

CXXI. NUIT.

SUr la fin de la nuit suivante le Sultan des Indes qui avoit une extrême impatience d'apprendre comment se dénouëroit l'Histoire de Bedreddin, réveilla lui-même Schéhérazade, & l'avertit de la continuer; ce qu'elle fit dans ces termes: Schemseddin Mohammed, dit le Visir Giafar au Calife, fit sortir de la Salle tous les Domestiques qui y étoient, & leur ordonna de s'éloigner, à la réserve de deux ou trois qu'il fit demeurer. Il les chargea d'aller tirer Bedreddin hors de la Caisse, de le mettre en chemise & en caleçon, de le con-

onduire en cet état dans la Sal-
e, de l'y laiſſer tout ſeul & d'en
ermer la porte.

Bedreddin Haſſan, quoi qu'ac-
ablé de douleur, s'étoit endor-
mi pendant tout ce tems-là: Si
bien que les Domeſtiques du Vi-
ſir l'eurent plûtôt tiré de la Caiſ-
ſe, mis en chemiſe & en caleçon,
qu'il ne fut réveillé; & ils le
tranſportérent dans la Salle ſi
bruſquement, qu'ils ne lui don-
nérent pas le loiſir de ſe recon-
noître. Quand il ſe vit ſeul dans
la Salle, il promena ſa vûë de
toutes parts; & les choſes qu'il
voyoit rapellant dans ſa mémoire
le ſouvenir de ſes Nôces, il s'a-
perçut avec étonnement que c'é-
toit la même Salle où il avoit vû
le Palfrenier Boſſu. Sa ſurpriſe
augmenta encore, lorſque s'é-
tant aproché doucement de la por-
te d'une Chambre qu'il trouva
ouverte, il vit dedans ſon habil-
lement au même endroit où il ſe

souvenoit de l'avoir mis la nuit de ses Nôces. Bon Dieu, dit-il en se frottant les yeux, suis-je endormi? suis-je éveillé?

Dame de Beauté qui l'observoit, après s'être divertie de son étonnement, ouvrit tout à coup les rideaux de son lit; & avançant la tête: Mon cher Seigneur, lui dit-elle d'un ton assez tendre, que faites-vous à la porte? venez vous recoucher. Vous avez demeuré dehors bien long tems. J'ai été fort surprise en me réveillant de ne vous pas trouver à mes côtez. Bedreddin Hassan changea de visage, lorsqu'il reconnut que la Dame qui lui parloit étoit cette charmante Personne avec laquelle il se souvenoit d'avoir couché. Il entra dans la Chambre; mais au lieu d'aller au lit, comme il étoit plein des idées de tout ce qui lui étoit arrivé depuis dix ans, & qu'il ne pouvoit se persuader que tous ces événemens se

ſe fuſſent paſſez en une ſeule nuit, il s'aprocha de la chaiſe où étoient ſes habits & la bourſe de ſequins ; & après les avoir éxaminez avec beaucoup d'attention : Par le grand Dieu vivant, s'écria-t-il, voila des choſes que je ne puis comprendre ! La Dame qui prenoit plaiſir à voir ſon embarras, lui dit : Encore une fois, Seigneur, venez vous remettre au lit : à quoi vous amuſez-vous ? A ces paroles il s'avança vers Dame de Beauté : Je vous ſuplie, Madame, lui dit-il, de m'aprendre s'il y a long tems que je ſuis auprès de vous ? La queſtion me ſurprend, répondit-elle ; eſt-ce que vous ne vous êtes pas levé d'auprès de moi tout à l'heure ? il faut que vous ayez l'eſprit bien préoccupé : Madame, reprit Bedreddin, je ne l'ai aſſurément pas fort tranquille. Je me ſouviens, il eſt vrai, d'avoir été près de vous ; mais je me ſouviens auſſi d'avoir

 de-

depuis demeuré dix ans à Dama
Si j'ai en effet couché cette nu
avec vous, je ne puis pas en avo
été éloigné si long tems. C
deux choses sont oposées. Dite
moi de grace, ce que j'en doi
penser: si mon Mariage avec vou
est une illusion, ou si c'est u
songe que mon absence. Oui
Seigneur, repartit Dame de Beau
té, vous avez rêvé sans dout
que vous avez été à Damas. Il
n'y a rien donc de si plaisant, s'é-
cria Bedreddin en faisant un écla
de rire: Je suis assuré, Madame,
que ce songe va vous paroître
très réjouïssant. Imaginez-vous,
s'il vous plaît, que je me suis
trouvé à la porte de Damas en
chemise & en caleçon, comme
je suis en ce moment. Que je suis
entré dans la Ville aux huées d'u-
ne Populace qui me suivoit en
m'insultant: que je me suis sauvé
chez un Patissier, qui m'a adopté,
m'a apris son Métier, & m'a laissé
tous

tous ſes biens en mourant : qu'après ſa mort j'ai tenu ſa boutique. Enfin, Madame, il m'eſt arrivé une infinité d'autres Avantures qui ſeroient trop longues à raconter : & tout ce que je puis vous dire, c'eſt que je n'ai pas mal fait de me réveiller, ſans cela on m'alloit clouer à un poteau. Eh ! pour quel ſujet, dit Dame de Beauté en faiſant l'étonnée, vouloit-on vous traiter ſi cruellement ? Il falloit donc que vous euſſiez commis un crime énorme ? Point du tout, répondit Bedreddin, c'étoit pour la choſe du monde la plus bizarre & la plus ridicule. Tout mon crime étoit d'avoir vendu une Tarte à la crême, où je n'avois pas mis de poivre. Ah ! pour cela, dit Dame de Beauté en riant de toute ſa force ; il faut avouer qu'on vous faiſoit une horrible injuſtice. Oh, Madame, repliqua-t-il, ce n'eſt pas tout encore : pour cette maudite

Tarte à la crême où l'on me reprochoit de n'avoir pas mis de poivre, on avoit tout rompu & tout brûlé dans ma boutique; on m'avoit lié avec des cordes, & enfermé dans une Caisse où j'étois si étroitement, qu'il me semble que je m'en sens encore. Enfin, on avoit fait venir un Charpentier, & on lui avoit commandé de dresser un poteau pour me pendre. Mais Dieu soit beni de ce que tout cela n'est qu'un ouvrage du sommeil.

Schéhérazade en cet endroit apercevant le jour, cessa de parler. Schahriar ne pût s'empêcher de rire de ce que Bedreddin Hassan avoit pris une chose réelle pour un songe. Il faut convenir, dit-il, que cela est très plaisant; & je suis persuadé que le lendemain le Visir Schemseddin Mohammed & sa Belle-Sœur s'en divertirent extrêmement. Sire, répondit la Sultane, c'est ce que

j'aurai

j'aurai l'honneur de vous raconter la nuit prochaine, si Votre Majesté veut bien me laisser vivre jusqu'à ce tems-là. Le Sultan des Indes se leva sans rien repliquer à ces paroles; mais il étoit fort éloigné d'avoir une autre pensée.

CXXII. NUIT.

SChéhérazade réveillée avant le jour, reprit ainsi la parole. Sire, Bedreddin ne passa pas tranquillement la nuit. Il se réveilloit de tems en tems, & se demandoit à lui-même s'il rêvoit, où s'il étoit éveillé. Il se défioit de son bonheur; & cherchant à s'en assurer, il ouvroit les rideaux, & parcouroit des yeux toute la Chambre: Je ne me trompe pas, disoit-il, voila la même Chambre où je suis entré à la place du Bossu; & je suis couché avec la belle Dame qui lui étoit destinée.

Le jour qui paroissoit, n'avoit pas encore dissipé son inquiétude, lorsque le Visir Schemseddin Mohammed son Oncle frapa à la porte, & entra presqu'en même tems pour lui donner le bon jour.

Bedreddin Hassan fut dans une surprise extrême de voir paroître subitement un homme qu'il connoissoit si bien, mais qui n'avoit plus l'air de ce Juge terrible qui avoit prononcé l'Arrêt de sa mort. Ah! c'est donc vous, s'écria-t-il, qui m'avez traité *si* indignement & condamné à une mort qui me fait encore horreur, pour une Tarte à la crême où je n'avois pas mis de poivre. Le Visir se prit à rire; & pour le tirer de peine, lui conta comment, par le ministére d'un Génie, car le recit du Bossu lui avoit fait soupçonner l'Avanture, il s'étoit trouvé chez lui, & avoit épousé sa Fille à la place du Palfrenier du Sultan: il lui aprit ensuite, que c'étoit par le Ca-

hier

lier écrit de la main de Noured-din Ali qu'il avoit découvert qu'il étoit son Neveu : & enfin il lui dit qu'en conséquence de cette découverte il étoit parti du Caire, & étoit allé jusqu'à Balsora pour le chercher & aprendre de ses nouvelles. Mon cher Neveu, ajoûta-t-il en l'embrassant avec beaucoup de tendresse, je vous demande pardon de tout ce que je vous ai fait souffrir depuis que je vous ai reconnu. J'ai voulu vous ramener chez moi avant que de vous aprendre votre bonheur, que vous devez trouver d'autant plus charmant, qu'il vous a coûté plus de peines. Consolez-vous de toutes vos afflictions par la joye de vous voir rendu aux Personnes, qui vous doivent être les plus chéres. Pendant que vous vous habillerez, je vais avertir Madame votre Mére qui est dans une grande impatience de vous embrasser ;

je vous aménerai votre Fils que vous avez vû à Damas & pour qui vous vous êtes senti tant d'inclination sans le connoître.

Il n'y a pas de paroles assez énergiques pour bien exprimer quelle fut la joye de Bedreddin lors qu'il vit sa Mére & son Fils Agib. Ces trois Personnes ne cessoient de s'embrasser & de faire paroître tous les transpors que le sang & la plus vive tendresse peuvent inspirer. La Mére dit les choses du monde les plus touchantes à Bedreddin : Elle lui parla de la douleur que lui avoit causé une si longue absence & des pleurs qu'elle avoit versez ; Le petit Agib, au lieu de fuir comme à Damas les embrassemens de son Pére, ne se lassoit point de les recevoir, & Bedreddin Hassan partagé entre deux objets si dignes de son Amour, ne croyoit pas leur pouvoir donner assez de marques de son affection.

Pen-

Pendant que ces choses se passoient chez Schemseddin Mohammed, ce Visir étoit allé au Palais rendre compte au Sultan de l'heureux succès de son Voyage. Le Sultan fut si charmé du recit de cette merveilleuse Histoire qu'il la fit écrire pour être conservée soigneusement dans les Archives du Royaume. Aussitôt que Schemseddin Mohammed fut de retour au logis, comme il avoit fait préparer un superbe Festin, il se mit à table avec sa Famille, & toute sa Maison passa la journée dans de grandes réjouïssances.

Le Visir Giafar ayant ainsi achéve l'Histoire de Bedreddin Hassan, dit au Calife Haroun Alraschid: Commandeur des Croyans, voila ce que j'avois à raconter à votre Majesté. Le Calife trouva cette Histoire si surprenante, qu'il accorda sans hésiter la grace de l'Esclave Rihan;

& pour consoler le jeune Homme de la douleur qu'il avoit de s'être privé lui-même malheureusement d'une Femme qu'il aimoit beaucoup, ce Prince le Maria avec une de ses Esclaves, le combla de biens, & le chérit jusqu'à sa mort...... Mais Sire, ajoûta Schéhérazade remarquant que le jour commençoit à paroître, quelque agréable que soit l'Histoire que je viens de raconter, j'en sais une autre qui l'est encore davantage. Si votre Majesté souhaite de l'entendre la nuit prochaine, je suis assurée qu'elle en demeurera d'accord. Schahriar se leva sans rien dire; & fort incertain de ce quil avoit à faire. La bonne Sultane, dit-il en lui-même, raconte de fort longues Histoires; & quand une fois elle en a commencé une, il n'y a pas moyen de refuser de l'entendre toute entiére. Je ne sai si je ne devrois pas la faire mourir aujour-

d'hui;

l'hui; mais non : ne précipitons rien; l'Histoire dont elle me fait fête, est peut-être encore plus divertissante que toutes celles qu'elle m'a racontées jusqu'ici ; il ne faut pas que je me prive du plaisir de l'entendre ; après qu'elle m'en aura fait le recit, j'ordonnerai sa mort.

CXXIII. NUIT.

Dinarzade ne manqua pas de réveiller avant le jour la Sultane des Indes, laquelle après avoir demandé à Schahriar la permission de commencer l'Histoire qu'elle avoit promis de raconter, prit ainsi la parole.

HISTOIRE

Du petit Boſſu.

IL y avoit autre fois à Caſgar, aux extrémitez de la grande Tartarie, un Tailleur qui avoit une très belle Femme, qu'il aimoit beaucoup, & dont il étoit aimé de même. Un jour qu'il travailloit, un petit Boſſu vint s'aſſeoir à l'entrée de ſa boutique, & ſe mit à chanter en jouant du Tambour de baſque. Le Tailleur prit plaiſir à l'entendre, & réſolut de l'emmener dans ſa Maiſon pour réjouïr ſa Femme ; avec ſes Chanſons plaiſantes, diſoit-il, il nous divertira tous deux ce ſoir. Il lui en fit la propoſition, & le Boſſu l'ayant acceptée, il ferma ſa boutique & le mena chez lui.

Dès

Dès qu'ils y furent arrivez, la Femme du Tailleur qui avoit déja mis le couvert, parce qu'il étoit tems de souper, servit un bon plat de poiſſon qu'elle avoit préparé. Ils ſe mirent tous trois à table ; mais en mangeant, le Boſſu avala par malheur une groſſe arrête, ou un os dont il mourut en peu de momens, ſans que le Tailleur & ſa Femme y puſſent remédier. Ils furent l'un & l'autre d'autant plus effrayez de cet accident, qu'il étoit arrivé chez eux, & qu'ils avoient ſujet de craindre que ſi la Juſtice venoit à le ſavoir, on ne les punît comme des aſſaſſins. Le Mari néanmoins trouva un expédient pour ſe défaire du corps mort : il fit réfléxion qu'il demeuroit dans le voiſinage un Médecin Juif ; & là-deſſus ayant formé un projet, pour commencer à l'éxécuter, ſa Femme & lui prirent le Boſſu, l'un par les pieds, l'autre par la tête,

tête, & le portérent jusqu'au logis du Médecin. Ils frapérent à sa porte, où aboutissoit un escalier très roide par où l'on montoit à sa Chambre; une servante descend aussitôt, même sans lumiére, ouvre & demande ce qu'ils souhaitent. Remontez, s'il vous plaît, répondit le Tailleur; & dites à votre Maître que nous lui amenons un Homme bien malade pour qu'il lui ordonne quelque reméde. Tenez, ajoûta-t-il, en lui mettant en main une piéce d'argent, donnez-lui cela par avance, afin qu'il soit persuadé que nous n'avons pas dessein de lui faire perdre sa peine. Pendant que la servante remonta pour faire part au Médecin Juif d'une si bonne nouvelle, le Tailleur & sa Femme portérent promptement le corps du Bossu au haut de l'escalier, le laissérent là, & retournérent chez eux en diligence.

Cependant la servante ayant dit

au

au Médecin, qu'un Homme & & une Femme l'attendoient à la porte, & le prioient de descendre pour voir un malade qu'ils avoient amené, & lui ayant remis entre les mains l'argent qu'elle avoit reçû, il se laissa transporter de joye ; se voyant payé d'avance, il crut que c'étoit une bonne pratique qu'on lui amenoit, & qu'il ne falloit pas négliger. Prens vîte de la lumiére, dit-il à la servante, & suis moi. En disant cela il s'avança vers l'escalier avec tant de précipitation qu'il n'attendit point qu'on éclairât, & venant à rencontrer le Bossu, il lui donna du pied dans les côtes si rudement qu'il le fit rouler jusqu'au bas de l'escalier. Peu s'en fallut qu'il ne tombât & ne roulât avec lui. Aporte donc vîte de la lumiére, cria-t-il à la servante. Enfin, elle arriva ; il descendit avec elle, & trouvant que ce qui avoit roulé étoit

étoit un homme mort, il fut tellement effrayé de ce ſpectacle qu'il invoqua Moïſe, Aaron, Joſué, Eſdras, & tous les autres Prophetes de ſa Loi. Malheureux que je ſuis, diſoit-il, pourquoi ai-je voulu deſcendre ſans lumiére ? J'ai achevé de tuer ce malade qu'on m'avoit amené. Je ſuis cauſe de ſa mort ; & ſi le bon Aſne Eſdras * ne vient à mon ſecours, je ſuis perdu ; hélas, on va bien-tôt me tirer de chez moi comme un meurtrier.

Malgré le trouble qu'il l'agitoit, il ne laiſſa pas d'avoir la précaution de fermer ſa porte, de peur que par hazard quelqu'un venant à paſſer par la ruë ne s'aperçût du malheur dont il ſe croyoit la cauſe. Il prit enſuite le

* L'Auteur Arabe ſe divertit ici aux dépens des Juifs : Cette Aſne eſt celui que ſelon les Mahometans, ſervit de monture à Eſdras quand il vint de la captivité de Babylone à Jéruſalem.

cadavre, le porta dans la Chambre de sa Femme, qui faillit à évanouïr quand elle le vit entrer avec cette fatale charge. Ah, c'est fait de nous, s'écria-t-elle, si nous ne trouvons moyen de mettre cette nuit hors de chez nous ce corps mort! Nous perdrons indubitablement la vie, si nous le gardons jusqu'au jour. Quel malheur! comment avez-vous donc fait pour tuer cet Homme? Il ne s'agit point de cela, repartit le Juif; il s'agit de trouver un reméde à un mal si pressant.....

Mais, Sire, dit Schéhérazade, en l'interrompant en cet endroit, je ne fais pas de réfléxion qu'il est jour. A ces mots Elle se tut, & la nuit suivante elle poursuivit de cette sorte l'Histoire du petit Bossu.

CXXIV.

CXXIV. NUIT.

LE Médecin & ſa Femme délibérérent enſemble ſur le moyen de ſe délivrer du corps mort pendant la nuit. Le Médecin eut beau rêver, il ne trouva nul ſtratagême pour ſortir d'embarras ; mais ſa Femme plus fertile en inventions, dit : Il me vient une penſée ; portons ce cadavre ſur la Terraſſe de notre logis, & le jettons par la cheminée dans la Maiſon du Muſulman notre voiſin.

Ce Muſulman étoit un des Pourvoyeurs du Sultan : Il étoit chargé du ſoin de fournir l'huile, le beurre, & toute ſorte de graiſſes. Il avoit chez lui ſon magaſin où les rats & les ſouris faiſoient un grand dégât.

Le Médecin Juif ayant aprouvé

vé l'expédient proposé, sa Femme & lui prirent le Bossu, le portérent sur le toît de leur maison; & après lui avoir passé des cordes sous les aisselles, ils le descendirent par la cheminée dans la Chambre du Pourvoyeur, si doucement qu'il demeura planté sur ses pieds contre le mur comme s'il eut été vivant. Lorsqu'ils le sentirent en bas, ils retirérent les cordes & le laissérent dans l'attitude que je viens de dire. Ils étoient à peine descendus & rentrez dans leur Chambre; quand le Pourvoyeur entra dans la sienne. Il revenoit d'un Festin de Nôces auquel il avoit été invité ce jour-là, & il avoit une lanterne à la main. Il fut assez surpris de voir à la faveur de sa lumiére un homme debout dans sa cheminée; mais comme il étoit naturellement courageux, & qu'il s'imagina que c'étoit un voleur, il se saisit d'un gros bâton avec

quoi

quoi courant droit au Bossu : A
ah, lui dit-il, je m'imaginois q
c'étoient les rats & les souris q
mangeoient mon beurre & m
graisses ; c'est toi qui descend p
la cheminée pour me voler !
ne crois pas qu'il te reprenne j
mais envie d'y revenir. En ach
vant ces mots, il frape le Boss
& lui donne plusieurs coups
bâton. Le cadavre tombe le n
contre terre ; le Pourvoyeur r
double ses coups, mais remar
quant enfin que le corps qu'i
frape est sans mouvement, il
s'arrête pour le considérer. A-
lors voyant que c'étoit un cada-
vre, la crainte commença de suc-
céder à la colére. Qu'ai-je fait
misérable, dit-il ? je viens d'as-
sommer un Homme : Ah, j'ai
porté trop loin ma vangeance !
Grand Dieu, si vous n'avez pitié
de moi, c'est fait de ma vie ?
Maudites soient mille fois les
graisses & les huiles qui sont cause
que

que j'ai commis une action si criminelle. Il demeura pâle & défait : Il croyoit déja voir les Ministres de la Justice qui le traînoient au suplice, & il ne savoit quelle résolution il devoit prendre.

L'Aurore qui paroissoit obligea Schéhérazade à mettre fin à son discours ; mais elle en reprit le fil sur la fin de la nuit suivante : & dit au Sultan des Indes.

CXXV. NUIT.

SIre, le Pourvoyeur du Sultan de Casgar en frapant le Bossu n'avoit pas pris garde à sa Bosse : lorsqu'il s'en aperçût, il fit des imprécautions contre lui : Maudit Bossu, s'éria-t-il, chien de Bossu, plût à Dieu que tu m'eusses volé toutes mes graisses, & que je ne t'eusse point trouvé ici !

ici ! je ne ſerois pas dans l'emb
ras où je ſuis pour l'amour
toi & de ta vilaine Boſſe. E
les qui brillez aux Cieux, aj
ta-t-il, n'ayez de la lumiére
pour moi dans un danger ſi é
dent. En diſant ces paroles
chargea le Boſſu ſur ſes épaul
ſortit de ſa Chambre, alla juſqu'
bout de la ruë, où l'ayant po
debout & apuyé contre une bo
tique, il reprit le chemin de
Maiſon ſans regarder derriére lu

Quelques momens avant le jou
un Marchand Chrêtien, qui é
toit fort riche, & qui fourniſſoi
au Palais du Sultan la plûpart
des choſes dont on y avoit beſoin,
après avoir paſſé la nuit en dé-
bauche, s'aviſa de ſortir de chez
lui pour aller au Bain. Quoi
qu'il fut yvre, il ne laiſſa pas de
remarquer que la nuit étoit fort
avancée, & qu'on alloit bientôt
apeller à la Priére de la pointe du
jour, c'eſt pourquoi précipitant
ſes

ses pas, il se hâtoit d'arriver au bain, de peur que quelque Musulman en allant à la Mosquée, ne le rencontrât & ne le menât en prison comme un yvrogne. Néanmoins quand il fut au bout de la ruë, il s'arrêta pour quelque besoin contre la boutique où le Pourvoyeur du Sultan avoit mis le corps du Bossu, lequel venant à être ébranlé tomba sur le dos du Marchand, qui dans la pensée que c'étoit un voleur qui l'attaquoit, le renversa par terre d'un coup de poing qu'il lui déchargea sur la tête : il lui en donna beaucoup d'autres ensuite, & se mit à crier au voleur.

Le Garde du quartier vint à ses cris; & voyant que c'étoit un Chrêtien qui maltraitoit un Musulman (car le Bossu étoit de notre Religion) Quel sujet avez-vous, lui dit-il, de maltraiter ainsi un Musulman? Il a voulu me voler, répondit le Mar-

 chand,

chand, & il s'est jetté sur m
pour me prendre à la gorge. Vo
vous êtes assez vangé, repliq
le Garde en le tirant par le br
ôtez-vous de-là. En même te
il tendit la main au Bossu po
l'aider à se relever; mais rem
quant qu'il étoit mort: Oh, o
poursuivit-il, c'est donc ai
qu'un Chrêtien a la hardie
d'assassiner un Musulman! En
chevant ces mots il arrêta
Chrêtien, & le mena chez
Lieutenant de Police, où on
mit en prison jusqu'à-ce que
Juge fût levé & en état d'inte
roger l'accusé. Cependant le Ma
chand Chrêtien revint de son y
vresse, & plus il faisoit de ré
fléxions sur son Avanture, moin
il pouvoit comprendre commen
de simples coups de poing avoient
été capables d'ôter la vie à un
homme.

Le Lieutenant de Police sur le
raport du Garde, & ayant vû le
ca-

cadavre qu'on avoit aporté chez lui interroga le Marchand Chrêtien qui ne put nier un crime qu'il n'avoit pas commis. Comme le Boſſu apartenoit au Sultan, car c'étoit un de ſes boufons, le Lieutenant de Police ne voulut pas faire mourir le Chrêtien ſans avoir auparavant apris la volonté du Prince. Il alla au Palais pour cet effet rendre compte de ce qui ſe paſſoit au Sultan, qui lui dit, je n'ai point de grace à accorder à un Chrêtien qui tuë un-Muſulman, allez, faites votre charge. A ces paroles le Juge de Police fit dreſſer une potence, envoya des Crieurs par la Ville pour publier qu'on alloit pendre un Chrêtien qui avoit tué un Muſulman.

Enfin, on tira le Marchand de priſon, on l'amena au pied de la potence, & le bourreau après lui avoir attaché la corde au cou, alloit l'élever en l'air, lors que

 le

le Pourvoyeur du Sultan fend
la presse, s'avança en criant
Bourreau : Attendez, ne vo
pressez pas ; ce n'est pas lui q
a commis le meurtre, c'est m
Le Lieutenant de Police q
assistoit à l'éxécution, se mit
interroger le Pourvoyeur, q
lui raconta de point en point
quelle maniére il avoit tué le Bo
su, & il acheva en disant qu
avoit porté son corps à l'endro
où le Marchand Chrêtien l'avo
trouvé. Vous alliez, ajoûta-t-i
faire mourir un innocent ; pu
qu'il ne peut pas avoir tué un hom
me qui n'étoit plus en vie. C'e
bien assez pour moi d'avoir assas
siné un Musulman sans charger
encore ma conscience de la mort
d'un Chrêtien qui n'est pas cri-
minel.

Le jour qui commençoit à pa-
roître empêcha Schéhérazade de
poursuivre son discours: Maiselle
en reprit la suite sur la fin de la
nuit suivante.

CXXVI.

CXXVI. NUIT.

SIre, dit-elle, le Pourvoyeur du Sultan de Cafgar s'étant accufé lui-même publiquement d'être l'auteur de la mort du Boſſu, le Lieutenant de Police ne pût ſe diſpenſer de rendre Juſticeau Marchand. Laiſſe, dit-il, au Bourreau, laiſſe aller le Chrêtien, & pend cet Homme à ſa place puis qu'il eſt évident par ſa propre confeſſion qu'il eſt le coupable. Le Bourreau lâcha le Marchand, mit auſſitôt la corde au cou du Pourvoyeur, & dans le tems qu'il l'alloit expédier, il entendit la voix du Médecin Juif, qui le prioit inſtamment de ſuſpendre l'éxécution, & ſe faiſoit faire place pour ſe rendre au pié de la potence.

Quand il fut devant le Juge de

Police : Seigneur, lui dit-il, ce Musulman que vous voulez faire pendre n'a pas mérité la mort; c'est moi seul qui suis criminel. Hier pendant la nuit un Homme & une Femme que je ne connois pas, vinrent fraper à ma porte avec un malade qu'ils m'amenoient: ma Servante alla ouvrir sans lumiére, & reçut d'eux une piéce d'argent, pour me venir dire de leur part de prendre la peine de descendre pour voir le malade. Pendant qu'elle me parloit, ils aportérent le malade au haut de l'escalier, & puis disparurent. Je descendis sans attendre que ma Servante eût allumé une chandelle, & dans l'oscurité venant à donner du pied contre le malade, je le fis rouler jusqu'au bas de l'escalier. Enfin, je vis qu'il étoit mort, & que c'étoit le Musulman Bossu dont on veut aujourd'hui vanger le trépas. Nous prîmes le cadavre, ma Femme

Femme & moi, nous le portâmes sur notre toît d'où nous passâmes sur celui du Pourvoyeur notre voisin que vous alliez faire mourir injustement, & nous le descendîmes dans sa Chambre par la cheminée. Le Pourvoyeur l'ayant trouvé chez lui, l'a traité comme un voleur, l'a frapé & a crû l'avoir tué; mais cela n'est pas, comme vous le voyez par ma déposition. Je suis donc le seul auteur du meurtre, & quoi que je le sois contre mon intention, j'ai résolu d'expier mon crime, pour n'avoir pas à me reprocher la mort de deux Musulmans en souffrant que vous ôtiez la vie au Pourvoyeur du Sultan, dont je viens vous révéler l'innocence. Renvoyez-le donc, s'il vous plaît, & me mettez à sa place, puis que personne que moi n'est cause de la mort du Bossu.

La Sultane Schéhérazade fut obligée d'interrompre son recit

en cet endroit, parce qu'elle re-
marqua qu'il étoit jour. Schah-
riar se leva, & le lendemain ayant
témoigné qu'il souhaitoit d'ap-
prendre la suite de l'Histoire du
Bossu, Schéhérazade satisfit ainsi
sa curiosité.

CXXVII. NUIT.

SIre, dit-elle, dès que le Juge de Police fut persuadé que le Médecin Juif étoit le meurtrier, il ordonna au Bourreau de se saisir de sa personne, & de mettre en liberté le Pourvoyeur du Sultan. Le Médecin avoit déja la corde au cou, & alloit cesser de vivre, quand on entendit la voix du Tailleur, qui prioit le Bourreau de ne pas passer plus avant, & qui faisoit ranger le Peuple pour s'avancer vers le Lieutenant de Police, devant lequel étant arrivé:

rivé: Seigneur, lui dit-il, peu s'en eſt fallu que vous n'ayez fait perdre la vie à trois perſonnes innocentes; mais ſi vous voulez bien avoir la patience de m'entendre, vous allez connoître le véritable aſſaſſin du Boſſu. Si ſa mort doit être expiée par une autre, c'eſt par la mienne. Hier, vers la fin du jour, comme je travaillois dans ma boutique, & que j'étois en humeur de me réjouïr, le Boſſu à demi yvre arriva, & s'aſſit. Il chanta quelque tems, & je lui propoſai de venir paſſer la ſoirée chez moi. Il y conſentit & je l'emmenai. Nous nous mîmes à table, je lui ſervis un morceau de poiſſon; en le mangeant, une arrête, ou un os s'arrêta dans ſon goſier, & quelque choſe que nous pûmes faire, ma Femme & moi, pour le ſoulager, il mourut en peu de tems. Nous fûmes fort affligez de ſa mort, & de peur d'en être re-

 pris,

pris, nous portâmes le cada
à la porte du Médecin Juif.
frapai, & je dis à la Servan
qui vint ouvrir, de remon
promptement, & de prier s
Maître de notre part de desce
dre pour voir un malade que no
lui amenions; & afin qu'il
refusât pas de venir, je la cha
geai de lui remettre en main pr
pre une piéce d'argent que je l
donnai. Dès qu'elle fut remon
tée, je portai le Bossu au hau
de l'escalier sur la premiére mar
che, & nous sortîmes aussitô
ma Femme & moi pour nous re
tirer chez nous. Le Médecin en
voulant descendre fit rouler le
Bossu, ce qui lui a fait croire
qu'il étoit cause de sa mort: puis-
que cela est ainsi, ajoûta-t-il,
laissez aller le Médecin, & me
faites mourir.

Le Lieutenant de Police & tous
les Spectateurs ne pouvoient as-
sez admirer les étranges événe-
mens

gens dont la mort du Boſſu avoit été ſuivie. Lâche donc le Médecin Juif, dit le Juge au Bourreau, & pend le Tailleur, puiſqu'il confeſſe ſon crime. Il faut avouër que cette Hiſtoire eſt bien extraordinaire, & qu'elle mérite d'être écrite en Lettres d'or. Le Bourreau ayant mis en liberté le Médecin, paſſa une corde au cou du Tailleur. Mais, Sire, dit Schéhérazade en s'interrompant en cet endroit, je voi qu'il eſt déja jour ; il faut, s'il vous plaît, remettre la ſuite de cette Hiſtoite à demain. Le Sultan des Indes y conſentit, & ſe leva pour aller à ſes fonctions ordinaires.

CXXVIII. NUIT.

LA Sultane ayant été revei-lée par sa Sœur, reprit ain la parole : Sire, pendant que l Bourreau se préparoit à pend le Tailleur, le Sultan de Casg qui ne pouvoit se passer long tem du Bossu son Bouffon, ayant de mandé à le voir, un de ses Of-ficiers lui dit : Sire, le Bossu dont votre Majesté est en peine, après s'être enyvré hier, s'écha-pa du Palais contre sa coûtume pour aller courir par la Ville, & il s'est trouvé mort ce matin. On a conduit devant le Juge de Police un homme accusé de l'a-voir tué ; & aussitôt le Juge a fait dresser un potence. Comme on alloit pendre l'accusé, un homme est arrivé, & après celui-là un autre qui s'accusent eux-mêmes,

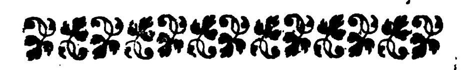
mêmes, & se déchargent l'un l'autre. Il y a long tems que cela dure, & le Lieutenant de Police est actuellemen occupé à interroger un troisiéme Homme qui se dit le véritable assassin.

A ce discours le Sultan de Casgar, envoya un Huissier au lieu du suplice: Allez, lui dit-il, en toute diligence dire au Juge de Police qu'il m'améne incessamment les accusez, & qu'on m'aporte aussi le corps du pauvre Bossu, que je veux voir encore une fois. L'Huissier partit, & arrivant dans le tems que le Bourreau commençoit à tirer la corde pour pendre le Tailleur, il cria de toute sa force que l'on eût à suspendre l'éxécution. Le Bourreau ayant reconnu l'Huissier n'osa passer outre, & lâcha le Tailleur. Après cela l'Huissier ayant joint le Lieutenant de Police, lui déclara la volonté du Sultan. Le Juge obéït, prit le

le chemin du Palais avec le Tailleur, le Médecin Juif, le Pourvoyeur & le Marchand Chrêtien, & fit porter par quatre de ses Gens le corps du Bossu.

Lorsqu'ils furent tous devant le Sultan, le Juge de Police se prosterna aux pieds de ce Prince, & quand il fut relevé, lui raconta fidèlement tout ce qu'il savoit de l'Histoire du Bossu. Le Sultan la trouva si singuliére qu'il ordonna à son Historiographe particulier de l'écrire avec toutes ses circonstances; puis s'adressant à toutes les personnes qui étoient presentes: Avez-vous jamais, leur dit-il, rien entendu de plus surprenant que ce qui vient d'arriver à l'occasion du Bossu mon Bouffon? Le Marchand Chrêtien après s'être prosterné jusqu'à toucher la terre de son front, prit alors le parole: Puissant Monarque, dit-il, je sai une Histoire plus étonnante que celle

celle dont on vient de vous faire le recit : Je vais vous la raconter, si votre Majesté veut m'en donner la permission. Les circonstances en sont telles qu'il n'y a personne qui puisse les entendre sans en être touché. Le Sultan lui permit de la dire, ce qu'il fit en ces termes.



HISTOIRE

Que raconta le Marchand Chrêtien.

SIre, avant que je m'engage dans le recit que votre Majesté consent que je lui fasse, je lui ferai remarquer, s'il lui plaît, que je n'ai pas l'honneur d'être né dans un endroit qui reléve de son Empire. Je suis étranger, natif du Caire en Egypte, Copte de Nation,

tion, & Chrêtien de Religion. Mon Pere étoit Courretier, & il avoit amassé des biens assez considérables qu'il me laissa en mourant. Je suivis son éxemple, & embrassai sa Profession. Comme j'étois un jour au Caire dans le logement public des Marchands de toutes sortes de grains, un jeune Marchand très bien fait & proprement vêtu, monté sur un âne, vint m'aborder. Il me salua, & ouvrant un mouchoir où il y avoit une montre de sesame : combien vaut, me dit-il, la grande mesure de sesame de la qualité de celui que vous voyez.

Schéhérazade apercevant le jour se tut en cet endroit : mais elle reprit son discours la nuit suivante, & dit au Sultan des Indes.

CXXIX.

CXXIX. NUIT.

SIre, le Marchand Chrêtien continuant de raconter au Sultan de Casgar l'Histoire qu'il venoit de commencer : J'éxaminai, dit-il, le sesame que le jeune Marchand me montroit, & je lui répondis qu'il valoit au prix courant cent dragmes d'argent la grande mesure. Voyez, me dit-il, les Marchands qui en voudront pour ce prix-là, & venez jusqu'à la porte de la Victoire, où vous verrez un khan séparé de toute autre habitation, je vous attendrai là. En disant ces paroles il partit, & me laissa la montre de sesame, que je fis voir à plusieurs Marchands de la Place, qui me dirent tous qu'ils en prendroient tant que je leur en voudrois donner à cent dix dragmes d'argent

la

la mesure, & à ce compte je trouvois à gagner avec eux dix dragmes par mesure. Flâté de ce profit, je me rendis à la porte de la Victoire, où le jeune Marchand m'attendoit. Il me mena dans son Magasin qui étoit plein de sesame. Il y en avoit cent cinquante grandes mesures que je fis mesurer & charger sur des ânes, & je les vendis cinq mille dragmes d'argent. De cette somme, me dit le jeune Homme, il y a cinq cent dragmes pour votre droit à dix par mesure. Je vous les accorde, & pour ce qui est du reste qui m'apartient, comme je n'en ai pas besoin présentement; retirez-le de vos Marchands, & me le gardez jusqu'à-ce que j'aille vous le demander. Je lui répondis qu'il seroit prêt toutes les fois qu'il voudroit le venir prendre ou me l'envoyer demander. Je lui baisai la main en le quitant & me retirai fort satisfait de sa générosité.

Je

Je fus un mois ſans le revoir : au bout de ce tems-là je le vis paroître : Où ſont, me dit-il, les quatre mille cinq cent dragmes que vous me devez ? Elles ſont toutes prêtes, lui répondis-je, & je vais vous les compter tout à l'heure. Comme il étoit monté ſur ſon âne, je le priai de mettre pied à terre & de me faire l'honneur de manger un morceau avec moi avant que de les recevoir : Non, me dit-il, je ne puis deſcendre à preſent : j'ai une affaire preſſante qui m'apelle ici près ; mais je vais revenir, & en repaſſant je prendrai mon argent que je vous prie de tenir prêt. Il diſparut en achevant ces paroles. Je l'attendis ; mais ce fut inutilement, & il ne revint qu'un mois encore après. Voila, dis-je en moi-même, un jeune Marchand qui a bien de la confiance en moi, de me laiſſer entre les mains, ſans me connoître, une ſomme de quatre mille

cinq cent dragmes d'argent ; n
autre que lui n'en uſeroit pas ai
ſi & craindroit que je ne la lui em
portaſſe. Il revint à la fin du tro
ſiéme mois ; il étoit encore mon
té ſur ſon âne ; mais plus magni
fiquement habillé que les autre
fois.

Schéhérazade voyant que l
jour commençoit à paroître, n'e
dit pas davantage cette nuit. Su
la fin de la ſuivante elle pourſui
ſuivit de cette maniére en fai
ſant toûjours parler le Marchan
Chrêtien au Sultan de Caſgar.

CXXX. NUIT.

D'Abord que j'aperçus le jeu-
ne Marchand, j'allai au de-
vant de lui, je le conjurai de deſ-
cendre, & lui demandai s'il ne
vouloit donc pas que je lui comp-
taſſe l'argent que j'avois à lui. Ce-
la

la ne preſſe pas, me répondit-il d'un air guai & content: Je ſai qu'il eſt en bonne main; je viendrai le prendre quand j'aurai dépenſé tout ce que j'ai & qu'il ne me reſtera plus autre choſe. Adieu, ajoûtat-il, attendez-moi à la fin de la ſemaine. A ces mots il donna un coup à ſon âne, & je l'eus bien-tôt perdu de vûë. Bon, dis-je en moi-même, il me dit de l'attendre à la fin de la ſemaine, & ſelon ſon diſcours, je ne le reverrai peut-être de long tems. Je vais cependant faire valoir ſon argent, ce ſera un revenant bon pour moi.

Je ne me trompai pas dans ma conjecture: l'année ſe paſſa avant que j'entendiſſe parler du jeune Homme. Au bout de l'an il parut auſſi richement vêtu que la derniére fois; mais il me ſembloit avoir quelque choſe dans l'eſprit. Je le ſupliai de me faire l'honneur d'entrer chez moi. Je le veux

bien pour cette fois, me répo[ndit]
dit-il, mais à condition que vo[us]
ne ferez pas de dépenſe extrao[r-]
dinaire pour moi. Je ne fer[ai]
que ce qu'il vous plaira, repri[s-]
je, deſcendez donc de grace. I[l]
mit pied à terre, & entra ch[ez]
moi. Je donnai des ordres pou[r]
le régal que je voulois lui *faire*,
& en attendant qu'on ſervît, nous
commençâmes à nous entretenir.
Quand le repas fut prêt, nous
nous aſſimes à table. Dès le pre-
mier morceau je remarquai qu'il
le prît de la main gauche, & je
fus fort étonné de voir qu'il ne
ſe ſervoit nullement de la droite.
Je ne ſavois ce que j'en devois
penſer. Depuis que je connois ce
Marchand, diſois-je en moi-mê-
me, il m'a toûjours paru très
poli, ſeroit-il poſſible qu'il en
uſât ainſi par mépris pour moi?
Par quelle raiſon ne ſe ſert-il pas
de ſa main droite?

Le jour qui éclairoit l'apparte-
ment

ment du Sultan des Indes ne permit pas à Schéhérazade de continuer cette Hiſtoire ; mais elle en reprit la ſuite le lendemain, & dit à Schahriar.

CXXXI. NUIT.

SIre, le Marchand Chrêtien étoit fort en peine de ſavoir pourquoi ſon hôte ne mangeoit que de la main gauche: Après le repas, dit-il, lors que mes gens eurent deſſervi, & ſe furent retirez, nous nous aſſimes tous deux ſur un Sofa. Je preſentai au jeune Homme d'une tablette excellente pour la bonne bouche, & il la prit encore de la main gauche ; Seigneur, lui dis-je alors, je vous ſuplie de me pardonner la liberté que je prends de vous demander d'où vient que vous ne vous ſervez pas de votre main

main droite ? vous y avez m
paramment ? Il fit un grand f
pir au lieu de me répondre,
tirant son bras droit qu'il a
tenu caché jusqu'alors sous
Robe, il me montra qu'il a
la main coupée, de quoi je fus
trémement étonné. Vous a
été choqué sans doute, me dit-
de me voir manger de la m
gauche; mais jugez si j'ai pu f
re autrement. Peut-on vous d
mander, repris-je, par quel m
heur vous avez perdu votre ma
droite ? Il versa des larmes à ce
te demande ; & après les avo
essuyées, il me conta son Histoir
comme je vais vous la raconter.

Vous saurez, me dit-il, que
je suis natif de Bagdad, Fils d'un
Pére riche & des plus distinguez
de la Ville par sa qualité & par
son rang. A peine étois-je entré
dans le monde, que fréquentant
des personnes qui avoient Voya-
gé, & qui disoient des merveil-
les

les de l'Egypte & particuliérement du grand Caire, je fus frapé de leurs discours, & j'eus envie d'y faire un Voyage ; mais mon Pére vivoit encore, & il ne m'en auroit pas donné la permission. Il mourut enfin, & sa mort me laissant Maître de mes actions, je résolus d'aller au Caire. J'employai une très-grosse somme d'argent en plusieurs sortes d'étoffes fines de Bagdad & de Mousfoul, & me mis en chemin.

En arrivant au Caire, j'allai descendre au Khan qu'on apelle le Khan de Mesrour ; j'y pris un logement avec un Magasin dans lequel je fis mettre les balots, que j'avois aportez avec moi sur des chameaux. Cela fait, j'entrai dans ma Chambre pour me reposer & me remettre de la fatigue du chemin, pendant que mes gens à qui j'avois donné de l'argent allérent acheter des vivres & firent la Cuisine. Après le repas, j'allai voir le

le Château, quelques Mosquées, les Places publiques, & d'autres endroits qui méritoient d'être vûs.

Le lendemain, je m'habillai proprement, & après avoir fait tirer de quelques-uns de mes balots de très-belles & de très-riches étoffes, dans l'intention de les porter à un Bezestein * pour voir ce qu'on en offriroit, j'en chargeai quelques-uns de mes Esclaves, & me rendis au Bezestein des Circassiens. J'y fus bien-tôt environné d'une foule de Courretiers & de Crieurs qui avoient été avertis de mon arrivée. Je partageai des essais d'étoffe entre plusieurs Crieurs qui les allérent crier, & faire voir dans tout le Bezestein ; mais nul des Marchands n'en offrit que beaucoup moins que ce qu'elles me coûtoient d'achat & de fraix de voiture. Cela me facha, & comme j'en

* Lieu public où se vendent des étoffes de soye, & autres marchandises precieuses.

j'en marquois mon reſſentiment aux Crieurs : Si vous voulez nous en croire, me dirent-ils, nous vous enſeignerons un moyen de ne rien perdre ſur vos étoffes.

En cet endroit, Schéhérazade s'arrêta parce qu'elle vit paroître le jour. La nuit ſuivante elle reprit ſon diſcours de cette maniére.

CXXXII. NUIT.

LE Marchand Chrêtien parlant toûjours au Sultan de Caſgar : Les Courretiers & les Crieurs, me dit le jeune Homme, m'ayant promis de m'enſeigner le moyen de ne pas perdre ſur mes marchandiſes, je leur demandai ce qu'il falloit faire pour cela ; Les diſtribuer à pluſieurs Marchands, repartirent-ils ; ils les vendront en détail, & deux fois la ſemaine, le Lundi & le Jeudi, vous irez recevoir l'argent qu'ils en au-

ront fait. Par là vous gagnerez au lieu de perdre, & les Marchands gagneront aussi quelque chose. Cependant, vous aurez la liberté de vous divertir & de vous promener dans la Ville & sur le Nil.

Je suivis leur conseil, je les menai avec moi à mon Magasin, d'où je tirai toutes mes marchandises, & retournant au Bezestein, je les distribuai à différens Marchands qu'ils m'avoient indiquez comme les plus solvables, & qui me donnérent un reçû en bonne forme signé par des témoins, sous la condition que je ne leur demanderois rien le premier mois.

Mes affaires ainsi disposées, je n'eus l'esprit occupé d'autre choses que de plaisirs. Je contractai amitié avec diverses Personnes à peu près de mon âge qui avoient soin de me bien faire passer mon tems. Le premier mois s'étant écoulé je commençai à voir mes Marchands deux fois la semaine,

accompagné d'un Officier public pour éxaminer leurs Livres de vente, & d'un Changeur pour régler la bonté & la valeur des eſpéces qu'ils me comptoient ; ainſi les jours de recette quand je me retirois au Khan de Meſrour où j'étois logé, j'emportois une bonne ſomme d'argent. Cela n'empêchoit pas que les autres jours de la ſemaine je n'allaſſe paſſer la matinée, tantôt chez un Marchand & tantôt chez un autre ; je me divertiſſois à m'entretenir avec eux & à voir ce qui ſe paſſoit dans le Bezeſtein.

Un Lundi que j'étois aſſis dans la boutique d'un de ces Marchands, qui ſe nommoit Bedreddin, une Dame de condition, comme il étoit aiſé de le connoître à ſon air, à ſon habillement, & par une Eſclave fort proprement miſe qui la ſuivoit, entra dans la même boutique & s'aſſit près de moi. Cet extérieur joint

à une grace naturelle qui p
roiſſoit en tout ce qu'elle faiſo
me prévint en ſa faveur & n
donna une grande envie de
mieux connoître que je ne f
ſois. Je ne ſai ſi elle ne s'ap
çut pas que je prenois plaiſir
la regarder, & ſi mon attenti
ne lui plaiſoit point, mais e
hauſſa le creſpon qui lui deſce
doit ſur le viſage par deſſus
mouſſeline qui le cachoit, & n
laiſſa voir de grands yeux noi
dont je fus charmé. Enfin, el
acheva de me rendre très amo
reux d'elle par le ſon agréab
de ſa voix & par ſes maniér
honnêtes & gracieuſes, lor
qu'en ſaluant le Marchand elle
lui demanda des nouvelles de ſa
ſanté depuis le tems qu'elle ne
l'avoit vû.

Après s'être entretenuë quel-
que tems avec lui de choſes in-
différentes, elle lui dit qu'elle
cherchoit une certaine étoffe à
fond

fond d'or : qu'elle venoit à sa boutique comme à celle qui étoit la mieux assortie de tout le Bezestein : & que s'il en avoit il lui feroit un grand plaisir de lui en montrer. Bedreddin lui en montra plusieurs piéces, à l'une desquelles s'étant arrêtée & lui en ayant demandé le prix, il la lui laissa à onze cent dragmes d'argent. Je consens de vous en donner cette somme, lui dit-elle ; je n'ai pas d'argent sur moi ; mais j'espére que vous voudrez bien me faire crédit jusqu'à demain, & me permettre d'emporter l'étoffe. Je ne manquerai pas de vous envoyer demain les onze cent dragmes dont nous convenons pour elle. Madame, lui répondit Bedreddin, je vous ferois crédit avec plaisir & vous laisserois emporter l'étoffe, si elle m'apartenoit ; mais elle apartient à cet honnête jeune Homme que vous voyez, & c'est au-
 jourd'hui

jourd'hui un jour que je dois l[illegible]
compter de l'argent. Hé! d'o[illegible]
vient, reprit la Dame fort éto[illegible]
née, que vous en usez de ce[illegible]
sorte avec moi? n'ai-je pas co[illegible]
tume de venir à votre boutique[illegible]
Et toutes les fois que j'ai achet[illegible]
des étoffes, & que vous avez bie[illegible]
voulu que je les aye emporté[illegible]
sans les payer sur le champ, ai-j[illegible]
jamais manqué de vous envoye[illegible]
de l'argent dès le lendemain[illegible]
Le Marchand en demeura d'ac[illegible]
cord: il est vrai, Madame, re[illegible]
partit-il; mais j'ai besoin d'ar[illegible]
gent aujourd'hui. Hé bien, voi[illegible]
la votre étoffe, dit-elle, en l[illegible]
lui jettant: Que Dieu vous con-
fonde, vous & tout ce qu'il y a
de Marchands; vous êtes tous
faits les uns comme les autres;
vous n'avez aucun égard pour
personne. En achevant ces paro-
les elle se leva brusquement & sor-
tit fort irritée contre Bedreddin.

Là Schéhérazade voyant que
le

le jour paroissoit cessa de parler. La nuit suivante, elle continua de cette maniére.

CXXXIII. NUIT.

LE Marchand Chrêtien poursuivant son Histoire: Quand je vis, me dit le jeune Homme, que la Dame se retiroit, je sentis bien que mon cœur s'intéressoit pour elle; je la rapellai; Madame, lui dis-je, faites-moi la grace de revenir; peut-être trouverai-je moyen de vous contenter l'un & l'autre. Elle revint, en me disant que c'étoit pour l'amour de moi; Seigneur Bedreddin, dis-je alors au Marchand, combien dites-vous que vous voulez vendre cette étoffe qui m'apartient? Onze cent dragmes d'argent, répondit-il, je ne puis la donner à moins. Livrez

la donc à cette Dame, repris-je, & qu'elle l'emporte. Je vous donne cent dragmes de profit, & je vais vous faire un billet de la somme à prendre sur les autres marchandises que vous avez de moi. Effectivement je fis le billet, le signai, & le mis entre les mains de Bedreddin : Ensuite présentant l'étoffe à la Dame, vous pouvez l'emporter, Madame, lui dis-je, & quant à l'argent, vous me l'envoyerez demain ou un autre jour ; ou bien je vous fais présent de l'étoffe, si vous voulez. Ce n'est pas comme je l'entens, reprit-elle, vous en usez avec moi d'une manière si honnête & si obligeante, que je serois indigne de paroître devant les hommes si je ne vous en témoignois pas de la reconnoissance. Que Dieu, pour vous en récompenser, augmente vos biens, vous fasse vivre longtems après moi, vous ouvre la

porte

porte des Cieux à votre mort; & que toute la Ville publie votre générosité!

Ces paroles me donnérent de la hardiesse : Madame, lui dis-je, laissez-moi voir votre visage pour prix de vous avoir fait plaisir; ce sera me payer avec usure. A ces mots, elle se tourna de mon côté, ôta la mousseline qui lui couvroit le visage & offrit à mes yeux une beauté surprenante. J'en fus tellement frapé que je ne pûs lui rien dire pour lui exprimer ce que j'en pensois. Je ne me serois jamais lassé de la regarder; mais elle se recouvrit promptement le visage, de peur qu'on ne l'aperçût; & après avoir abaissé le crespon, elle prit la piéce d'étoffe, & s'éloigna de la boutique, où elle me laissa dans un état bien différent de celui où j'étois en y arrivant. Je demeurai long tems dans un trouble, dans un desordre étrange. Avant que de qui-

ter le Marchand, je lui demandai s'il connoissoit la Dame : Oui, me répondit-il, elle est fille d'un Emir qui lui a laissé en mourant des biens immenses.

Quand je fus de retour au Khan de Mesrour, mes gens me servirent à souper ; mais il me fut impossible de manger. Je ne pûs même fermer l'œil de toute la nuit, qui me parut la plus longue de ma vie. Dès qu'il fut jour je me levai dans l'espérance de revoir l'objet qui troubloit mon repos : & dans le dessein de lui plaire, je m'habillai plus proprement encore que le jour précédent. Je retournai à la boutique de Bedreddin.

Mais, Sire, dit Schéhérazade, le jour que je vois paroître m'empêche de continuer mon recit. Après avoir dit ces paroles elle se tut ; & la nuit suivant elle reprit sa narration dans ces termes...

CXXXIV. NUIT.

SIre, le jeune Homme de Bagdad racontant ſes Avantures au Marchand Chrêtien : Il n'y avoit pas long tems, dit-il, que j'étois arrivé à la boutique de Bedreddin, lorſque je vis venir la Dame ſuivie de ſon Eſclave, & plus magnifiquement vêtuë que le jour d'auparavant. Elle ne regarda pas le Marchand, & s'adreſſant à moi ſeul : Seigneur, me dit-elle, vous voyez que je ſuis éxacte à tenir la parole que je vous donnai hier. Je viens exprès pour vous aporter la ſomme dont vous voulûtes bien répondre pour moi ſans me connoître, par une générosité que je n'oublierai jamais. Madame, lui répondis-je, il n'étoit pas beſoin de vous preſſer ſi fort. J'étois ſans inquiétu-

de ſur mon argent, & je ſu
fâché de la peine que vous av
priſe. Il n'étoit pas juſte, repri
elle, que j'abuſaſſe de votre ho
nêteté. En diſant cela, elle m
mit l'argent entre les mains,
s'aſſit près de moi.

Alors, profitant de l'occaſio
que j'avois de l'entretenir, je lu
parlai de l'amour que je ſento
pour elle : mais elle ſe leva &
me quita bruſquement comme ſi
elle eût été fort offenſée de la
déclaration que je venois de lui
faire. Je la ſuivis des yeux, tant
que je la pûs voir ; & dès que
je ne la vis plus, je pris congé
du Marchand & ſortis du Bezeſ-
tein ſans ſavoir où j'allois. Je
rêvois à cette Avanture, lorſque
je ſentis qu'on me tiroit par der-
riére. Je me tournai auſſitôt pour
voir ce que ce pouvoit être, &
je reconnus avec plaiſir l'Eſclave
de la Dame dont j'avois l'eſprit
occupé. Ma Maîtreſſe, me dit-
elle,

le, qui eſt cette jeune Perſonne à qui vous venez de parler dans la boutique d'un Marchand, voudroit bien vous dire un mot; prenez, s'il vous plaît, la peine de me ſuivre. Je la ſuivis, & trouvai en effet ſa Maîtreſſe qui m'attendoit dans la boutique d'un Changeur où elle étoit aſſiſe.

Elle me fit aſſeoir auprès d'elle, & prenant la parole: Mon cher Seigneur, me dit-elle, ne ſoyez pas ſurpris que je vous aye quitté un peu bruſquement. Je n'ai pas jugé à propos devant ce Marchand, de répondre favorablement à l'aveu que vous m'avez fait des ſentimens que je vous ai inſpirez. Mais bien loin de m'offenſer, je confeſſe que je prenois plaiſir à vous entendre, & je m'eſtime infiniment heureuſe d'avoir pour Amant un Homme de votre mérite. Je ne ſai quelle impreſſion ma vûë a pû faire d'abord ſur vous; mais pour moi je

je puis vous assurer qu'en vous voyant je me suis senti de l'inclination pour vous. Depuis hier je n'ai fait que penser aux choses que vous me dites, & mon empressement à vous venir chercher si matin, doit bien vous prouver que vous ne me déplaisez pas. Madame, repris-je, transporté d'amour & de joye, je ne pouvois rien entendre de plus agréable que ce que vous avez la bonté de me dire. On ne sauroit aimer avec plus de passion que je je vous aime depuis l'heureux moment que vous parûtes à mes yeux; ils furent éblouïs de tant de charmes, & mon cœur se rendit sans résistance. Ne perdons pas le tems en discours inutiles, interrompit-elle, je ne doute pas de votre sincérité, & vous serez bien-tôt persuadé de la mienne. Voulez-vous me faire l'honneur de venir chez moi, ou si vous souhaitez que j'aille chez vous.

Ma-

Madame, lui répondis-je, je ſuis un Etranger logé dans un Khan, qui n'eſt pas un lieu propre à recevoir une Dame de votre rang & de votre mérite.

Schéhérazade alloit pourſuivre, mais elle fut obligée d'interrompre ſon diſcours parce que le jour paroiſſoit. Le lendemain elle continua de cette ſorte, en faiſant toûjours parler le jeune Homme de Bagdad.

CXXXV. NUIT.

IL eſt plus à propos, Madame, pourſuivit-il, que vous ayez la bonté de m'enſeigner votre demeure: j'aurai l'honneur de vous aller voir chez vous. La Dame y conſentit: Il eſt, dit-elle, Vendredi après demain, venez ce jour-là, après la Priére du midi. Je demeure dans la ruë de

la

la Dévotion. Vous n'avez qu
demander la Maison d'Ab
Schamma, surnommé Bercou
autrefois Chef des Emirs: vo
me trouverez-là. A ces mots
nous nous séparâmes, & je pass
le lendemain dans une grand
impatience.

Le Vendredi, je me levai d
bon matin, je pris le plus be
habit que j'eusse, avec une bour
se où je mis cinquante pièce
d'or; & monté sur un âne que
j'avois retenu dès le jour précé-
dent, je partis accompagné de
l'homme qui me l'avoit loué.
Quand nous fûmes arrivez dans
la ruë de la Dévotion, je dis au
Maître de l'âne de demander où
étoit la Maison que je cherchois;
on la lui enseigna, & il m'y mena.
Je le payai bien & le renvoyai,
en lui recommandant de bien re-
marquer la Maison où il me
laissoit, & de ne pas manquer
de m'y venir prendre le lende-
main

main matin, pour me remener au Khan de Mesrour.

Je frapai à la porte, & aussitôt deux petites Esclaves blanches comme la neige & très proprement habillées, vinrent ouvrir. Entrez, s'il vous plaît, me dirent-elles, notre Maîtresse vous attend impatiemment. Il y a deux jours qu'elle ne cesse de parler de vous. J'entrai dans la cour, & vis un grand Pavillon élevé sur sept marches, & entouré d'une grille qui le séparoit d'un Jardin d'une beauté admirable. Outre les arbres qui ne servoient qu'à l'embellir & qu'à former de l'ombre, il y en avoit une infinité d'autres, chargez de toutes sortes de fruits. Je fus charmé du ramage d'un grand nombre d'Oiseaux qui mêloient leurs chants au murmure d'un jet d'eau d'une hauteur prodigieuse, qu'on voyoit au milieu d'un parterre émaillé de Fleurs. D'ailleurs, ce jet

jet d'eau étoit très agréable à voir : quatre gros Dragons dorez paroissoient aux angles du bassin qui étoit en quarré, & ces Dragons jettoient de l'eau plus claire que le cristal de roche. Ce lieu plein de délices me donna une haute idée de la conquête que j'avois faite. Les deux petits Esclaves me firent entrer dans un Salon magnifiquement meublé, & pendant que l'une courut avertir sa Maîtresse de mon arrivée : l'autre demeura avec moi, & me fit remarquer toutes les beautez du Salon.

En achevant ces derniers mots, Schéhérazade cessa de parler, à cause qu'elle vit paroître le jour. Schahriar se leva fort curieux d'aprendre ce que feroit le jeune Homme de Bagdad dans le Salon de la Dame du Caire. La Sultane contenta le lendemain la curiosité de ce Prince en reprenant ainsi cette Histoire.

CXXXVI.

CXXXVI. NUIT.

SIre, le Marchand Chrêtien continuant de parler au Sultan de Casgar, poursuivit de cette maniére: Je n'attendis pas long tems dans le Salon, me dit le jeune Homme; la Dame que j'aimois y arriva bien-tôt, fort parée de Perles & de Diamans; mais plus brillante encore par l'éclat de ses Yeux que par celui de ses Pierreries. Sa taille qui n'étoit plus cachée par son habillement de Ville, me parut la plus fine & la plus avantageuse du monde. Je ne vous parlerai point de la joye que nous eûmes de nous revoir; car c'est une chose que je ne pourrois que foiblement exprimer. Je vous dirai seulement qu'après les premiers Complimens, nous nous assimes tous

tous deux sur un Sofa où no
nous entretinmes avec toute l
satisfaction imaginable. On no
servit ensuite les mets les pl
délicats & les plus exquis. No
nous mîmes à table, & après l
repas nous recommençâmes à
nous entretenir jusqu'à la nuit
Alors on nous aporta d'excellen
Vin & des Fruits propres à ex
citer à boire, & nous bûmes a
son des Instrumens que les Es
claves accompagnérent de leur
voix. La Dame du logis chan
ta elle-même, & acheva, par
ses Chansons, de m'attendrir &
de me rendre le plus passionné de
tous les Amans. Enfin, je passai
la nuit à goûter toutes sortes de
plaisirs.

Le lendemain matin, après a-
voir mis adroitement sous le che-
vet du lit la bourse & les cin-
quante piéces d'or que j'avois a-
portées, je dis adieu à la Da-
me, qui me demanda quand je
la

la reverrois : Madame, lui répondis-je, je vous promets de revenir ce ſoir. Elle parut ravie de ma réponſe, me conduiſit juſqu'à la porte, & en nous ſéparant elle me conjura de tenir ma promeſſe.

Le même Homme qui m'avoit amené m'attendoit avec ſon âne. Je montai deſſus, & revins au Khan de Meſrour. En renvoyant l'Homme, je lui dis que je ne le payois pas, afin qu'il me vint reprendre l'après-dînée à l'heure que je lui marquai.

D'abord que je fus de retour dans mon logement, mon premier ſoin fut de faire acheter un bon agneau & pluſieurs ſortes de gâteaux que j'envoyai à la Dame par un Porteur. Je m'occupai enſuite d'affaires ſérieuſes, juſqu'à-ce que le Maître de l'âne fut arrivé. Alors je partis avec lui & me rendis chez la Dame, qui me reçût avec autant de joye que le jour précédent, & me fit

un

un régal aussi magnifique que
premier.

En la quitant le lendemain,
lui laissai encore une bourse
cinquante piéces d'or, & je
vins au Khan de Mesrour.
ces mots Schéhérazade ayant
perçû le jour, en avertit le Su
tan des Indes, qui se leva sa
lui rien dire. Sur la fin de la nu
suivante, elle reprit ainsi la sui
de l'Histoire commencée.

CXXXVII. NUIT.

LE Marchand Chrêtien parlant
toûjours au Sultan de Casgar
Le jeune Homme de Bagdad, dit
il, poursuivit son Histoire dans
ces termes: Je continuai de voir
la Dame tous les jours, & de lui
laisser chaque fois une bourse de
cinquante piéces d'or; & cela dura
jusqu'à-ce que les Marchands à
qui j'avois donné mes Marchan-
diles

diſes à vendre, & que je voyois réguliérement deux fois la ſemaine, ne me dûrent plus rien : enfin je me trouvai ſans argent, & ſens eſpérance d'en avoir.

Dans cet état affreux & prêt à m'abandonner à mon deſeſpoir, je ſortis du Khan ſans ſavoir ce que je faiſois, & m'en allai du côté du Château, où il y avoit un grand nombre de Peuple aſſemblé pour voir un ſpectacle que donnoit le Sultan d'Egypte. Lorſque je fus arrivé dans le lieu où étoit tout ce monde, je me mêlai parmi la foule, & me trouvai par hazard près d'un Cavalier bien monté & fort proprement habillé, qui avoit à l'arçon de ſa ſelle un ſac à demi ouvert, d'où ſortoit un cordon de ſoye verte. En mettant la main ſur le ſac je jugeai que le cordon devoit être celui d'une bourſe qui étoit dedans. Pendant que je faiſois ce jugement, il paſſa de l'au-

tre côté du Cavalier un Porteur chargé de bois; & il passa si près, que le Cavalier fut obligé de se tourner vers lui pour empêcher que le bois ne touchât & ne déchirât son habit. En ce moment le démon me tenta : je pris le cordon d'une main & m'aidant de l'autre à élargir le sac, je tirai la bourse sans que personne s'en aperçût. Elle étoit pesante, & je ne doutai point qu'il n'y eût dedans de l'or ou de l'argent.

Quand le Porteur fut passé, le Cavalier qui avoit aparemment quelque soupçon de ce que j'avois fait pendant qu'il avoit eu la tête tournée, mit aussitôt la main dans son sac; & n'y trouvant pas sa bourse, me donna un si grand coup de sa hache d'armes, qu'il me renversa par terre. Tous ceux qui furent témoins de cette violence en furent touchez; & quelques-uns mirent la main sur la bride du

Cheval pour arrêter le Cavalier, & lui demander pour quel ſujet il m'avoit frapé : s'il lui étoit permis de maltraiter ainſi un Muſulman. De quoi vous mêlez-vous, leur répondit-il d'un ton bruſque ? je ne l'ai pas fait ſans raiſon ; c'eſt un voleur. A ces paroles il me releva, & à mon air, chacun prenant mon parti, s'écria qu'il étoit un menteur, qu'il n'étoit pas croyable qu'un jeune Homme tel què moi eût commis la méchante action qu'il m'imputoit : enfin ils ſoûtenoient que j'étois innocent, & tandis qu'ils retenoient ſon Cheval pour favoriſer mon évaſion, par malheur pour moi le Lieutenant de Police ſuivi de ſes gens paſſa par-là : voyant tant de monde aſſemblé autour du Cavalier & de moi, il s'aprocha & demanda ce qui étoit arrivé. Il n'y eût perſonne qui n'accuſât le Cavalier

de m'avoir maltraité injustemen
sous prétexte de l'avoir volé.

Le Lieutenant de Police n
s'arrêta pas à tout ce qu'on *lui* di
soit. Il demanda au Cavalier s'
ne soupçonnoit pas quelqu'autr
que moi de l'avoir volé ? Le Ca
valier répondit que non, & lu
dit les raisons qu'il avoit de croi
qu'il ne se trompoit pas dans
soupçons. Le Lieutenant d
Police après l'avoir écouté, o
donna à ses Gens de m'arrête
& de me fouiller, ce qu'ils
mirent en devoir d'éxécuter auss
tôt ; & l'un d'entr'eux m'ayan
ôté la bourse, la montra publi
quement. Je ne pus souteni
cette honte ; j'en tombai évanoui
Le Lieutenant de Police se fi
aporter la bourse.

Mais, Sire, voila le jour, dit
Schéhérazade en se reprenant, si
votre Majesté veut bien encore me
laisser vivre jusqu'à demain, elle
entendra la suite de cette Histoire.

Schah-

Schahriar qui n'avoit pas un autre dessein se leva sans lui répondre, & alla remplir ses devoirs.

CXXXVIII. NUIT.

SUr la fin de la nuit suivante, la Sultane adressa ainsi la parole à Schahriar : Sire, le jeune Homme de Bagdad poursuivant son Histoire : Lorsque le Lieutenant de Police, dit-il, eut la Bourse entre les mains, il demanda au Cavalier si elle étoit à lui, & combien il y avoit mis d'argent. Le Cavalier la reconnut pour celle qui lui avoit été prise, & assura qu'il y avoit dedans vingt sequins. Le Juge l'ouvrit, & après y avoir effectivement trouvé vingt sequins il la lui rendit. Aussitôt il me fit venir devant lui : Jeune Homme, me dit-il, avouez-moi la vérité.

Est-ce vous qui avez pris la Bour-
se de ce Cavalier ? n'attendez
pas que j'employe les tourmens
pour vous le faire confesser. A-
lors baissant les yeux, je dis en
moi-même : si je nie le fait, la
Bourse dont on m'a trouvé saisi
me fera passer pour un menteur ;
ainsi pour éviter un double châ-
timent, je levai la tête & con-
fessai que c'étoit moi. Je n'eus
pas plûtôt fait cet aveu, que le
Lieutenant de Police, après avoir
pris des témoins, commanda qu'on
me coupât la main, & la Senten-
ce fut éxécutée sur le champ, ce
qui excita la pitié de tous les
Spectateurs : je remarquai même
sur le visage du Cavalier qu'il
n'en étoit pas moins touché que
les autres. Le Lieutenant de Po-
lice vouloit encore me faire cou-
per un pied ; mais je supliai le
Cavalier de demander ma grace ;
il la demanda & l'obtint.

Lorsque le Juge eut passé son
chemin,

chemin, le Cavalier s'aprocha de moi: Je vois bien, me dit-il, en me préſentant la Bourſe, que c'eſt la néceſſité qui vous a fait faire une action ſi honteuſe & ſi indigne d'un jeune Homme auſſi bien fait que vous; mais tenez voila cette Bourſe fatale, je vous la donne, & je ſuis très fâché du malheur qui vous eſt arrivé. En achevant ces paroles il me quita, & comme j'étois très foible à cauſe du ſang que j'avois perdu, quelques honnêtes Gens du quartier eurent la charité de me faire entrer chez eux, & de me faire boire un verre de Vin. Ils panſérent auſſi mon bras & mirent ma main dans un linge que j'emportai avec moi attachée à ma ceinture.

Quand je ſerois retourné au Khan de Meſrour dans ce triſte état, je n'y aurois pas trouvé le ſecours dont j'avois beſoin. C'étoit auſſi hazarder beaucoup que d'aller me

présenter à la jeune Dame : el
ne voudra peut-être plus me voi
disois-je, lorsqu'elle aura apr
mon infamie. Je ne laiss p
néanmoins de prendre ce parti
& afin que le monde qui me su
voit se lassât de m'accompagne
je marchai par plusieurs ruës de
tournées, & me rendis enfin che
la Dame où j'arrivai si foible &
si fatigué, que je me jettai su
le Sofa le bras droit sous m
robe, car je me gardai bien de
le faire voir.

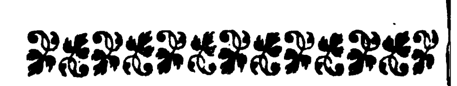
Cependant, la Dame avertie de
mon arrivée & du mal que je
souffrois, vint avec empressement,
& me voyant pâle & défait : Ma
chére ame, me dit-elle, qu'avez-
vous donc ? je dissimulai, Mada-
me, lui répondis-je, c'est un
grand mal de tête qui me tour-
mente. Elle en parut très affli-
gée : asseyez-vous, reprit-elle,
car je m'étois levé pour la rece-
voir ; dites-moi comment cela

vous eſt venu ? vous vous portiez ſi bien la derniére fois que j'eus le plaiſir de vous voir ? Il y a quelqu'autre choſe que vous me cachez ; aprenez-moi ce que c'eſt. Comme je gardois le ſilence, & qu'au lieu de répondre ; les larmes couloient de mes yeux : je ne comprens pas, dit-elle, ce qui peut vous affliger ; vous en aurois-je donné quelque ſujet ſans y penſer ? & venez-vous ici exprès pour m'anoncer que vous ne m'aimez plus ? Ce n'eſt point cela, Madame, lui répartis-je en ſoûpirant ; & un ſoupçon ſi injuſte augmente encore mon mal.

Je ne pouvois me réſoudre à lui en déclarer la véritable cauſe. La nuit étant venuë, on ſervit le ſouper : elle me pria de manger ; mais ne pouvant me ſervir que de la main gauche, je la ſupliai de m'en diſpenſer, m'excuſant ſur ce que je n'avois nul apétit. Vous en aurez, me dit-elle,

quand vous m'aurez découvert c
que vous me cachez avec tan
d'opiniâtreté; votre dégoût, san
doute, ne vient que de la pei
que vous avez à vous y détermi
ner. Hélas! Madame, repris-je,
il faudra bien enfin que je m'y
détermine. Je n'eus pas pronon
ces paroles, qu'elle me versa à
boire, & me présentant la tasse
prenez, dit-elle, & bûvez, cel
vous donnera du courage; j'a
vançai donc la main gauche, &
pris la tasse.

A ces mots Schéhérazade apercevant le jour cessa de parler; mais la nuit suivante elle poursuivit son discours de cette maniére.



CXXXIX. NUIT.

LOrsque j'eus la tasse à la main, dit le jeune Homme, je redoublai mes pleurs & poussai

de-

de nouveaux soûpirs. Qu'avez-vous donc à soûpirer & à pleurer si amérement, me dit alors la Dame ? & pourquoi prenez-vous la tasse de la main gauche plûtôt que de la main droite ? Ah, Madame, lui répondis-je, excusez-moi, je vous en conjure ; c'est que j'ai une tumeur à la main droite. Montrez-moi cette tumeur, repliqua-t-elle, je la veux percer. Je m'en excusai en disant qu'elle n'étoit pas encore en état de l'être & je vidai toute la tasse qui étoit très grande. Les vapeurs du Vin, ma lassitude & l'abatement où j'étois m'urent bientôt assoupi, & je dormis d'un profond sommeil qui dura jusqu'au lendemain.

Pendant ce tems-là la Dame voulant savoir quel mal j'avois à la main droite, leva ma robe qui la cachoit ; & vit avec tout l'étonnement que vous pouvez penser qu'elle étoit coupée, & que je

l'avois aportée dans un ling
Elle comprit d'abord sans pein
pourquoi j'avois tant résisté au
pressantes instances qu'elle m'a
voit faites, & elle passa la nu
à s'affliger de ma disgrace, n
doutant pas qu'elle ne me fû
arrivée pour l'amour d'elle.

A mon réveil, je remarqu
fort bien sur son visage qu'el
étoit saisie d'une vive douleu
Néanmoins pour ne me pas ch
griner elle ne me parla de rie
Elle me fit servir un consomm
de volaille qu'on m'avoit pré
paré par son ordre, me fit man
ger & boire pour me donner
disoit-elle, les forces dont j'a
vois besoin. Après cela je vou
lus prendre congé d'elle, je ne
souffrirai pas, dit-elle, que vous
sortiez d'ici. Quoi que vous ne
m'en disiez rien: je suis persua
dée que je suis la cause du malheur
que vous vous êtes attiré. La
douleur que j'en ai ne me lais

sera

ſera pas vivre long tems ; mais avant que je meure il faut que j'éxécute un deſſein que je médite en votre faveur. En diſant cela, elle fit apeller un Officier de Juſtice & des Témoins, & me fit dreſſer une Donation de tous ſes biens. Après qu'elle eût renvoyé tous ſes gens ſatisfaits de leur peine, elle ouvrit un grand coffre où étoient toutes les bourſes dont je lui avois fait préſent depuis le commencement de nos Amours. Elles ſont toutes entiéres, me dit-elle, je n'ai pas touché à une ſeule : Tenez voila la clef du coffre, vous en êtes le Maître. Je la remerciai de ſa généroſité, & de ſa bonté. Je compte pour rien, reprit-elle, ce que je viens de faire pour vous ; & je ne ſerai pas contente que je ne meure encore pour vous témoigner combien je vous aime. Je la conjurai par tout ce que l'Amour a de plus puiſſant, d'abandonner une ré-

solution si funeste ; mais je n
pûs l'en détourner, & le chagrin
de me voir manchot lui causa une
maladie de cinq ou six semaines,
dont elle mourut.

Après avoir regretté sa mort
autant que je le devois, je me
mis en possession de tous ses biens
qu'elle m'avoit fait connoître, &
le sesame que vous avez pris la
peine de vendre pour moi en fai-
soit une partie.

Schéhérazade vouloit conti-
nuer sa narration ; mais le jour
qui paroissoit l'en empêcha. La
nuit suivante elle reprit ainsi le
fil de son discours.

CXL. NUIT.

LE jeune Homme de Bagdad
acheva de racouter son His-
toire de cette sorte au Marchand
Chrêtien : Ce que vous venez
d'en-

d'entendre, poursuivit-il, doit m'excuser auprès de vous d'avoir mangé de la main gauche. Je vous suis fort obligé de la peine que vous vous êtes donné pour moi. Je ne puis assez reconnoître votre fidélité, & comme j'ai, Dieu merci, assez de bien, quoi que j'en aye dépensé beaucoup, je vous prie de vouloir accepter le présent que je vous fais de la somme que vous me devez. Outre cela, j'ai une proposition à vous faire: ne pouvant plus demeurer davantage au Caire après l'affaire que je viens de vous conter, je suis résolu d'en partir pour n'y revenir jamais. Si vous voulez me tenir Compagnie, nous négocierons ensemble, & nous partagerons également le gain que nous ferons.

Quand le jeune Homme de Bagdad eut achevé son Histoire, dit le Marchand Chrêtien, je le remerciai le mieux qu'il me fut possi-

possible du présent qu'il me f
soit; & quant à sa proposition
voyager avec lui, je lui dis q
je l'acceptois très volontiers,
l'assurant que ses intérêts me s
roient toûjours aussi chers q
les miens.

Nous prîmes jour pour not
départ, & lorsqu'il fut arri
nous nous mîmes en chemi
Nous avons passé par la Syrie
par la Mésopotamie, traver
toute la Perse, où après no
être arrêtez dans plusieurs Vi
les, nous sommes enfin venu
Sire, jusqu'à votre Capitale. A
bout de quelque tems le jeun
Homme m'ayant témoigné qu'
avoit dessein de repasser dans
Perse & de s'y établir, nous f
mes nos comptes & nous nou
séparâmes très satisfaits l'un d
l'autre. Il partit, & moi, Sire
je suis resté dans cette Ville o
j'ai l'honneur d'être au service d
votre Majesté. Voila l'Histoir
qu

que j'avois à vous raconter, ne la trouvez-vous pas plus surprenante que celle du Bossu ?

Le Sultan de Casgar se mit en colére contre le Marchand Chrêtien : Tu es bien hardi, lui dit-il, d'oser me faire le recit d'une Histoire si peu digne de mon attention, & de la comparer à celle du Bossu. Peux-tu te flater de me persuader que les fades Avantures d'un jeune débauché sont plus admirables que celles de mon Bouffon ? je vais vous faire pendre tous quatre pour vanger sa mort.

A ces paroles le Pourvoyeur effrayé se jetta aux pieds du Sultan : Sire, dit-il, je suplie votre Majesté de suspendre sa juste colére ; de m'écouter, & de nous faire grace à tous quatre, si l'Histoire que je vais conter à votre Majesté, est plus belle que celle du Bossu. Je t'accorde ce que tu me demandes, répondit le Sultan ; parle.

parle. Le pourvoyeur prit alors la parole & dit.

HISTOIRE

Racontée par le Pourvoyeur du Sultan de Casgar.

SIre, une Perſonne de conſidération m'invita hier aux Nôces d'une de ſes Filles. Je ne manquai pas de me rendre chez lui ſur le ſoir à l'heure marquée, & je me trouvai dans une Aſſemblée de Docteurs, d'Officiers de Juſtice, & d'autres Perſonnes des plus diſtinguées de cette Ville. Après les Cérémonies on ſervit un Feſtin magnifique, on ſe mit à table, & chacun mangea de ce qu'il trouva le plus à ſon goût. Il y avoit entr'autres choſes, une entrée accommodée avec de l'ail, qui étoit excellente, & dont

tout le monde vouloit avoir ; & comme nous remarquâmes qu'un des Convives ne s'empressoit pas d'en manger quoi qu'elle fût devant lui, nous l'invitâmes à mettre la main au plat & à nous imiter. Il nous conjura de ne le point presser là-dessus : Je me garderai bien, nous dit-il, de toucher à un ragoût où il y aura de l'ail ; je n'ai point oublié ce qu'il m'en coûte pour en avoir goûté autrefois. Nous le priâmes de nous raconter ce qui lui avoit causé une si grande aversion pour l'ail ; mais sans lui donner le tems de nous répondre : Est-ce ainsi, lui dit le Maître de la Maison, que vous faites honneur à ma table ? Ce ragoût est délicieux ; ne prétendez pas vous éxempter d'en manger ; il faut que vous me fassiez cette grace comme les autres. Seigneur, lui repartit le Convive, qui étoit un Marchand de Bagdad, ne croyez pas que j'en use

uſe ainſi par une fauſſe delicateſſe ; je veux bien vous obéïr ; vous le voulez abſolument ; mais ce ſera à condition qu'après en avoir mangé, je me laverai, s'il vous plaît, les mains quarante fois avec de l'Alcali *, quarante autres fois avec de la cendre de la même plante, & autant de fois avec du ſavon : Vous ne trouverez pas mauvais que j'en uſe *ainſi* pour ne pas contrevenir au ſerment que j'ai fait de ne manger *jamais* de ragoût à l'ail qu'à cette condition.

En achevant ces paroles, Schéhérazade voyant paroître le *jour* ſe tut, & Schahriar ſe leva fort curieux de ſavoir pourquoi ce Marchand avoit juré de ſe laver ſix-vingt fois après avoir mangé d'un ragoût à l'ail. La Sultane contenta ſa curioſité de cette ſorte ſur la fin de la nuit ſuivante.

CXLI

* C'eſt de la Soude en François.

CXLI. NUIT.

LE Pourvoyeur parlant au Sultan de Casgar : Le Maître du logis, poursuivit-il, ne voulant pas dispenser le Marchand de manger du ragoût à l'ail, commanda à ses gens de tenir prêt un bassin & de l'eau avec de l'Alcali, de la cendre de la même plante & du savon, afin que le Marchand se lavât autant de fois qu'il lui plairoit. Après avoir donné cet ordre, il s'adressa au Marchand : faites donc comme nous, lui dit-il, & mangez. L'Alcali, la cendre de la même plante & le savon ne vous manqueront pas.

Le Marchand, comme en colére de la violence qu'on lui faisoit, avança la main, prit un morceau qu'il porta en tremblant à sa bouche, & le mangea avec une répugnance

pugnance dont nous fûmes tou
fort étonnez. Mais ce qui nou
surprit davantage : nous remar
quâmes qu'il n'avoit que quatre
doigts & point de pouce ; & Per
sonne jusques-là ne s'en étoit en
core aperçû, quoi qu'il eût dé
mangé d'autres mets. Le Maître
de la Maison prit aussitôt la pa
role : Vous n'avez point de pou
ce, lui dit-il ! par quel acciden
l'avez-vous perdu ? Il faut qu
ce soit à quelque occasion, don
vous ferez plaisir à la Compagnie
de l'entretenir. Seigneur, ré
pondit-il, ce n'est pas seulement
à la main droite que je n'ai point
de pouce, je n'en ai pas aussi à
la gauche. En même tems il a
vança la main gauche, & nous
fit voir que ce qu'il nous disoit
étoit véritable. Ce n'est pas tout
encore, ajoûta-t-il, le pouce me
manque de même à l'un & à
l'autre pied, & vous pouvez m'en
croire. Je suis estropié de cette

ma

naniére par une Avanture inouïe, que je ne refuſe pas de vous raconter, ſi vous voulez bien avoir la patience de l'entendre. Elle ne vous cauſera pas moins d'étonnement qu'elle vous fera de pitié. Mais permettez-moi de me laver les mains auparavant. A ces mots il ſe leva de table, & après s'être lavé les mains ſix-vingt fois, il revint prendre ſa place, & nous fit le recit de ſon Hiſtoire dans ces termes.

Vous ſaurez, mes Seigneurs, que ſous le régne du Calife Haroun Alraſchid, mon Pére vivoit à Bagdad où je ſuis né, & paſſoit pour un des plus riches Marchands de la Ville. Mais comme c'étoit un homme attaché à ſes plaiſirs : qui aimoit la débauche & négligeoit le ſoin de ſes affaires, au lieu de recueillir de grands biens à ſa mort, j'eus beſoin de toute l'économie imaginable pour aqui-

ter

ter les dettes qu'il avoit laiſſées. Je vins pourtant à bout de les payer toutes, & par mes ſoins ma petite fortune commença de prendre une face aſſez riante.

Un matin que j'ouvrois ma boutique, une Dame montée ſur une Mule, accompagnée d'un Eunuque & ſuivie de deux Eſclaves, paſſa près de ma porte & s'arrêta. Elle mit pied à terre à l'aide de l'Eunuque, qui lui prêta la main & qui lui dit: Madame, je vous l'avois bien dit, que vous veniez de trop bonne heure; vous voyez qu'il n'y a encore perſonne au Bezeſtein; & ſi vous aviez voulu me croire, vous vous ſeriez épargné la peine que vous aurez d'attendre. Elle regarda de toutes parts, & voyant en effet qu'il n'y avoit pas d'autres boutiques ouvertes que la mienne, elle s'en aprocha en me ſaluant, & me pria de lui permettre qu'el-

qu'elle s'y reposât en attendant que les autres Marchands arrivassent. Je répondis à son compliment comme je devois.

Schéhérazade n'en seroit pas demeurée en cet endroit, si le jour qu'elle vit paroître ne lui eût imposé silence. Le Sultan des Indes qui souhaitoit d'entendre la suite de cette Histoire attendit avec impatience la nuit suivante.

CXLII. NUIT.

LA Sultane ayant été réveillée par sa Sœur Dinarzade, adressa la parole au Sultan : Sire, dit-elle, le Marchand continua de cette sorte le recit qu'il avoit commencé : La Dame s'assit dans ma boutique, & remarquant qu'il n'y avoit Personne que l'Eunuque & moi dans tout le Bezestein, elle se découvrit le visage pour

prendre l'air. Je n'ai jamais rien vû de si beau: la voir & l'aimer passionnément ce fut la même chose pour moi. J'eus toûjours les yeux attachez sur elle; Il me parut que mon attention ne lui étoit pas desagréable, car elle me donna tout le tems de la regarder à mon aise, & elle ne se couvrit le visage que lorsque la crainte d'être aperçûë l'y obligea.

Après qu'elle se fût remise au même état qu'auparavant, elle me dit qu'elle cherchoit plusieurs sortes d'étoffes des plus belles & des plus riches qu'elle me nomma, & elle me demanda si j'en avois. Hélas! Madame, lui répondis-je, je suis un jeune Marchand qui ne fais que commencer à m'établir. Je ne suis pas encore assez riche pour faire un si grand négoce; & c'est une mortification pour moi de n'avoir rien à vous présenter de ce qui vous a fait venir au Bezestein: mais pour vous épar-

épargner la peine d'aller de boutique en boutique, d'abord que les Marchands seront venus, j'irai, si vous le trouvez bon, prendre chez eux tout ce que vous souhaitez, ils m'en diront le prix au juste, & sans aller plus loin vous ferez ici vos emplettes. Elle y consentit, & j'eus avec elle un entretien qui dura d'autant plus long tems que je lui faisois accroire que les Marchands qui avoient les étoffes qu'elle demandoit, n'étoient pas encore arrivez.

Je ne fus pas moins charmé de son esprit que je l'avois été de la beauté de son visage; mais il fallut enfin me priver du plaisir de sa conversation : je courus chercher les étoffes qu'elle désiroit, & quand elle eut choisi celles qui lui plurent, nous en arrêtames le prix à cinq mille drachmes d'argent monnoyé. J'en fis un paquet que je donnai à l'Eunuque,

nuque, qui le mit ſous ſon bras. Elle ſe leva enſuite & partit après avoir pris congé de moi. Je la conduiſis des yeux juſqu'à la porte du Bezeſtein, & je ne ceſſai de la regarder qu'elle ne fût remontée ſur ſa Mule.

La Dame n'eut pas plûtôt diſparu, que je m'aperçûs que l'amour fait faire une grande faute. Il m'avoit tellement troublé l'eſprit, que je n'avois pas pris garde qu'elle s'en alloit ſans payer, & que je ne lui avois pas ſeulement demandé qui elle étoit, ni où elle demeuroit. Je fis réfléxion pourtant que j'étois redevable d'une ſomme conſidérable à pluſieurs Marchands, qui n'auroient peut-être pas la patience d'attendre. J'allai m'excuſer auprès d'eux le mieux qu'il me fut poſſible, en leur diſant que je connoiſſois la Dame. Enfin, je revins chez moi auſſi amoureux qu'embarraſſé d'une ſi groſſe dette.

Schéhérazade en cet endroit vit paroître le jour, & cessa de parler. La nuit suivante elle continua de cette maniére.

CXLIII. NUIT.

J'Avois prié mes Créanciers, poursuivit le Marchand, de vouloir bien attendre huit jours pour recevoir leur payement. La huitaine échûë, ils ne manquérent pas de me presser de les satisfaire. Je les supliai de m'accorder le même delai. Ils y consentirent; mais dès le lendemain je vis arriver la Dame montée sur sa Mule avec la même suite & à la même heure que la premiére fois.

Elle vint droit à ma boutique: je vous ai fait un peu attendre, me dit-elle, mais enfin, je vous aporte l'argent des étoffes que je pris l'autre jour: portez-le chez un Changeur, qu'il voye s'il est

de bon alloi, & si le compte y
est. L'Eunuque qui avoit l'ar-
gent vint avec moi chez le Chan-
geur, & la somme se trouva juste
& toute de bon argent. Je revins,
& j'eus encore le bonheur d'en-
tretenir la Dame jusqu'à-ce que
toutes les boutiques du Bezestein
furent ouvertes. Quoi que nous
ne parlassions que de choses trés
communes, elle leur donnoit
néanmoins un tour qui les faisoit
paroître nouvelles, & qui me fit
voir que je ne m'étois pas trom-
pé, quand dès la premiére con-
versation j'avois jugé qu'elle a-
voit beaucoup d'esprit.

Lorsque les Marchands furent
arrivez, & qu'ils eurent ouvert
leurs boutiques, je portai ce que
je devois à ceux chez qui j'avois
pris des étoffes à crédit, & je
n'eus pas de peine à obtenir
d'eux qu'ils m'en confiassent
d'autres que la Dame m'avoit
demandées. J'en levai pour mil-
le

le piéces d'or, & la Dame emporta encore la marchandiſe ſans la payer, ſans me rien dire, ni ſans ſe faire connoître. Ce qui m'étonnoit, c'eſt qu'elle ne hazardoit rien, & que je demeurois ſans caution, & ſans certitude d'être dédommagé en cas que je ne la reviſſe plus. Elle me paye une ſomme aſſez conſidérable, diſois-je en moi-même; mais elle me laiſſe redevable d'une autre qui l'eſt encore davantage. Seroit-ce une trompeuſe? & ſeroit-il poſſible qu'elle m'eût leurré d'abord pour me mieux ruiner? Les Marchands ne la connoiſſent pas, & c'eſt à moi qu'ils s'adreſſeront. Mon Amour ne fut pas aſſez puiſſant pour m'empêcher de faire là-deſſus des réfléxions chagrinantes. Mes allarmes augmentérent même de jour en jour pendant un mois entier, qui s'écoula ſans que je reçuſſe aucune nouvelle de la

Dame. Enfin, les Marchands s'impatientoient, & pour les satisfaire, j'étois prêt à vendre tout ce que j'avois, lorsque je la vis revenir un matin dans le même équipage que les autres fois.

Prenez votre trébuchet, me dit-elle, pour peser l'or que je vous aporte. Ces paroles achevérent de dissiper ma frayeur, & redoublérent mon Amour. Avant que de compter les piéces d'or, elle me fit plusieurs questions; entr'autres, elle me demanda si j'étois marié; je lui répondis que non, & que je ne l'avois jamais été. Alors en donnant l'or à l'Eunuque, elle lui dit: prêtez-nous votre entremise pour terminer notre affaire. L'Eunuque se mit à rire, & m'ayant tiré à l'écart, me fit peser l'or. Pendant que je le pesois, l'Eunuque me dit à l'oreille: à vous voir, je connois parfaitement que vous aimez ma Maîtresse, & je suis surpris que vous n'ayez

n'ayez pas la hardiesse de lui découvrir votre Amour : elle vous aime encore plus que vous ne l'aimez. Ne croyez pas qu'elle ait besoin de vos étoffes : elle ne vient ici uniquement, que parce que vous lui avez inspiré une passion violente. C'est à cause de cela qu'elle vous a demandé si vous étiez marié. Vous n'avez qu'à parler, il ne tiendra qu'à vous de l'épouser, si vous voulez. Il est vrai, lui répondis-je, que j'ai senti naître de l'amour pour elle dès le premier moment que je l'ai vûë ; mais je n'osois aspirer au bonheur de lui plaire. Je suis tout à elle, & je ne manquerai pas de reconnoître le bon office que vous me rendez.

Enfin, j'achevai de peser les piéces d'or ; & pendant que je les remettois dans le sac, l'Eunuque se tourna du côté de la Dame, & lui dit que j'étois très

content. C'étoit le mot dont ils étoient convenus entr'eux. Aussitôt la Dame qui étoit assise se leva & partit, en me disant qu'elle m'envoyeroit l'Eunuque, & que je n'aurois qu'à faire ce qu'il me diroit de sa part.

Je portai à chaque Marchand l'argent qui lui étoit dû, & j'attendis impatiemment l'Eunuque durant quelques jours. Il arriva enfin; mais Sire, dit Schéhérazade au Sultan des Indes, voila le jour qui paroît. A ces mots, elle garda le silence: le lendemain elle reprit ainsi la suite de son discours.

CXLIV.

CXLIV. NUIT.

JE fis bien dès amitiez à l'Eunuque, dit le Marchand de Bagdad, & je lui demandai les nouvelles de la ſanté de ſa Maîtreſſe. Vous êtes, me répondit-il l'Amant du monde le plus heureux; elle eſt malade d'amour: on ne peût avoir plus d'envie de vous voir qu'elle en a, & ſi elle diſpoſoit de ſes actions elle viendroit vous chercher, & paſſeroit volontiers avec vous tous les momens de ſa vie. A ſon air noble & à ſes maniéres honnêtes, lui dis-je, j'ai jugé que c'étoit quelque Dame de conſidération. Vous ne vous êtes pas trompé dans ce jugement, repliqua l'Eunuque, elle eſt favorite de Zobéïde Epouſe du Calife, laquelle l'aime d'autant plus chérement

qu'elle l'a élevée dès son enfance,
& qu'elle se repose sur elle de tou-
tes les emplettes qu'elle a à faire.
Dans le dessein qu'elle a de se ma-
rier, elle a déclaré à l'Epouse du
Commandeur des Croyans qu'el-
le avoit jetté les yeux sur vous,
& lui a demandé son consente-
ment. Zobeïde lui a dit qu'el-
le y consentoit; mais qu'elle vou-
loit vous voir auparavant, afin
de juger si elle avoit fait un bon
choix, & qu'en ce cas-là, el-
le feroit les fraix des Nôces.
C'est pourquoi vous voyez que
votre bonheur est certain. Si
vous avez plû à la Favorite, vous
ne plairez pas moins à la Maî-
tresse, qui ne cherche qu'à lui
faire plaisir, & qui ne voudroit
pas contraindre son inclination.
Il ne s'agit donc plus que de ve-
nir au Palais, & c'est pour cela
que vous me voyez ici, c'est à
vous de prendre votre résolution.
Elle est toute prise, lui repartis-
je,

je, & je suis prêt à vous suivre par tout où vous voudrez me conduire. Voila qui est bien, reprit l'Eunuque; mais vous savez que les Hommes n'entrent pas dans les apartemens des Dames du Palais, & qu'on ne peut vous y introduire qu'en prenant des mesures qui demandent un grand secret : la Favorite en a pris de justes. De votre côté faites tout ce qui dépendra de vous; mais sur tout soyez discret, car il y va de votre vie.

Je l'assurai que je serois éxactement tout ce qui me seroit ordonné. Il faut donc, me dit-il, que ce soit à l'entrée de la nuit que vous vous rendiez à la Mosquée que Zobeïde, Epouse du Calife, a fait bâtir sur le bord du Tigre, & que là vous attendiez qu'on vous vienne chercher. Je consentis à tout ce qu'il voulut; j'attendis la fin du jour avec impatience, & quand elle fut venuë, je

partis: j'aſſiſtai à la Priére d'un heure & demie après le Solei couché dans la Moſquée, où j demeurai le dernier.

Je vis bien-tôt aborder un bateau, dont tous les Rameurs étoient Eunuques. Ils débarquérent, & aportérent dans la Moſquée pluſieurs grands coffres; après quoi ils ſe retirérent. Il n'en reſta qu'un ſeul que je reconnus pour celui qui avoit toûjours accompagné la Dame, & qui m'avoit parlé le matin. Je vis entrer auſſi la Dame; j'allai u devant d'elle, en lui témoignant que j'étois prêt à éxécuter s ordres. Nous n'avons pas : tems à perdre, me dit-elle; diſant cela, elle ouvrit un s coffres, & m'ordonna de mettre dedans, c'eſt une ſe, ajoûta-t-elle, néceſſaire r votre ſûreté & pour la nne. Ne craignez rien, & z-moi diſpoſer du reſte. J'en

avois

avois trop fait pour reculer: je fis ce qu'elle desiroit, & aussitôt elle referma le coffre à la clef. Ensuite l'Eunuque qui étoit dans sa confidence apella les autres Eunuques qui avoient aporté les coffres, & les fit tous reporter dans le bateau; puis la Dame & son Eunuque s'étant rembarquez, on commença de ramer pour me mener à l'apartement de Zobeïde.

Pendant ce tems-là, je faisois de sérieuses réfléxions, & considérant le danger où j'étois je me repentis de m'y être exposé; je fis des vœux & des priéres qui n'étoient guéres de saison.

Le bateau aborda devant la porte du Palais du Calife, on déchargea les coffres, qui furent portez à l'apartement de l'Officier des Eunuques qui garde la clef de celui des Dames, & n'y laisse rien entrer sans l'avoir bien visité auparavant. Cet Officier

étoit

étoit couché ; il fallut l'éveiller & le faire lever : Mais, Sire, dit Schéhérazade en cet endroit, je vois le jour qui commence à paroître. Schahriar se leva pour aller tenir son Conseil, & dans la résolution d'entendre le lendemain la suite d'une Histoire qu'il avoit écoutée jusques-là avec plaisir.

CXLV. NUIT.

QUelques momens avant le jour, la Sultane des Indes s'étant réveillée, poursuivit de cette maniére l'Histoire du Marchand de Bagdad : L'Officier des Eunuques, continua-t-il, faché de ce qu'on avoit interrompu son sommeil, quérella fort la Favorite de ce qu'elle revenoit si tard. Vous n'en serez pas quite à si bon

marché que vous vous l'imaginez, lui dit-il : pas un de ces coffres ne passera que je ne l'aye fait ouvrir, & que je ne l'aye éxactement visité. En même tems il commanda aux Eunuques de les aporter devant lui l'un après l'autre, & de les ouvrir. Ils commencérent par celui où j'étois enfermé, ils le prirent & le portérent. Alors je fus saisi d'une frayeur que je ne puis exprimer : Je me crus au dernier moment de ma vie.

La Favorite qui avoit la clef, protesta qu'elle ne la donneroit pas, & ne souffriroit jamais qu'on ouvrît ce coffre-là. Vous savez bien, dit-elle, que je ne fais rien venir qui ne soit pour le service de Zobeïde votre Maîtresse & la mienne. Ce coffre particuliérement est rempli de Marchandises précieuses, que des Marchands nouvellement arrivez m'ont confiées. Il y a de plus un nombre de

ne me faites pas attendre plus long tems.

Il fallut obéïr, & je sentis alors de si vives allarmes que j'en frémis encore toutes les fois que j'y pense. Le Calife s'assit, & la Favorite fit porter devant lui tous les coffres l'un après l'autre, & les ouvrit, pour tirer les choses en longueur, elle lui faisoit remarquer toutes les beautez de chaque étoffe en particulier ; elle vouloit mettre sa patience à bout ; mais elle n'y réüssit pas. Comme elle n'étoit pas moins intéressée que moi à ne pas ouvrir le coffre où j'étois, elle ne s'empressoit point à le faire aporter, & il ne restoit plus que celui là à visiter. Achevons, dit le Calife, voyons encore ce qu'il y en a dans ce coffre. Je ne puis dire si j'étois vif ou mort en ce moment ; mais je ne croyois pas échaper d'un si grand danger.

Schéhérazade à ces derniers

mots vît paroître le jour. Elle interrompit sa narration, mais elle la continua de cette sorte sur la fin de la nuit suivante.

CXLVI. NUIT.

LOrsque la Favorite de Zobéïde, poursuivit le Marchand de Bagdad, vit que le Calife voulant absolument qu'elle ouvrît le coffre où j'étois: pour celui-ci, dit-elle, votre Majesté me fera, s'il lui plaît, la grace de me dispenser de lui faire voir ce qu'il y a dedans, il y a des choses que je ne lui puis montrer qu'en présence de son Epouse. Voila qui est bien, dit le Calife, je suis content, faites emporter vos coffres. Elle les fit enlever aussi-tôt & porter dans sa Chambre, où je commençai à respirer.

Dès

Dès que les Eunuques qui les avoient aportées se furent retirés, elle ouvrit promptement celui où j'étois prisonnier: sortez, me dit-elle, en me montrant la porte d'un escalier qui conduisoit à une Chambre au dessus, montez & allez m'attendre. Elle n'eut pas fermé la porte sur moi que le Calife entra & s'assit sur le coffre d'où je venois de sortir. Le motif de cette visite étoit un mouvement de curiosité qui ne me regardoit pas. Ce Prince vouloit faire des questions sur ce qu'elle avoit vû ou entendu dans la Ville. Ils s'entretinrent tous deux assez long tems, après quoi il la quita enfin & se retira dans son apartement.

Lorsqu'elle se vît libre elle me vint trouver dans la Chambre où j'étois monté, & me fit bien des excuses de toutes les allarmes qu'elle m'avoit causées. Ma peine, me dit-elle, n'a pas été moins grande que la votre: vous n'en devez

devez pas douter, puiſque j'ai ſouffert pour l'amour de vous & pour moi qui courois le même péril; une autre à ma place n'auroit peut-être pas eu le courage de ſe tirer ſi bien d'une occaſion ſi délicate. Il ne falloit pas moins de hardieſſe ni de préſence d'eſprit, ou plûtôt il falloit avoir tout l'amour que j'ai pour vous, pour ſortir de cet embarras; mais raſſurez-vous, il n'y a plus rien à craindre. Après nous être entretenus quelque tems avec beaucoup de tendreſſe, il eſt tems, me dit-elle, de vous repoſer, couchez-vous; je ne manquerai pas de vous préſenter demain à Zobéïde ma Maîtreſſe à quelque heure du jour, & c'eſt une choſe facile; car le Califе ne la voit que la nuit. Raſſuré par ce diſcours, je dormis aſſez tranquillement, ou ſi mon ſommeil fut quelque fois interrompu par des inquiétudes, ce furent des inquiétudes agréa-

agréables, causées par l'espéran-
ce de posséder une Dame qui
avoit tant d'esprit & de beauté.

Le lendemain la Favorite de Zobéïde, avant que de me faire pa-
roître devant sa Maîtresse, m'in-
struisit de la maniére dont je de-
vois soûtenir sa présence, me dit
à peu près les questions que cette
Princesse me feroit, & me dicta
les réponses que j'y devois faire.
Après cela elle me conduisit dans
une Salle où tout étoit d'une
magnificence, d'une richesse &
d'une propreté surprenante. Je
n'y étois pas entré que vingt Da-
mes Esclaves d'un âge déja avan-
cé, toutes vêtuës d'habits riches
& uniformes, sortirent du Cabi-
net de Zobéïde, & vinrent se
ranger devant un Trône en deux
files égales avec une grande mo-
destie: elles furent suivies de
vingt autres Dames toutes jeu-
nes & habillées de la même sorte
que les premiéres, avec cette
diffé-

différence pourtant, que leurs habits avoient quelque chose de plus galant. Zobéide parut au milieu de celles-ci avec un air majestueux, & si chargée de Pierreries & de toutes sortes de Joyaux, qu'à peine pouvoit-elle marcher. Elle alla s'asseoir sur le Trône : j'oubliois de vous dire que sa Dame Favorite l'accompagnoit, & qu'elle demeura debout à sa droite, pendant que les Dames Esclaves un peu plus éloignées étoient en foule des deux côtez du Trône.

D'abord que la Femme du Calife fut assise, les Esclaves qui étoient entrées les premiéres me firent signe d'aprocher. Je m'avançai au milieu des deux rangs qu'elles formoient, & me prosternai la tête contre le tapis qui étoit sous les pieds de la Princesse. Elle m'ordonna de me relever, & me fit l'honneur de s'informer de mon nom, de ma

famille, & de l'état de ma fortune, à quoi je satisfis assez à son gré. Je m'en aperçûs non seulement à son air, elle me le fit connoître par les choses qu'elle eut la bonté de me dire. J'ai bien de la joye, me dit-elle, que ma Fille, (c'est ainsi qu'elle apelloit sa Dame Favorite) car je la regarde comme telle après le soin que j'ai pris de son éducation, ait fait un choix dont je suis contente; je l'aprouve & consens que vous vous mariez tous deux. J'ordonnerai moi-même les aprêts de vos Nôces; mais auparavant j'ai besoin de ma Fille pour dix jours; pendant ce tems-là je parlerai au Calife & obtiendrai son consentement, & vous demeurez ici: on aura soin de vous.

En achevant ces paroles Schéhérazade aperçût le jour & cessa de parler. Le lendemain elle reprit la parole de cette maniére.

CXLVII

CXLVII. NUIT.

JE demeurai donc dix jours dans l'apartement des Dames du Calife, continua le Marchand de Bagdad. Durant ce tems-là, je fus privé du plaisir de voir la Dame Favorite; mais on me traita si bien par son ordre, que j'eus sujet d'ailleurs d'être très satisfait.

Zobéïde entretint le Calife de la résolution qu'elle avoit prise de marier sa Favorite; & ce Prince en lui laissant la liberté de faire là-dessus ce qu'il lui plairoit, accorda une somme considérable à la Favorite pour contribuer de sa part à son établissement. Les dix jours écoulez, Zobéïde fit dresser le Contract de Mariage, qui lui fut aporté en bonne forme. Les préparatifs des Nôces

se firent, on apella les Danseurs & les Danseuses, & il y eut pendant neuf jours de grandes réjouïssances dans le Palais. Le dixiéme jour étant destiné pour la derniére cérémonie du Mariage, la Dame Favorite fut conduite au bain d'un côté, & moi d'un autre; & sur le soir m'étant mis à table, on me servit toutes sortes de mets & de ragoûts: entr'autres un ragoût à l'ail, comme celui dont on vient de me forcer de manger. Je le trouvai si bon que je ne touchai presque point aux autres mets. Mais pour mon malheur, m'étant levé de table je me contentai de m'essuyer les mains au lieu de les bien laver; & c'étoit une négligence qui ne m'étoit jamais arrivée jusqu'alors.

Comme il étoit nuit, on supplea à la clarté du jour par une grande illumination dans l'apartement des Dames. Les Instrumens

mens ſe firent entendre, on fit mille Jeux, tout le Palais retentiſſoit de cris de joye. On nous introduiſit, ma Femme & moi, dans une grande Salle, où l'on nous fit aſſeoir ſur deux Trônes. Les Femmes qui la ſervoient, lui firent changer pluſieurs fois d'habits, lui peignirent le viſage de différentes maniéres ſelon la coûtume pratiquée au jour des Nôces, & chaque fois qu'on lui changeoit d'habillement, on me la faiſoit voir.

Enfin, toutes ces cérémonies finirent, & l'on nous conduiſit dans la Chambre nuptiale. D'abord qu'on nous y eût laiſſé ſeuls, je m'aprochai de mon Epouſe pour l'embraſſer; mais au lieu de répondre à des tranſports, elle me repouſſa fortement & ſe mit à faire des cris épouvantables, qui attirérent bientôt dans la Chambre toutes les Dames de l'apartement, qui voulurent ſavoir le ſujet de ſes

cris. Pour moi, saisi d'un long étonnement, j'étois demeuré immobile, sans avoir eu seulement la force de lui en demander la cause. Notre chére Sœur, lui dirent-elles, que vous est-il donc arrivé depuis le peu de tems que nous vous avons quitée? aprenez-le nous, afin que nous vous secourions. Otez, s'écria-t-elle, ôtez-moi de devant les yeux ce vilain homme que voila. Hé, Madame, lui dis-je, en quoi puis-je avoir eu le malheur de mériter votre colére? Vous êtes un vilain, me répondit-elle en furie, vous avez mangé de l'ail, & vous ne vous êtes pas lavé les mains! Croyez-vous que je veuille souffrir qu'un homme si malpropre s'aproche de moi pour m'empester. Couchez-le par terre, ajouta-t-elle en s'adressant aux Dames, & qu'on m'aporte un nerf de bœuf. Elles me renversérent aussitôt, & tandis que les unes me

me tenoient par le bras & les autres par les pieds, ma Femme qui avoit été servie en diligence, me frapa impitoyablement jusqu'à-ce que les forces lui manquérent. Alors elle dit aux Dames; prenez-le, qu'on l'envoye au Lieutenant de Police, & qu'on lui fasse couper la main dont il a mangé du ragoût à l'ail

A ces paroles, je m'écriai: Grand Dieu, je suis rompu & brisé de coups, & pour surcroît d'affliction on me condamne encore à avoir la main coupée; & pourquoi, pour avoir mangé d'un ragoût à l'ail, & avoir oublié de me laver les mains! quelle colére pour un si petit sujet! Peste soit du ragoût à l'ail, maudit soit le Cuisinier qui l'a aprêté, & celui qui l'a servi.

La Sultane Schéhérazade, remarquant qu'il étoit jour, s'arrêta en cet endroit. Schahriar se leva en riant de toute sa force

 de

de la colére de la Dame Favorite, & fort curieux d'aprendre le dénouëment de cette Histoire.

CXLVIII. NUIT.

Le lendemain Schéhérazade reveillée avant le jour, reprit ainsi le fil de son discours de la nuit précédente: Toutes les Dames, dit le Marchand de Bagdad, qui m'avoient vû recevoir mille coups de nerf de bœuf eurent pitié de moi, lors qu'elles entendirent parler de me faire couper la main. Notre chére Sœur & notre bonne Dame, dirent-elles à la Favorite, vous poussez trop loin votre ressentiment. C'est un Homme, à la vérité, qui ne sait pas vivre, qui ignore votre rang & les égards que vous méritez; mais nous vous suplions de ne pas prendre garde

à la faute qu'il a commise & de la lui pardonner. Je ne suis pas satisfaite, reprit-elle ; je veux qu'il aprenne à vivre, & qu'il porte des marques si sensibles de sa malpropreté, qu'il ne s'avisera de sa vie de manger d'un ragoût à l'ail, sans se souvenir ensuite de se laver les mains. Elles ne se rébutérent pas de son refus ; elles se jettérent à ses pieds, & lui baisant la main : Notre bonne Dame, lui dirent-elles, au nom de Dieu, modérez votre colére, & accordez-nous la grace que nous vous demandons. Elle ne leur répondit rien ; mais elle se leva, & après m'avoir dit mille injures elle sortit de la Chambre ; toutes les Dames la suivirent & me laissérent seul dans une affliction inconcevable,

Je demeurai dix jours sans voir personne qu'une vieille Esclave qui venoit m'aporter à manger. Je lui demandai des nouvelles de

la Dame Favorite. Elle eſt malade, me dit la vieille Eſclave, de l'odeur empoiſonné que vous lui avez fait reſpirer, pourquoi auſſi n'avez-vous pas eu ſoin de vous laver la main après avoir mangé de ce maudit ragoût à l'ail. Eſt-il poſſible, dis-je alors en moi-même, que la délicateſſe de ces Dames ſoit ſi grande, & qu'elles ſoient ſi vindicatives pour une faute ſi légére ? J'aimois cependant ma Femme malgré ſa cruauté : & je ne laiſſai pas de la plaindre.

Un jour l'Eſclave me dit : Votre Epouſe eſt guérie, elle eſt allée au bain, & elle m'a dit, qu'elle vous viendra voir demain. Ainſi, ayez encore patience, & tâchez de vous accommoder à ſon humeur. C'eſt d'ailleurs une Perſonne très ſage, très raiſonnable & très chérie de toutes les Dames qui ſont auprès de Zobéïde notre reſpectable Maîtreſſe.

Véritablement ma Femme vint le lendemain, & me dit d'abord : Il faut que je ſois bien bonne de venir vous revoir après l'offenſe que vous m'avez faite. Mais je ne puis me réſoudre à me réconcilier avec vous que je ne vous aye puni comme vous le méritez pour ne vous être pas lavé les mains après avoir mangé du ragoût à l'ail. En achevant ces mots elle apella des Dames, qui me couchérent par terre par ſon ordre ; & après qu'elles m'eurent lié, elle prit un raſoir & eut la barbarie de me couper elle-même les quatre pouces. Une des Dames apliqua d'une certaine racine pour arrêter le ſang ; mais cela n'empêcha pas que je ne m'évanoüiſſe par la quantité que j'en avois perdu, & par le mal que j'avois ſouffert.

Je revins de mon évanoüiſſement, & l'on me donna du Vin à boire pour me faire reprendre

des forces. Ah, Madame, dis-je alors à mon Epouse, si jamais il m'arrive de manger d'un ragoût à l'ail, je vous jure qu'au lieu de vingt fois je me laverai les mains six-vingt fois avec de l'Alcali, de la cendre de la même plante & du savon. Hé bien, dit ma Femme, à cette condition je veux bien oublier le passé, & vivre avec vous comme avec mon Mari.

Voila, Messeigneurs, ajoûta le Marchand de Bagdad, en s'adressant à la Compagnie, la raison pourquoi vous avez vû que j'ai refusé de manger du ragoût à l'ail qui étoit devant moi.

Le jour qui commençoit à paroître ne permit pas à Scheherazade d'en dire davantage cette nuit: Mais le lendemain elle reprit la parole dans ces termes.

CXLIX.

CXLIX. NUIT.

SIre, le Marchand de Bagdad acheva de raconter ainsi son Histoire: Les Dames n'apliquérent pas seulement sur mes playes de la racine que j'ai dite pour étancher le sang, elles y mirent aussi du baume de la Mecque, qu'on ne pouvoit pas soupçonner d'être falsifié, puisqu'elles l'avoient pris dans l'Apoticairie du Calife. Par la vertu de ce baume admirable je fus parfaitement guéri en peu de jours, & nous demeurâmes ensemble, ma Femme & moi, dans la même union que si je n'eusse jamais mangé de ragoût à l'ail. Mais comme j'avois toûjours joui de ma liberté, je m'ennuyois fort d'être enfermé dans le Palais du Calife; néanmoins, je n'en vou-

lois rien témoigner à mon Epouse de peur de lui déplaire. Elle s'en aperçut ; elle ne demandoit pas mieux elle-même que d'en sortir. La reconnoissance seule la retenoit auprès de Zobéide. Mais elle avoit de l'esprit, & elle représenta si bien à sa Maîtresse la contrainte où j'étois de ne pas vivre dans la Ville avec les gens de ma condition comme j'avois toûjours fait, que cette bonne Princesse aima mieux se priver du plaisir d'avoir auprès d'elle sa Favorite, que de ne lui pas accorder ce que nous souhaitions tous deux également.

C'est pourquoi un mois après notre Mariage, je vis paroître mon Epouse avec plusieurs Eunuques qui portoient chacun un sac d'argent. Quand ils se furent retirez ; Vous ne m'avez rien marqué, dit-elle, de l'ennui que vous cause le séjour de la Cour. Mais je m'en suis fort

bien

ien aperçûë, & j'ai heureuse-
ment trouvé moyen de vous
endre content: Zobéïde, ma
Maîtresse, nous permet de nous
retirer du Palais, & voila cin-
quante mille sequins dont elle
nous fait présent pour nous met-
tre en état de vivre commodé-
ment dans la Ville. Prenez-en
dix mille, & allez nous acheter
une Maison.

J'en eus bientôt trouvé une
pour cette somme, & l'ayant
meublée magnifiquement, nous
y allâmes loger. Nous prîmes
un grand nombre d'Esclaves de
l'un & de l'autre séxe, & nous
nous donnâmes un fort bel é-
quipage. Enfin, nous commen-
çâmes à mener une vie fort a-
gréable, mais elle ne fut pas de
longue durée. Au bout d'un an
ma Femme tomba malade &
mourut en peu de jours.

J'aurois pû me remarier &
continuer de vivre honorable-
ment

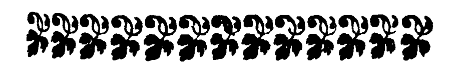
ment à Bagdad ; mais l'envie de voir le monde m'inſpira un autre deſſein. Je vendis ma Maiſon, & après avoir acheté pluſieurs ſortes de marchandiſes, je me joignis à une Caravane & paſſai en Perſe. De là je pris la route de Samarcande, d'où je ſuis venu m'établir en cette Ville.

Voila, Sire, dit le Pourvoyeur qui parloit au Sultan de *Caſgar*, l'Hiſtoire que raconta hier ce Marchand de Bagdad à la Compagnie où je me trouvai. Cette Hiſtoire, dit le Sultan a quelque choſe d'extraordinaire ; mais elle n'eſt pas comparable à celle du petit Boſſu. Alors le Médecin Juif s'étant avancé, ſe proſterna devant le Trône de ce Prince, & lui dit en ſe relevant : Sire, ſi votre Majeſté veut avoir auſſi la bonté de m'écouter, je me flatte qu'elle ſera ſatisfaite de l'Hiſtoire que j'ai à lui conter. He bien parle, lui dit le Sultan ;

mais

mais si elle n'est pas plus surpre-
nante que celle du Bossu, n'es-
pére pas que je te donne la vie.

La Sultane Schéhérazade s'ar-
rêta en cet endroit, parce qu'il
étoit jour. La nuit suivante elle
reprit ainsi son discours.



CL. NUIT.

SIre, dit-elle, le Médecin Juif
voyant le Sultan de Casgar
disposé à l'entendre, prit ainsi la
parole.



HIS-

HISTOIRE
Racontée par le Médecin Juif.

SIre, pendant que j'étudiois en Médecine & que je commençois à y éxercer ce bel Art avec quelque réputation, un Esclave me vint querir pour aller voir un malade chez le Gouverneur de la Ville. Je m'y rendis, & l'on m'introduisit dans une Chambre où je trouvai un jeune Homme très-bien fait, fort abatu du mal qu'il souffroit. Je le saluai en m'asseyant près de lui; il ne répondit point à mon compliment; mais il me fit signe des yeux pour me marquer qu'il m'entendoit & qu'il me remercioit. Seigneur, lui dis-je, je vous prie de

de me donner la main que je vous tâte le poulx. Au lieu de tendre la main droite il me présenta la gauche, de quoi je fus extrêmement surpris : voila, dis-je en moi-même, une grande ignorance de ne savoir pas que l'on présente la main droite à un Médecin & non pas la gauche : je ne laissai pas de lui tâter le poulx, & après avoir écrit une ordonnance je me retirai.

Je continuai mes visites pendant neuf jours, & toutes les fois que je lui voulus tâter le poulx il me tendit la main gauche. Le dixiéme jour il me parut se bien porter, & je lui dis qu'il n'avoit plus besoin que d'aller au bain. Le Gouverneur de Damas qui étoit présent pour me marquer combien il étoit content de moi, me fit revêtir en sa présence d'une Robe très riche en me disant qu'il me faisoit Médecin de l'Hôpital de la

Ville

Ville & Médecin ordinaire de sa Maison, où je pouvois aller librement manger à sa table quand il me plairoit.

Le jeune Homme me fit aussi de grandes amitiez, & me pria de l'accompagner au bain. Nous y entrâmes, & quand ses gens l'eurent deshabillé, je vis que la main droite lui manquoit. Je remarquai même qu'il n'y avoit pas long tems qu'on la lui avoit coupée: c'étoit aussi la cause de sa maladie que l'on avoit cachée, & tandis qu'on y apliquoit des médicamens propres à le guérir promptement, on m'avoit apellé pour empêcher que la fiévre qui l'avoit pris, n'eût de mauvaises suites. Je fus assez surpris & fort affligé de le voir en cet état; il le remarqua bien sur mon visage: Médecin, me dit-il, ne vous étonnez pas de me voir la main coupée: je vous en dirai quelque jour le sujet, & vous enten-

entendrez une Hiſtoire des plus ſurprenantes.

Après que nous fûmes ſortis du bain, nous nous mîmes à table, nous nous entretinmes enſuite, & il me demanda s'il pouvoit, ſans intéreſſer ſa ſanté, s'aller promener hors de la Ville au Jardin du Gouverneur. Je lui répondis que non ſeulement il le pouvoit; mais qu'il lui étoit même très ſalutaire de prendre l'air. Si cela eſt, repliqua-t-il, & que vous vouliez bien me tenir Compagnie, je vous conterai là mon Hiſtoire. Je repartis, que j'étois tout à lui le reſte de la journée. Auſſitôt il commanda à ſes gens d'aporter de quoi faire la collation, puis nous partîmes, & nous rendîmes au Jardin du Gouverneur. Nous y fimes deux ou trois tours de promenade, & après nous être aſſis ſur un tapis que ſes gens étendirent ſous un arbre qui faiſoit un

bel

bel ombrage, le jeune Hom-
me fit de cette sorte le recit d
son Histoire.

Je suis né à Moussoul, & m
famille est une des plus considé-
rables de la Ville. Mon Pé
étoit l'aîné de dix enfans q
mon Ayeul laissa en mour
tous en vie & mariez. Mais
ce grand nombre de Fréres, m
Pére fut le seul qui eût des e
fans ; encore n'eut-il que m
Il prit un très grand soin de m
éducation, & me fit aprend
tout ce qu'un Enfant de ma co
dition ne devoit pas ignorer.
Mais, Sire, dit Schéhérazade
se reprenant en cet endroit
l'Aurore qui paroît m'impose si
lence. A ces mots elle se tu
& le Sultan se leva.



CLI. NUIT.

LE lendemain, Schéhérazade reprenant la ſuite de ſon diſcours de la nuit précédente: Le Médecin Juif, dit-elle, continuant de parler au Sultan de Caſgar: le jeune Homme de Mouſſoul, ajoûta-t-il, pourſuivit ainſi ſon Hiſtoire.

J'étois déja grand & je commençois à fréquenter le monde, lorſqu'un Vendredi je me trouvai à la Priére de midi avec mon Pére & mes Oncles dans la grande Moſquée de Mouſſoul. Après la Priére tout le monde ſe retira hors mon Pére & mes Oncles qui s'aſſirent ſur le tapis qui régnoit par toute la Moſquée. Je m'aſſis auſſi avec eux, & s'entretenant de pluſieurs choſes, la converſation tomba inſenſiblement

ment sur les Voyages. Ils vantérent les beautez & les singularitez de quelques Royaumes & de leurs Villes principales ; mais un de mes Oncles dit, que si l'on en vouloit croire le raport uniforme d'une infinité de Voyageurs, il n'y avoit pas au Monde un plus beau Païs que l'Egypte & le Nil, & ce qu'il en raconta m'en donna une si grande idée, que dès ce moment je conçûs le desir d'y voyager. Ce que mes autres Oncles purent dire pour donner la préference à Bagdad & au Tigre, en apellant Bagdad le véritable séjour de la Religion Musulmane & la Métropole de toutes les Villes de la terre, ne firent pas la même impression sur moi. Mon Pére apuya le sentiment de celui de ses Fréres qui avoit parlé en faveur de l'Egypte, ce qui me causa beaucoup de joye : quoi qu'on en veuille dire, s'écria-t-il, qui n'a pas

pas vû l'Egypte n'a pas vû ce qu'il y a de plus ſingulier au Monde. La terre y eſt toute d'or, c'eſt à dire ſi fertile, qu'elle enrichit ſes Habitans. Toutes les Femmes y charment, ou par leur beauté, ou par leurs maniéres agréables. Si vous me parlez du Nil, y a-t-il un Fleuve plus admirable ? quelle eau fut jamais plus légére & plus délicieuſe ? Le limon même qu'il entraîne avec lui dans ſon débordement, n'engraiſſe-t-il pas les Campagnes qui produiſent ſans travail mille fois plus que les autres, avec toute la peine que l'on prend à les cultiver. Ecoutez ce qu'un Poëte obligé d'abandonner l'Egypte, diſoit aux Egyptiens : *Votre Nil vous comble tous les jours de biens, c'eſt pour vous uniquement qu'il vient de ſi loin. Hélas! en m'éloignant de vous mes larmes vont couler auſſi abondamment que ſes eaux : vous allez continuer de joüir de ſes dou-*

ceurs, tandis que je ſuis condamné à m'en priver malgré moi.

Si vous regardez, ajoûta mon Pére, du côté de l'Iſle que forment les deux branches du Nil les plus grandes : quelle variété de Verdure ! quel émail de toutes ſortes de Fleurs ! quelle quantité prodigieuſe de Villes, de Bourgades, de Canaux, & de mille autres objets agréables ! si vous tournez les yeux de l'autre côté en remontant vers l'Ethiopie, combien d'autres ſujets d'admiration ! Je ne puis mieux comparer la Verdure de tant de Campagnes arroſées par les différens Canaux de l'Iſle qu'à de Emeraudes brillantes enchaſſées dans de l'argent. N'eſt-ce pas la Ville de l'Univers la plus vaſte, la plus peuplée & la plus riche que le grand Caire ? que d'Edifices magnifiques, tant publics que particuliers ! Si vous allez juſqu'aux Pyramides vous ſerez ſaiſis

aisis d'étonnement : vous demeurerez immobiles à l'aspect de ces masses de pierres d'une grosseur énorme qui s'élévent jusqu'aux Cieux : vous serez obligez d'avouër qu'il faut que les Pharaons qui ont employé à les construire tant de richesses & tant d'hommes, ayent surpassé tous les Monarques qui sont venus après eux non seulement en Egypte, mais sur la terre même, en magnificence & en invention, pour avoir laissé des monumens si dignes de leur mémoire. Ces monumens si anciens que les Savans ne sauroient convenir entr'eux du tems qu'on les a élevez, subsistent encore aujourd'hui, & dureront autant que les Siécles. Je passe sous silence les Villes Maritimes du Royaume d'Egypte, comme Damiette, Rosette, Aléxandrie, où je ne sai combien de Nations vont chercher mille sortes de grains & de toiles, &

mille autres choses pour la commodité & les delices des Hommes. Je vous en parle avec connoissance : j'y ai passé quelques années de ma jeunesse que je compterai, tant que je vivrai, pour les plus agréables de ma vie.

Schéhérazade parloit ainsi lors que la lumiére du jour qui commençoit à naître vint fraper ses yeux : Elle demeura aussitôt dans le silence ; mais sur la fin de la nuit suivante elle reprit le fil de son discours de cette sorte.

CLII. NUIT.

MEs Oncles n'eurent rien à repliquer à mon Pére, poursuivit le jeune Homme de Moussoul, & demeurérent d'accord de tout ce qu'il venoit de dire du Nil, du Caire & de tout le Royaume d'Egypte. Pour moi j'en eus l'imagination si remplie, que je

je n'en dormis pas la nuit. Peu de tems après mes Oncles firent bien connoître eux-mêmes combien ils avoient été frapez du discours de mon Pére. Ils lui proposérent de faire tous ensemble le Voyage d'Egypte ; il accepta la proposition, & comme ils étoient de riches Marchands, ils résolurent de porter avec eux des marchandises qu'ils y pussent débiter. J'apris qu'ils faisoient les préparatifs de leur départ : j'allai trouver mon Pére, je le supliai les larmes aux yeux de me permettre de l'accompagner, & de m'accorder un fonds de marchandises pour en faire le débit moi-même. Vous êtes encore trop jeune, me dit-il, pour entreprendre le Voyage d'Egypte : la fatigue en est trop grande, & de plus, je suis persuadé que vous vous vous y perdriez : ces paroles ne m'ôtérent pas l'envie de Voyager. J'employai le crédit de

mes Oncles auprès de mon Pére, dont ils obtinrent enfin que j'irois seulement jusqu'à Damas, où ils me laisseroient pendant qu'ils continuëroient leur Voyage jusqu'en Egypte. La Ville de Damas, dit mon Pére, a aussi ses beautez; & il faut qu'il se contente de la permission que je lui donne d'aller jusques-là. Quelque desir que j'eusse de voir l'Egypte, après ce que je lui en avois oui dire, il étoit mon Pére, je me soûmis à sa volonté.

Je partis donc de Moussoul avec mes Oncles & lui. Nous traversâmes la Mesopotamie; nous passâmes l'Euphrate; nous arrivâmes à Halep où nous séjournâmes peu de jours, & de-là nous nous rendîmes à Damas dont l'abord me surprit très agréablement. Nous logeâmes tous dans un même Khan: je vis une Ville, grande, peuplée, remplie de beau monde & très bien fortifiée.

tifiée. Nous employâmes quelques jours à nous promener dans tous ces Jardins delicieux qui ſont aux environs, comme nous le pouvons voir d'ici, & nous convinmes que l'on avoit raiſon de dire que Damas étoit au milieu d'un Paradis. Mes Oncles enfin ſongérent à continuer leur route: ils prirent ſoin auparavant de vendre mes marchandiſes, ce qu'ils firent ſi avantageuſement pour moi, que j'y gagnai cinq cens pour cent: cette vente produiſit une ſomme conſidérable, dont je fus ravi de me voir poſſeſſeur.

Mon Pére & mes Oncles me laiſſérent donc à Damas, & pourſuivirent leur Voyage. Après leur départ, j'eus une grande attention à ne pas dépenſer mon argent inutilement. Je louai néanmoins une Maiſon magnifique: elle étoit toute de marbre, ornée de peintures à feuillages d'or & d'azur; elle avoit de très beaux

jets d'eau. Je la meublai, non pas à la vérité aussi richement que la magnificence du lieu le demandoit, mais du moins assez proprement pour un jeune Homme de ma condition. Elle avoit autrefois apartenu à un des principaux Seigneurs de la Ville nommé Modoun Abdalraham, & elle apartenoit alors à un riche Marchand Jouaillier à qui je n'en payois que deux * scherifs par mois. J'avois un assez grand nombre de domestiques : je vivois honorablement : je donnois quelquefois à manger aux gens avec qui j'avois fait connoissance, & quelquefois j'allois manger chez eux ; c'est ainsi que je passois le tems à Damas en attendant le retour de mon Pére : aucune passion ne troubloit mon repos, & le commerce des honnêtes

* Un Schérif est la même chose qu'un sequin. Ce mot est dans nos anciens Auteurs.

nêtes gens faiſoit mon unique occupation.

Un jour que j'étois aſſis à la porte de ma Maiſon, & que je prenois le frais, une Dame fort proprement habillée & qui paroiſſoit fort bien faite, vint à moi & me demanda ſi je ne vendois pas des étoffes: en diſant cela, elle entra dans le logis.

En cet endroit, Schéhérazade voyant qu'il étoit jour ſe tut; & la nuit ſuivante elle reprit la parole dans ces termes.



CLIII. NUIT.

QUand je vis, dit le jeune Homme de Mousſoul, que la Dame étoit entrée dans ma Maiſon, je me levai, je fermai la porte, & je la fis entrer dans une Salle où je la priai de s'aſſeoir. Madame, lui dis-je, j'ai eu des étoffes qui étoient dignes de vous être montrées, mais je n'en ai plus préſentement, & j'en ſuis très-fâché. Elle ôta le voile qui lui couvroit le viſage, & fit briller à mes yeux une beauté dont la vûë me fit ſentir des mouvemens que je n'avois point encore ſentis. Je n'ai pas beſoin d'étoffes, me répondit-elle, je viens ſeulement pour vous voir & paſſer la ſoirée avec vous, ſi vous l'avez pour agréable: je ne

ne vous demande qu'une légére collation.

Ravi d'une si bonne fortune, je donnai ordre à mes gens de nous aporter plusieurs sortes de fruits & des bouteilles de vin. Nous fûmes servis promptement, nous mangeâmes, nous bûmes, nous nous réjouïmes jusqu'à minuit : enfin, je n'avois point encore passé de nuit si agréablement que je passai celle-là. Le lendemain matin je voulus mettre dix scherifs dans la main de la Dame; mais elle la retira brusquement : je ne suis pas venuë vous voir, dit-elle, dans un esprit d'intérêt, & vous me faites une injure. Bien loin de recevoir de l'argent de vous, je veux que vous en receviez de moi, autrement je ne vous reverrai plus : en même tems elle tira dix scherifs de sa bourse & me força de les prendre. Attendez-moi dans trois jours, me dit-elle, après

le coucher du Soleil : à ces mots elle prit congé de moi, & je sentis qu'en partant elle emportoit mon cœur avec elle.

Au bout des trois jours elle ne manqua pas de revenir à l'heure marquée, & je ne manquai pas de la recevoir avec toute la joye d'un homme qui l'attendoit impatiemment. Nous passâmes la soirée & la nuit comme la premiére fois, & le lendemain en me quitant elle me promit de me revenir voir encore dans trois jours ; mais elle ne voulut point partir que je n'eusse reçû dix nouveaux scherifs.

Etant revenuë pour la troisiéme fois, & lorsque le vin nous eût échauffé tous deux, elle me dit, mon cher cœur, que pensez-vous de moi ? ne suis-je pas belle & amusante ? Madame, lui répondis-je, cette question, ce me semble, est assez inutile ; toutes les marques d'amour que je vous donne-

ne doivent vous persuader que je vous aime : je suis charmé de vous voir & de vous posséder : vous êtes ma Reine, ma Sultane : vous faites tout le bonheur de ma vie. Ah ! je suis assurée, me dit-elle, que vous cesseriez de tenir ce langage, si vous aviez vû une Dame de mes Amies qui est plus jeune & plus belle que moi, elle a l'humeur si enjouée qu'elle feroit rire les gens les plus mélancholiques. Il faut que je vous l'améne ici : je lui ai parlé de vous, & sur ce que je lui ai dit, elle meurt d'envie de vous voir. Elle m'a priée de lui procurer ce plaisir ; mais je n'ai pas osé la satisfaire sans vous avoir parlé auparavant : Madame, repris-je, vous ferez ce qu'il vous plaira, mais quelque chose que vous puissiez me dire de votre Amie, je défie tous ses attraits de vous ravir mon cœur qui est si fortement attaché à vous, que

rien n'eſt capable de l'en détacher. Prenez-y bien garde, repliqua-t-elle, je vous avertis que je vais mettre votre amour à une étrange épreuve

Nous en demeurâmes-là, & le lendemain en me quitant, au lieu de dix ſcherifs elle m'en donna quinze que je fus obligé d'accepter. Souvenez-vous, me dit-elle, que vous aurez dans deux jours une nouvelle Hôteſſe, ſongez à la bien recevoir; nous viendrons à l'heure accoûtumée, après le coucher du Soleil. Je fis orner la Salle & préparer une belle Collation pour le jour qu'elles devoient venir.

Schéhérazade s'interrompit en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. La nuit ſuivante elle reprit la parole dans ces termes.

CLIV. NUIT.

SIre, le jeune Homme de Moussoul continua de raconter son Histoire au Médecin Juif. J'attendis, dit-il, les deux Dames avec impatience, & elles arrivérent enfin à l'entrée de la nuit. Elles se dévoilérent l'une & l'autre, & si j'avois été surpris de la beauté de la premiére, j'eus sujet de l'être bien davantage lors que je vis son Amie. Elle avoit des traits réguliers, un teint vif, & des yeux si brillans que j'en pouvois à peine soûtenir l'éclat. Je la remerciai de l'honneur qu'elle me faisoit & la suppliai de m'excuser si je ne la recevois pas comme elle le méritoit. Laissons-là les complimens, me dit-elle, ce seroit à moi à vous en faire sur ce que vous avez permis que

m

mon Amie m'amenât ici; mais puis que vous voulez bien me souffrir, quitons les cérémonies & ne songeons qu'à nous réjouir.

Comme j'avois donné ordre qu'on nous servît la Collation, d'abord que les Dames seroient arrivées, nous nous mîmes bientôt à table. J'étois vis à vis de la nouvelle venuë, qui ne cessoit de me regarder en soûriant. Je ne pus résister à ses regards vainqueurs, & elle se rendit Maîtresse de mon cœur sans que je pusse m'en défendre. Mais elle prit aussi de l'amour en m'en inspirant, & loin de se contraindre elle me dit des choses assez vives.

L'autre Dame, qui nous observoit n'en fit d'abord que rire: Je vous l'avois bien dit, s'écria-t-elle, en m'adressant la parole, que vous trouveriez mon Amie charmante, & je m'aperçois que vous avez deja violé le serment que vous m'avez fait

de

de m'être fidèle ! Madame, lui répondis-je, en riant auſſi comme elle, vous auriez ſujet de vous plaindre de moi ſi je manquois de civilité pour une Dame que vous m'avez amenée & que vous chériſſez, vous pourriez me reprocher l'une & l'autre que je ne ſaurois pas faire les honneurs de ma Maiſon.

Nous continuâmes de boire ; mais à meſure que le Vin nous échauffoit, la nouvelle Dame & moi nous nous agacions avec ſi peu de retenuë, que ſon Amie en conçut une jalouſie violente dont elle nous donna bientôt une marque bien funeſte. Elle ſe leva & ſortit en nous diſant qu'elle alloit revenir ; mais peu de momens après, la Dame qui étoit reſtée avec moi changea de viſage, il lui prit de grandes convulſions & enfin elle rendit l'ame entre mes bras, tandis que j'apellois du monde pour m'ai-

der.

der à la ſecourir. Je ſors auſſitôt ; je demande l'autre Dame ; mes gens me dirent qu'elle avoit ouvert la porte de la ruë & qu'elle s'en étoit allée. Je ſoupçonnai alors, & rien n'étoit plus véritable, que c'étoit elle qui avoit cauſé la mort de ſon Amie. Effectivement elle avoit eu l'adreſſe & la malice de mettre d'un poiſon très violent dans la derniére taſſe qu'elle lui avoit préſentée elle-même.

Je fus vivement affligé de cet accident. Que ferai-je, *dis-je* alors en moi-même ? que vais-je devenir ? Comme je crus qu'il n'y avoit point de tems à perdre, je fis lever par mes gens à la clarté de la Lune & ſans bruit une des grandes piéces de marbre dont la Cour de ma Maiſon étoit pavée, & fis creuſer en diligence une foſſe où ils enterrérent le corps de la jeune Dame. Après qu'on eût remis la

piéce

piéce de marbre, je pris un habit de Voyage avec tout ce que j'avois d'argent, & je fermai tout jusqu'à la porte de ma Maison, que je séellai & cachetai de mon sceau. J'allai trouver le Marchand Jouaillier qui en étoit le Propriétaire, je lui payai ce que je lui devois de loyer, avec une année d'avance, & lui donnant la clef, je le priai de me la garder: Une affaire pressante, lui dis-je m'oblige à m'absenter pour quelque tems; il faut que j'aille trouver mes Oncles au Caire. Ensuite je pris congé de lui, & dans le moment je montai à cheval & partis avec mes gens qui m'attendoient.

Le jour qui commençoit à paroître imposa silence à Schéhérazade en cet endroit. La nuit suivante elle reprit son discours de cette sorte.

CLV. NUIT.

MOn Voyage fut heureux, pourſuivit le jeune Homme de Mouſſoul : J'arrivai au Caire ſans avoir fait aucune mauvaiſe rencontre. J'y trouvai mes Oncles, qui furent fort étonnez de me voir. Je leur dis pour excuſe, que je m'étois ennuyé de les attendre ; & que ne recevant d'eux aucunes nouvelles, mon inquiétude m'avoit fait entreprendre ce Voyage. Ils me reçûrent fort bien, & promirent de faire en ſorte que mon Pére ne me ſût pas mauvais gré d'avoir quité Damas ſans ſa permiſſion. Je logeai avec eux dans le même Khan, & vis tout ce qu'il y avoit de beau à voir au Caire.

Comme ils avoient achevé de vendre leurs Marchandiſes, *ils* par-

parloient de s'en retourner à Mouſſoul, & ils commençoient déja à faire les préparatifs de leur départ; mais n'ayant pas vû tout ce que j'avois envie de voir en Egypte, je quitai mes Oncles & allai me loger dans un quartier fort éloigné de leur Khan, & je ne parus point qu'ils ne fuſſent partis. Ils me cherchérent long tems par toute la Ville: mais ne me trouvant point, ils jugérent que le remords d'être venu en Egypte contre la volonté de mon Pére m'avoit obligé de retourner à Damas ſans leur en rien dire, & ils partirent dans l'eſpérance de m'y rencontrer & de me prendre en paſſant.

Je reſtai donc au Caire après leur départ, & j'y demeurai trois ans pour ſatisfaire pleinement la curioſité que j'avois de voir toutes les merveilles de l'Egypte. Pendant ce tems-là j'eus ſoin d'envoyer de l'argent au Marchand

chand Jouaillier, en lui manda[illegible] de me conserver sa Maison; c[illegible] j'avois dessein de retourner [illegible] Damas, & de m'y arrêter enco[illegible] quelques années. Il ne m'arriv[illegible] point d'Avanture au Caire qu[illegible] mérite de vous être racontée[illegible] mais vous allez sans doute ê[illegible] fort surpris de celle que j'éprou[illegible] quand je fus de retour à Dama[illegible]

En arrivant en cette Ville, j'a[illegible] lai descendre chez le March[illegible] Jouaillier qui me reçut avec jo[illegible] & qui voulut m'accompagn[illegible] lui-même jusques dans ma Ma[illegible] son pour me faire voir que per[illegible] sonne n'y étoit entré pendant mo[illegible] absence. En effet, le seau éto[illegible] encore en son entier sur la ser[illegible] rure. J'entrai & trouvai toute[illegible] choses dans le même état où je[illegible] les avois laissées.

En nettoyant & en balayant la Salle où j'avois mangé avec les Dames, un de mes gens trouv[illegible] un Collier d'or en forme de chaî-

ne,

ne, où il y avoit d'eſpace en eſpace dix Perles très groſſes & très parfaites, il me l'aporta, & je le reconnus pour celui que j'avois vû au col de la jeune Dame qui avoit été empoiſonnée. Je compris qu'il s'étoit détaché, & qu'il étoit tombé ſans que je m'en fuſſe aperçû. Je ne pus le regarder ſans verſer des larmes, en me ſouvenant d'une perſonne ſi aimable, & que j'avois vû mourir d'une maniére ſi funeſte. Je l'envelopai & le mis précieuſement dans mon ſein.

Je paſſai quelques jours à me remettre de la fatigue de mon Voyage; après quoi je commençai à voir les gens avec qui j'avois fait autrefois connoiſſance. Je m'abandonnai à toutes ſortes de plaiſirs, & inſenſiblement je dépenſai tout mon argent. Dans cette ſituation au lieu de vendre mes meubles, je réſolus de me défaire du Collier; mais je me con-

connoissois si peu en Perles que je m'y pris fort mal comme vous l'allez entendre.

Je me rendis au Bezestein, où tirant à part un Crieur, & lui montrant le Collier, je lui dis que je le voulois vendre, & que je le priois de le faire voir aux principaux Jouailliers. Le Crieur fut surpris de voir ce bijou. Ah! la belle chose, s'écria-t-il, après l'avoir regardé long tems avec admiration ! jamais nos Marchands n'ont rien vû de si riche; je vais leur faire un grand plaisir, & vous ne devez pas douter qu'ils ne le mettent à un haut prix à l'envi l'un de l'autre. Il me mena à une boutique, & il se trouva que c'étoit celle du Propriétaire de ma Maison. Attendez-moi ici, me dit le Crieur, je reviendrai bientôt vous aporter la réponse.

Tandis qu'avec beaucoup de secret il alla de Marchand en Marchand

chand montrer le collier, je m'aſſis près du Jouaillier, qui fut bien aiſe de me voir, & nous commençâmes à nous entretenir de choſes indifférentes. Le Crieur revint, & me prenant en particulier, au lieu de me dire qu'on eſtimoit le collier pour le moins deux mille ſcherifs, il m'aſſura qu'on n'en vouloit donner que cinquante. C'eſt qu'on m'a dit, ajoûta-t-il, que les Perles étoient fauſſes; voyez ſi vous voulez le donner à ce prix-là. Comme je le crus ſur ſa parole, & que j'avois beſoin d'argent: Allez, lui dis-je, je m'en raporte à ce que vous me dites & à ceux qui s'y connoiſſent mieux que moi; livrez-le & m'en aportez l'argent tout à l'heure.

Le Crieur m'étoit venu offrir cinquante ſcherifs de la part du plus riche Jouaillier du Bezeſtein qui n'avoit fait cette offre que pour me ſonder & ſavoir ſi je connoiſſois

bien la valeur de ce que je met-
tois en vente. Ainsi, il n'eut
pas plûtôt apris ma réponse qu'il
mena le Crieur avec lui chez le
Lieutenant de Police, à qui
montrant le collier: Seigneur,
dit-il, voila un collier qu'on m'a
volé, & le voleur déguisé en
Marchand a eu la hardiesse de
venir l'exposer en vente; & il
est actuellement dans le Bezes-
tein. Il se contente, poursui-
vit-il, de cinquante scherifs pour
un Joyau qui en vaut deux mil-
le. Rien ne sauroit mieux prou-
ver que c'est un voleur.

Le Lieutenant de Police m'en-
voya arrêter sur le champ, & lors
que je fus devant lui, il me de-
manda si le collier qu'il tenoit à
la main n'étoit pas celui que je
venois de mettre en vente au Be-
zestein; je lui répondis qu'oui.
Et est-il vrai, reprit-il, que vous
le voulez livrer pour cinquante
scherifs? j'en demeurai d'accord.
Hé

Hé bien, dit-il alors d'un ton moqueur, qu'on lui donne la bâtonnade, il nous dira bien-tôt avec ſon bel habit de Marchand, qu'il n'eſt qu'un franc voleur: qu'on le batte juſqu'à-ce qu'il l'avouë. La violence des coups de bâton me fit faire un menſonge: je confeſſai contre la verité, que j'avois volé le collier, & auſſi-tôt le Lieutenant de Police me fit couper la main.

Cela cauſa un grand bruit dans le Bezeſtein, & je fus à peine de retour chez moi, que je vis arriver le Propriétaire de la Maiſon: Mon Fils, me dit-il, vous paroiſſez un jeune Homme ſi ſage & ſi bien élevé; comment eſt-il poſſible que vous avez commis une action auſſi indigne que celle dont je viens d'entendre parler? Vous m'avez inſtruit vous-même de votre bien, & je ne doute pas qu'il ne ſoit tel que vous me l'avez dit. Que ne

m'avez-vous demandé de l'argent? je vous en aurois prêté; mais après ce qui vient d'arriver, je ne puis souffrir que vous logiez plus long tems dans ma Maison: prenez votre parti; allez chercher un autre logement. Je fus extrêmement mortifié de ces paroles : je priai le Jouaillier les larmes aux yeux de me permettre de rester encore trois jours dans sa Maison, ce qu'il m'accorda.

Hélas, m'écriai-je, quel malheur & quel affront! oserai-je retourner à Moussoul? tout ce que je pourrai dire à mon Père, sera-t-il capable de lui persuader que je suis innocent?

Schéhérazade s'arrêta en cet endroit parce qu'elle vit paroître le jour. Le lendemain elle continua cette Histoire dans ces termes.

CLVI.

CLVI. NUIT.

TRois jours après que ce malheur me fut arrivé, dit le jeune Homme de Mouſſoul, je vis avec étonnement entrer chez moi une troupe de gens du Lieutenant de Police avec le Propriétaire de ma Maiſon, & le Marchand qui m'avoit accuſé fauſſement de lui avoir volé le collier de perles. Je leur demandai ce qui les amenoit; mais au lieu de me répondre, ils me liérent & garotérent en m'accablant d'injures, & me diſant que le collier apartenoit au Gouverneur de Damas, qui l'avoit perdu depuis plus de trois ans, & qu'en même tems une de ſes Filles avoit diſparu. Jugez de l'Etat où je me trouvai en aprenant cette nouvelle. Je pris neanmoins ma ré-

 ſolution:

solution : je dirai la verité au Gouverneur ; disois-je en moi-même, ce sera à lui de me pardonner ou de me faire mourir.

Lorsqu'on m'eût conduit devant lui, je remarquai qu'il me regarda d'un œil de compassion, & j'en tirai un bon augure. Il me fit délier, & puis s'adressant au Marchand Jouaillier mon accusateur, & au Proprietaire de ma Maison : Est-ce-là, leur dit-il, l'homme qui a exposé en vente le collier de perles ? Ils ne lui eurent pas plûtôt répondu qu'oui, qu'il dit : je suis assuré qu'il n'a pas volé le collier, & je suis fort étonné qu'on lui ait fait une si grande injustice. Rassuré par ces paroles : Seigneur, m'écriai-je, je vous jure que je suis en effet très-innocent. Je suis persuadé même que le collier n'a jamais apartenu à mon accusateur que je n'ai jamais vû, & dont l'horrible perfidie est cause qu'on m'a

m'a traité si indignement. Il est vrai que j'ai confessé que j'avois fait le vol; mais j'ai fait cet aveu contre ma conscience, pressé par les tourmens & pour une raison que je suis prêt à vous dire, si vous avez la bonté de vouloir m'écouter. J'en sai déja assez, repliqua le Gouverneur pour vous rendre tout à l'heure une partie de la justice qui vous est dûë. Qu'on ôte d'ici, continua-t-il, le faux accusateur, & qu'il souffre le même suplice qu'il a fait souffrir à ce jeune Homme, dont l'innocence m'est connuë.

On éxécuta sur le champ l'ordre du Gouverneur. Le Marchand Jouaillier fut emmené & puni comme il le meritoit: après cela le Gouverneur ayant fait sortir tout le Monde, me dit: Mon Fils, racontez-moi sans crainte de quelle maniére ce collier est tombé entre vos mains, & ne déguisez rien. Alors je lui

 décou-

découvris tout ce qui s'étoit passé, & lui avouai que j'avois mieux aimé passer pour un voleur que de révéler cette tragique Avanture. Grand Dieu, s'écria le Gouverneur dès que j'eus achevé de parler, vos jugemens sont incompréhensibles, & nous devons nous y soûmettre sans murmurer! Je reçois avec une soûmission entiére le coup dont il vous a plû de me fraper! Ensuite m'adressant la parole: Mon Fils, me dit-il, aprés avoir écouté la cause de vôtre disgrace dont je suis très-affligé, je veux vous faire aussi le recit de la mienne. Aprenez que je suis Pére de ces deux Dames dont vous venez de m'entretenir.

En achevant ces derniers mots, Schéhérazade vit paroître le *jour*, elle interrompit sa narration, & sur la fin de la nuit suivante *elle* la continua de cette maniére.

CLVII. NUIT.

SIre, dit-elle, voici le diſcours que le Gouverneur de Damas tint au jeune Homme de Mouſſoul: Mon Fils, dit-il, ſachez donc que la premiére Dame qui a eu l'éfronterie de vous aller chercher juſques chez vous étoit l'aînée de toutes mes Filles. Je l'avois mariée au Caire à un de ſes Couſins, au Fils de mon Frére. Son Mari mourut: elle revint chez moi corrompuë par mille méchancetez qu'elle avoit apriſes en Egypte. Avant ſon arrivée, ſa cadette qui eſt morte d'une maniére ſi déplorable entre vos bras étoit fort ſage, & ne m'avoit jamais donné aucun ſujet de me plaindre de ſes mœurs. Son aînée fit avec elle une liaiſon étroite & la rendit inſenſiblement auſſi méchante qu'elle.

Le jour qui suivit la mort
la cadette, comme je ne la
pas en me mettant à table, j
demandai des nouvelles à so
née qui étoit revenuë au lo
mais au lieu de me répon
elle se mit à pleurer si ame
ment que j'en conçûs un p
sage funeste. Je la *pressai*
m'instruire de ce que je v
lois savoir : Mon pére,
répondit-elle en sanglotant,
ne puis vous dire autre *ch*
se, sinon que ma sœur prit h
son plus bel habit, son *be*
collier de perles, sortit, &
point paru depuis. Je fis *che*
chercher ma fille par toute
Ville ; mais je ne pus rien *apre*
dre de son malheureux destin
cependant l'aînée qui se repentoi
sans doute de sa fureur jalouse,
ne cessa de s'affliger & de pleurer
la mort de sa sœur : elle se pri
va même de toute nourriture,
& mit fin par là à ses déplora
bles jours. Voila,

Voila, continua le Gouverneur, quelle eſt la condition des hommes ! tels ſont les malheurs auſquels ils ſont expoſez : Mais mon Fils, ajoûta-t-il, comme nous ſommes tous deux également infortunez, uniſſons nos déplaiſirs ; ne nous abandonnons point l'un l'autre. Je vous donne en Mariage une troiſiéme Fille que j'ai : elle eſt plus jeune que ſes Sœurs, & ne leur reſſemble nullement par ſa conduite : elle a même plus de beauté qu'elles n'en ont eu, & je puis vous aſſurer qu'elle eſt d'une humeur propre à vous rendre heureux. Vous n'aurez pas d'autre Maiſon que la mienne ; & après ma mort vous ſerez vous & elle mes ſeuls héritiers. Seigneur, lui dis-je, je ſuis confus de toutes vos bontez, & je ne pourrai jamais vous en marquer aſſez de reconnoiſſance. Briſons-là, interrompit-il, ne conſumons pas le tems

en vains discours: en disant celà, il fit apeller des témoins, & dresser un Contract de mariage; ensuite j'épousai sa fille sans cérémonie.

Il ne se contenta pas d'avoir fait punir le Marchand Jouaillier qui m'avoit faussement accusé; il fit confisquer à mon profit tous ses biens qui sont très-considérables: enfin, depuis que vous venez chez le Gouverneur, vous avez pû voir en quelle considération je suis auprès de lui. Je vous dirai de plus qu'un homme envoyé par mes oncles en Egypte exprès pour m'y chercher, ayant en passant découvert que j'étois en cette *Ville*, me rendit hier une lettre de leur part. Ils me mandent la mort *de mon* pére, & m'invitent à aller recueillir sa succession à Moussoul: *mais* comme l'alliance & l'amitié du Gouverneur m'attachent à *lui* & ne me permettent pas de m'en éloigner, j'ai renvoyé l'exprès avec une procuration pour me faire

tenir

nir tout ce qui m'apartient. Arès ce que vous venez d'entendre, j'espére que vous me pardonnerez l'incivilité que je vous ai faite durant le cours de ma maladie, en vous presentant la main gauche au lieu de la droite.

Voila, dit le Médecin Juif au Sultan de Casgar, ce que me raconta le jeune homme de Moussoul. Je demeurai à Damas tant que le Gouverneur vêcut: après sa mort, comme j'étois à la fleur de mon âge j'eus la curiosité de voyager. Je parcourus toute la Perse, & allai dans les Indes; & enfin je suis venu m'établir dans votre Capitale, où j'éxerce avec honneur la profession de Médecin.

Le Sultan de Casgar trouva cette derniére Histoire assez agréable: J'avouë, dit-il au Juif, que ce que tu viens de raconter est extraordinaire; mais franchement l'Histoire du Bossu l'est

encore davantage & bien plus réjouïssante ; ainsi, n'espére pas que je te donne la vie non plus qu'aux autres : je vais vous faire pendre tous quatre. Attendez de grace, Sire, s'écria le Tailleur en s'avançant & se prosternant aux pieds du Sultan : Puisque votre Majesté aime les Histoire plaisantes, celle que j'ai à lui conter ne lui déplaira pas. Je veux bien t'écouter aussi, lui dit le Sultan ; mais ne te flatte pas que je te laisse vivre, à moins que tu ne me dises quelque Avanture plus divertissante que celle du Bossu. Alors le Tailleur, comme s'il eût été sûr de son fait, prit la parole avec confiance, & commença son recit dans ces termes :

HISTOIRE

Que raconta le Tailleur.

SIre, un Bourgeois de cette Ville me fit l'honneur, il y a deux jours, de m'inviter à un festin qu'il donnoit hier à ses Amis : je me rendis chez lui de très-bonne heure, & j'y trouvai environ vingt Personnes.

Nous n'attendions plus que le Maître de la Maison qui étoit sorti pour quelque affaire, lors que nous le vîmes arriver accompagné d'un jeune étranger très-proprement habillé, fort bien fait, mais boiteux. Nous nous levâmes tous, & pour faire honneur au Maître du logis nous priâmes le jeune Homme de s'asseoir avec nous sur le Sofa. Il étoit prêt à le faire, lors qu'apercevant

vant un Barbier qui étoit de nôtre Compagnie, il se retira brusquement en arriére & voulut sortir. Le Maître de la Maison surpris de son Action, l'arrêta : Où allez-vous, lui dit-il ? je vous améne avec moi pour me faire l'honneur d'être d'un festin que je donne à mes Amis, & à peine êtes-vous entré, que vous voulez sortir ! Seigneur, répondit le jeune Homme, au nom de Dieu je vous suplie de ne me pas retenir, & de permettre que je m'en aille. Je ne puis voir sans horreur cet abominable Barbier que voila ; quoi qu'il soit né dans un Païs où tout le monde est blanc, il ne laisse pas de ressembler à un Ethiopien ; mais il a l'ame encore plus noire & plus horrible que le visage.

Le jour qui parut en cet endroit empêcha Schéhérazade d'en dire davantage cette nuit ; mais la nuit suivante elle reprit ainsi sa narration.

CLVIII.



CLVIII. NUIT.

NOus demeurâmes tous fort surpris de ce discours, continua le Tailleur, & nous commençâmes à concevoir une très-mauvaise opinion du Barbier, sans savoir si le jeune étranger avoit raison de parler de lui dans ces termes. Nous protestâmes même que nous ne souffririons point à notre table un homme dont on nous faisoit un si horrible portrait. Le Maître de la Maison pria l'étranger de nous aprendre le sujet qu'il avoit de haïr le Barbier : Mes Seigneurs, nous dit le jeune Homme, vous saurez que ce maudit Barbier est cause que je suis boiteux, & qu'il m'est arrivé la plus cruelle affaire qu'on puisse imaginer ; c'est pourquoi j'ai fait serment d'abandonner

donner tous les lieux où il seroit, & de ne pas demeurer même dans une Ville où il demeureroit: c'est pour cela que je suis sorti de Bagdad où je le laissai, & que j'ai fait un si long Voyage pour venir m'établir en cette Ville au milieu de la grande Tartarie, comme en un endroit où je me flattois de ne le voir jamais. Cependant, contre mon attente je le trouve ici: cela m'oblige, mes Seigneurs, à me priver malgré moi de l'honneur de me divertir avec vous. Je veux m'éloigner de votre Ville dès aujourd'hui, & m'aller cacher si je puis dans des lieux où il ne vienne pas s'offrir à ma vûë. En achevant ces paroles il voulut nous quiter; mais le Maître du logis le retint encore, le suplia de demeurer avec moi, & de nous raconter la cause de l'aversion qu'il avoit pour le Barbier, qui pendant tout ce tems-là avoit les yeux baissez & gardoit le silence.

ce. Nous joignîmes nos Priéres à celles du Maître de la Maison, & enfin le jeune Homme, cedant à nos instances, s'assit sur le Sofa, & nous raconta ainsi son Histoire, après avoir tourné le dos au Barbier, de peur de le voir.

Mon Pére tenoit dans la Ville de Bagdad un rang à pouvoir aspirer aux premiéres Charges, mais il préfera toûjours une vie tranquille à tous les honneurs qu'il pouvoit meriter. Il n'eut que moi d'enfant ; & quand il mourut j'avois déja l'esprit formé & j'étois en âge de disposer des grands biens qu'il m'avoit laissez. Je ne les dissipai point follement ; j'en fis un usage qui m'attira l'estime de tout le Monde.

Je n'avois point encore eu de passion, & loin d'être sensible à l'amour, j'avouërai, peut-être à ma honte, que j'évitois avec soin le commerce des Femmes. Un jour que j'étois dans une ruë, je

vis venir devant moi une grande troupe de Dames : pour ne les pas rencontrer j'entrai dans une petite ruë, devant laquelle je me trouvois, & je m'assis sur un banc près d'une porte. J'étois vis à vis d'une fenêtre où il y avoit un vase de très belles fleurs, & j'avois les yeux attachez dessus, lorsque la fenêtre s'ouvrit : je vis paroître une jeune Dame dont la beauté m'éblouït. Elle jetta d'abord les yeux sur moi, & en arrosant le vase de fleurs d'une main plus blanche que l'albâtre, elle me regarda avec un soûris qui m'inspira autant d'amour pour elle, que j'avois eu d'aversion jusques-là pour toutes les Femmes. Après avoir arrosé ses fleurs & m'avoir lancé un regard plein de charmes qui acheva de me percer le cœur, elle referma sa fenêtre, & me laissa dans un trouble & dans un désordre inconcevable.

J'y

J'y ſerois demeuré bien long tems, ſi le bruit que j'entendis dans la ruë ne m'eut pas fait rentrer en moi-même. Je tournai la tête en me levant, & vis que c'étoit le premier Cadis de la Ville, monté ſur une mule & accompagné de cinq ou ſix de ſes gens : il mit pied à terre à la porte de la Maiſon dont la jeune Dame avoit ouvert une fenêtre; il y entra; ce qui me fit juger qu'il étoit ſon Pére.

Je revins chez moi dans un état bien différent de celui où j'étois lorſque j'en étois ſorti : agité d'une paſſion d'autant plus violente que je n'en avois jamais ſenti l'atteinte : je me mis au lit avec une groſſe fiévre qui répandit une grande affliction dans mon domeſtique. Mes parens qui m'aimoient, allarmez d'une maladie ſi prompte accoururent en diligence, & m'importunérent fort pour en aprendre la cauſe, que

je

je me gardois bien de leur dire. Mon ſilence leur cauſa une inquiétude que les Médecins ne purent diſſiper, parce qu'ils ne connoiſſoient rien à mon mal, qui ne fit qu'augmenter par leurs remedes au lieu de diminuer.

Mes parens commençoient à deſeſperer de ma vie, lorſqu'une vieille Dame de leur connoiſſance informée de ma maladie arriva : elle me conſidera avec beaucoup d'attention, & après m'avoir bien éxaminé, elle connut, je ne ſai par quel hazard, le ſujet de ma maladie. Elle les prit en particulier, les pria de la laiſſer ſeule avec moi & de faire retirer tous mes gens.

Tout le monde étant ſorti de la Chambre, elle s'aſſit au chevet de mon lit: Mon Fils, me dit-elle, vous vous êtes obſtiné juſqu'à préſent à cacher la cauſe de votre mal, mais je n'ai pas beſoin que vous me la déclariez ; j'ai aſſez d'ex-

d'experience pour pénétrer ce ſecret, & vous ne me deſavouërez pas quand je vous aurai dit que c'eſt l'amour qui vous rend malade. Je puis vous procurer votre gueriſon, pourvû que vous me faſſiez connoître qui eſt l'heureuſe Dame qui a ſû toucher un cœur auſſi inſenſible que le vôtre; car vous avez la réputation de n'aimer pas les Dames, & je n'ai pas été la derniére à m'en apercevoir: mais enfin, ce que j'avois prévû eſt arrivé, & je ſuis ravie de trouver l'occaſion d'employer mes talens à vous tirer de peine.

Mais Sire, dit la Sultane Schéhérazade en cët endroit, je vois qu'il eſt jour. Schahriar ſe leva auſſi-tôt, fort impatient d'entendre la ſuite d'une Hiſtoire dont il avoit écouté le commencement avec plaiſir.

CLIX.

CLIX. NUIT.

SIre, dit le lendemain Schéhérazade, le jeune Homme boiteux poursuivant son Histoire: La vieille Dame, dit-il, m'ayant tenu ce discours, s'arrêta pour entendre ma réponse; mais quoi qu'il eût fait sur moi beaucoup d'impression, je n'osois découvrir le fonds de mon cœur. Je me tournai seulement du côté de la Dame, & poussai un profond soûpir, sans lui rien dire. Est-ce la honte, reprit-elle, qui vous empêche de parler? ou si c'est manque de confiance en moi? doutez-vous de l'effet de ma promesse? je pourrois vous citer une infinité de jeunes gens de vôtre connoissance qui ont été dans la même peine que vous & que j'ai soulagez.

Enfin,

Enfin, la bonne Dame me dit tant d'autres choſes encorè, que je rompis le ſilence; je lui déclarai mon mal, je lui apris l'endroit où j'avois vû l'objet qui le cauſoit, & lui expliquai toutes les circonſtances de mon Avanture. Si vous réüſſiſſez, lui dis-je, & que vous me procuriez le bonheur de voir cette Beauté charmante & de l'entretenir de la paſſion dont je brûle pour elle, vous pouvez compter ſur ma reconnoiſſance. Mon Fils, me répondit la vieille Dame, je connois la Perſonne dont vous me parlez; elle eſt comme vous l'avez fort bien jugé, Fille du premier Cadis de cette Ville. Je ne ſuis point étonnée que vous l'aimiez. C'eſt la plus belle & la plus aimable Dame de Bagdad: mais ce qui me chagrine, elle eſt très fiére & d'un très dificile accès. Vous ſavez combien nos Gens de Juſtice ſont éxacts à faire ob-

observer les dures Loix qui retiennent les Femmes dans une contrainte si gênante : Ils le sont encore davantage à les observer eux-mêmes dans leurs familles, & le Cadis que vous avez vû est lui seul plus rigide en cela que tous les autres ensemble : comme ils ne font que prêcher à leurs Filles que c'est un grand crime de se montrer aux Hommes, elles en sont si fortement prévenuës pour la plûpart, qu'elles n'ont deux yeux dans les ruës que pour se conduire, lors que la nécessité les oblige à sorti. Je ne dis pas absolument que la Fille du premier Cadis soit de cette humeur; mais cela n'empêche pas que je ne craigne de trouver d'aussi grands obstacles à vaincre de son côté que de celui du Pére. Plût à Dieu que vous aimassiez quelqu'autre Dame, je n'aurois pas tant de difficultez à surmonter que j'en prévois. J'y employerai néanmoins

ioins tout mon ſavoir faire; mais
faudra du tems pour y réüſ-
r: Cependant, ne laiſſez pas de
rendre courage, & ayez de la
onfiance en moi.

La Vieille me quita, & com-
ne je me repréſentai vivement
ous les obſtacles dont elle ve-
oit de me parler, la crainte
ue j'eus qu'elle ne réüſſît pas
lans ſon entrepriſe augmenta mon
nal. Elle revint le lendemain,
x je lûs ſur ſon viſage, qu'elle
i'avoit rien de favorable à
n'annoncer. En effet, elle me
lit: mon Fils, je ne m'étois pas
trompée, j'ai à ſurmonter autre
choſe que la vigilance d'un Pére:
vous aimez un objet inſenſible,
qui ſe plaît à faire brûler d'amour
pour elle tous ceux qui s'en laiſ-
ſent charmer: elle ne veut pas
leur donner le moindre ſoulage-
ment: elle m'a écoutée avec plai-
ſir tant que je ne lui ai parlé que
du mal qu'elle vous fait ſouffrir;

mais d'abord que j'ai seulement ouvert la bouche pour l'engager à vous permettre de la voir & de l'entretenir, elle m'a dit en me jettant un regard terrible: Vous êtes bien hardie de me faire cette proposition ; je vous défends de me revoir jamais, si vous voulez me tenir de pareils discours.

Que cela ne vous afflige pas, poursuivit la Vieille, je ne suis pas aisée à rebuter; & pourvû que la patience ne vous manque pas, j'espére que je viendrai à bout de mon dessein. Pour abreger ma narration, dit le jeune Homme, je vous dirai que cette bonne Messagére fit encore inutilement plusieurs tentatives en ma faveur auprès de la fiére ennemie de mon repos. Le chagrin que j'en eus irrita mon mal à un point, que les Médecins m'abandonnérent absolument. J'étois donc regardé comme un homme qui n'attendoit que

la

ı mort, lorſque la Vieille me
int donner la vie.

Afin que perſonne ne l'enten-
lît, elle me dit à l'oreille: ſon-
gez au préſent que vous avez à
ne faire pour la bonne nouvelle
que je vous aporte. Ces paroles
produiſirent un effet merveil-
leux : je me levai ſur mon
ſéant & lui répondis avec tranſ-
port : le préſent ne vous manque-
ra pas : Qu'avez-vous à me dire?
Mon cher Seigneur, reprit-elle,
vous n'en mourez pas; & j'au-
rai bientôt le plaiſir de vous voir
en parfaite ſanté, & fort content
de moi : hier Lundi, j'allai chez
la Dame que vous aimez, & je
la trouvai en bonne humeur; je
pris d'abord un viſage triſte, je
pouſſai de profonds ſoûpirs en
abondance, & laiſſai couler quel-
ques larmes. Ma bonne Mére,
me dit-elle, qu'avez-vous? pour-
quoi paroiſſez-vous ſi affligée?
Hélas! ma chére & honorable Da-

me, lui répondis-je, je viens de chez le jeune Seigneur de qui je vous parlois l'autre jour : c'en eſt fait, il va perdre la vie pour l'amour de vous : c'eſt un grand dommage, je vous aſſure, & il y a bien de la cruauté de votre part. Je ne ſai, repliqua-t-elle, pourquoi vous voulez que je ſois cauſe de ſa mort : comment puiſ-je y avoir contribué ? Comment, lui repartis-je ? Hé ! ne vous diſois-je pas l'autre jour qu'il étoit aſſis devant votre fenêtre lorſque vous l'ouvrîtes pour arroſer votre Vaſe de fleurs ? il vit ce prodige de beauté, ces charmes que votre miroir vous repréſente tous les jours ; depuis ce moment, il languit, & ſon mal s'eſt tellement augmenté, qu'il eſt enfin réduit au pitoyable état que j'ai l'honneur de vous dire.

Schéhérazade ceſſa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit paroître le jour. La nuit ſuivante

ante elle poursuivit dans ces termes l'Histoire du jeune Boiteux de Bagdad..

CLX. NUIT.

SIre, la vieille Dame continuant de raporter au jeune Homme malade d'amour, l'entretien qu'elle avoit eu avec la Fille du Cadis: Vous vous souvenez bien, Madame, ajoûtai-je, avec quelle rigueur vous me traitâtes derniérement, lors que je voulus parler de sa maladie, & vous proposer un moyen de le délivrer du danger où il étoit; je retournai chez lui après vous avoir quitée, & il ne connut pas plûtôt en me voyant que je ne lui aportois pas une réponse favorable, que son mal en redoubla. Depuis ce tems-là, Madame, il est prêt à perdre la vie, & je ne sai

si vous pourriez la lui sauver quand vous auriez pitié de lui.

Voila ce que je lui dis, ajoûta la Vieille. La crainte de votre mort l'ébranla, & je vis son visage changer de couleur. Ce que vous me racontez, dit-elle, est-il bien vrai? & n'est-il effectivement malade que pour l'amour de moi? Ah, Madame, repartis-je, cela n'est que trop *véritable*: plût à Dieu, que cela fût faux! Hé, croyez-vous, reprit-*elle*, que l'espérance de me parler pût contribuer à le tirer du *péril où* il est? Peut-être bien, lui dis-je, & si vous me l'ordonnez j'*essaye*rai ce remède. Hé bien, repliqua-t-elle en soûpirant, faites-lui donc espérer qu'il me verra; mais il ne faut pas qu'il s'attende à d'autres faveurs à moins qu'il n'aspire à m'épouser, & que mon Pére ne consente à notre Mariage. Madame, m'écriai-je, vous avez bien de la bonté! je vais trouver

ce

e jeune Seigneur, & lui anon-
er qu'il aura le plaiſir de vous
ntretenir. Je ne voi pas un tems
lus commode à lui faire cette
grace, dit-elle, que Vendredi
prochain, pendant que l'on fera
a Priére de midi. Qu'il obſerve
quand mon Pére ſera ſorti pour
y aller, & qu'il vienne auſſitôt
e préſenter devant la Maiſon,
s'il ſe porte aſſez bien pour ce-
a. Je le verrai arriver par ma
fenêtre, & je deſcendrai pour lui
ouvrir. Nous nous entretiendrons
durant le tems de la Priére, &
l ſe retirera avant le retour de
mon Pére.

Nous ſommes au Mardi, con-
tinua la Vieille, vous pouvez
juſqu'à Vendredi reprendre vos
forces & vous diſpoſer à cette
entrevûë. A meſure que la bonne
Dame parloit, je ſentois diminuer
mon mal, ou plûtôt je me trou-
vai guéri à la fin de ſon diſcours:
Prenez, lui dis-je, en lui don-

nant ma bourse qui étoit toute pleine; c'est à vous seul que je dois ma guérison; je tiens cet argent mieux employé que celui que j'ai donné aux Médecins qui n'ont fait que de me tourmenter pendant ma maladie.

La Dame m'ayant quité, je me sentis assez de force pour me lever. Mes Parens ravis de me voir en si bon état, me firent des complimens & se retirérent chez eux.

Le Vendredi matin, la Vieille arriva dans le tems que je commençois à m'habiller, & que je choisissois l'habit le plus propre de ma garderobe. Je ne vous demande pas, me dit-elle, comme vous vous portez; l'occupation où je vous vois me fait assez connoître ce que je dois penser là-dessus: mais ne vous baignerez-vous pas avant que d'aller chez le premier Cadis? Cela consumeroit trop de tems, lui répondis-je; je me contenterai de faire venir un

Bar-

Barbier, & de me faire raser la tête & la barbe. Aussitôt j'ordonnai à un de mes Esclaves d'en chercher un qui fut habile dans sa profession & fort expéditif.

L'Esclave m'amena ce malheureux Barbier que vous voyez, qui me dit après m'avoir salué, Seigneur, il paroît à votre visage que vous ne vous portez pas bien. Je lui répondis que je sortois d'une maladie. Je souhaite, reprit-il, que Dieu vous délivre de toutes sortes de maux, & que sa grace vous accompagne toûjours. J'espére, lui repliquai-je, qu'il éxaucera ce souhait, dont je vous suis fort obligé. Puisque vous sortez d'une maladie, dit-il, je prie Dieu qu'il vous conserve la santé; dites-moi présentement de quoi il s'agit; j'ai aporté mes rasoirs & mes lancettes, souhaitez-vous que je vous rase, ou que je vous tire du sang? Je viens de vous dire, repris-

je, que je sors de maladie, & vous devez bien juger que je ne vous ai fait venir que pour me raser, dépêchez-vous; & ne perdons pas de tems à discourir, car je suis pressé, & l'on m'attend à midi précisément.

Schéhérazade se tut en achevant ces paroles, à cause du jour qui paroissoit. Le lendemain elle reprit son discours de cette sorte.

CLXI. NUIT.

Le Barbier, dit le jeune Boiteux de Bagdad, employa beaucoup de tems à déplier sa trousse, & à préparer ses rasoirs: au lieu de mettre de l'eau dans son bassin, il tira de sa trousse une Astrolabe fort propre, sortit de ma Chambre, alla au milieu de la Cour d'un pas grave prendre la hauteur du Soleil. Il

revint

revint avec la même gravité, & en rentrant: Vous serez bien aise, Seigneur, me dit-il, d'apprendre que nous sommes aujourd'hui au Vendredi dix-huitiéme de la Lune de Safar, de l'an 653. * depuis la retraite de notre grand Prophéte de la Mecque à Medine, & de l'an 7320. † de l'Epoque du grand Iskender aux deux cornes; & que la conjonction de Mars & de Mercure signifie que vous ne pouvez pas choisir un meilleur tems qu'aujourd'hui à l'heure qu'il est pour vous faire raser. Mais d'un au-

 tre

* Cette année 653. est une de l'hegire, époque commune à tous les Mahometans, & elle répond à l'an 1255. depuis la naissance de J. C. On peut conjecturer de là que ces Contes ont été composez en Arabe vers ce tems-là.

† Pour ce qui est de l'an 7320. l'Auteur s'est trompé dans cette supputation. L'an 653. de l'hegire & 1255. de J. C. ne tombe qu'en l'an 1557. de l'Ære, ou Epoque des Seleucides, qui est la même que celle d'Alexandre le Grand, qui est ici apellé Iskender aux deux cornes, selon l'expression des Arabes.

tre côté, cette même conjonc-tion est d'un mauvais présage pour vous. Elle m'aprend que vous courez en ce jour un grand danger; non pas véritablement de perdre la vie, mais d'une in-commodité qui vous durera le res-te de vos jours; vous devez m'ê-tre obligé de l'avis que je vous donne de prendre garde à ce malheur; je serois fâché qu'il vous arrivât.

Jugez, mes Seigneurs, du dé-pit que j'eus d'être tombé entre les mains d'un Barbier si babil-lard & si extravagant: quel fâ-cheux contre-tems pour un A-mant qui se préparoit à un ren-dez-vous! j'en fus choqué. Je me mets peu en peine, lui dis-je en colére, de vos avis & de vos prédictions: je ne vous ai point apellé pour vous consulter sur l'Astrologie: vous êtes venu ici pour me raser: ainsi, rasez-moi, ou vous retirez, que je fasse

faſſe venir un autre Barbier.

Seigneur, me répondit-il avec un flegme à me faire perdre patience. Quel ſujet avez-vous de vous mettre en colere? ſavez-vous bien que tous les Barbiers ne me reſſemblent pas: & que vous n'en trouveriez pas un pareil quand vous le feriez faire exprès? vous n'avez demandé qu'un Barbier, & vous avez en ma Perſonne, le meilleur Barbier de Bagdad, un Médecin expérimenté, un Chimiſte très-profond, un Aſtrologue qui ne ſe trompe point, un Grammairien achevé, un parfait Rhetoricien, un Logicien ſubtil, un Mathematicien accompli dans la Geometrie, dans l'Arithmetique, dans l'Aſtronomie & dans tous les rafinemens de l'Algebre, un Hiſtorien qui ſait l'Hiſtoire de tous les Royaumes de l'Univers. Outre cela je poſſéde toutes les parties de la Philoſophie. J'ai dans ma mémoire

toutes

toutes nos Traditions. Je suis Poëte, Architecte : Mais que ne suis-je pas ? Il n'y a rien de caché pour moi dans la Nature. Feu Monsieur votre Pére, à qui je rends un tribut de mes larmes toutes les fois que je pense à lui, étoit bien persuadé de mon mérite : Il me chérissoit, me caressoit, & ne cessoit de me citer dans toutes les Compagnies où il *se trouvoit*, comme le premier Homme du monde : Je veux par *reconnoissance* & par amitié pour lui, m'attacher à vous, vous *prendre* sous ma protection, & vous garantir de tous les malheurs *dont* les Astres pourront vous menacer.

A ce discours, malgré ma colére, je ne pus m'empêcher de rire : Aurez-vous donc bien-tôt achevé, babillard importun, m'écriai-je ; & voulez-vous commencer à me raser ?

En cet endroit Schéhérazade cessa de poursuivre l'Histoire du

Boiteux de Bagdad, parce qu'elle perçut le jour; mais la nuit suivante, elle en reprit ainsi la suite.

CLXII. NUIT.

Le jeune Boiteux continuant son Histoire: Seigneur, me repliqua le Barbier, vous me faites une injure en m'apellant babillard: tout le monde au contraire me donne l'honorable tître de silentieux. J'avois six Fréres que vous auriez pû avec raison apeller babillards; & afin que vous les connoissiez, l'aîné se nommoit Bacbouc, le second, Bakbarah, le troisiéme, Bakbac, le quatriéme, Barsara, le cinquiéme, Alnaschar, & le sixiéme, Schacabac. C'étoient des discoureurs importuns; mais moi qui suis leur cadet, je suis grave, & concis dans mes discours.

De grace, mes Seigneurs, met-

mettez-vous à ma place ; quel parti pouvois-je prendre en me voyant si cruellement assassiné ? Donnez-lui trois piéces d'or, dis-je à celui de mes Esclaves qui faisoit la dépense de ma Maison ; qu'il s'en aille & me laisse en repos ; je ne veux plus me faire raser aujourd'hui. Seigneur, me dit alors le Barbier, qu'entendez-vous, s'il vous plaît, par ce discours ? Ce n'est pas moi qui suis venu vous chercher, c'est vous qui m'avez fait venir, & cela étant ainsi, je jure foi de Musulman, que je ne sortirai point de chez vous que je ne vous aye rasé. Si vous ne connoissez pas ce que je vaux, ce n'est pas ma faute ; feu Monsieur votre Pére me rendoit plus de justice. Toutes les fois qu'il m'envoyoit querir pour lui tirer du sang, il me faisoit asseoir près de lui, & alors c'étoit un charme d'entendre les belles choses dont je l'entretenois.

nois. Je le tenois dans une admiration continuelle : je l'enlevois, & quand j'avois achevé : Ah, s'écrioit-il, vous êtes une ſource inépuiſable de ſciences! Perſonne n'aproche de la profondeur de votre ſavoir. Mon cher Seigneur, lui répondois-je, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite. Si je dis quelque choſe de beau j'en ſuis redevable à l'Audience favorable que vous avez la bonté me donner : ce ſont vos libéralitez qui m'inſpirent toutes ces penſées ſublimes qui ont le bonheur de vous plaire. Un jour qu'il étoit charmé d'un diſcours admirable que je venois de lui faire : qu'on lui donne, dit-il, cent piéces d'or, & qu'on le revête d'une de mes plus riches robes. Je reçûs ce préſent ſur le champ ; auſſi-tôt je tirai ſon horoſcope, & je le trouvai le plus heureux du monde. Je pouſſai même encore plus loin la reconnoiſſance ;

noiſſance ; car je lui tirai du ſang avec les ventouſes.

Il n'en demeura pas là : il enfila un autre diſcours qui dura une groſſe demi-heure. Fatigué de l'entendre, & chagrin de voir que le tems s'écouloit, ſans que j'en fuſſe plus avancé, je ne ſavois plus que lui dire. Non, m'écriai-je, il n'eſt pas poſſible qu'il y ait au monde un autre homme qui ſe faſſe comme vous un plaiſir de faire enrager les gens.

La clarté du jour qui ſe faiſoit voir dans l'apartement de Schahriar, obligea Schéhérazade à s'arrêter en cet endroit. Le lendemain elle continua ſon recit de cette maniére.

CLXIII. NUIT.

JE crus, dit le jeune Boiteux de Bagdad, que je réüſſirois mieux

mieux en prenant le Barbier par la douceur. Au nom de Dieu, lui dis-je, laiſſez-là tous vos beaux diſcours, & m'expédiez promptement ; une affaire de la derniére importance m'apelle hors de chez moi, comme je vous l'ai déja dit. A ces mots il ſe mit à rire : ce ſeroit une choſe bien louable, dit-il, ſi notre eſprit demeuroit toûjours dans la même ſituation ; Si nous étions toûjours ſages & prudens : je veux croire néanmoins que ſi vous vous êtes mis en colére contre moi, c'eſt votre maladie qui a cauſé ce changement dans votre humeur : c'eſt pourquoi vous avez beſoin de quelques inſtructions, & vous ne pouvez mieux faire que de ſuivre l'éxemple de votre Pére & de votre Ayeul. Ils venoient me conſulter dans toutes leurs affaires, & je puis dire, ſans vanité, qu'ils ſe louoient fort de mes conſeils. Voyez-vous,

Seigneur, on ne réüssit presque jamais dans ce qu'on entreprend, si l'on n'a recours aux avis des Personnes éclairées : on ne devient point habile homme, dit le Proverbe, qu'on ne prenne conseil d'un habile homme, je vous suis tout aquis, & vous n'avez qu'à me commander.

Je ne puis donc gagner sur vous, interrompis-je, que vous abandonniez tous ces longs discours qui n'aboutissent à rien qu'à me rompre la tête & qu'à m'empêcher de me trouver où j'ai affaire. Rasez-moi donc, ou retirez-vous : en disant cela je me levai de dépit en frapant du pied contre terre.

Quand il vit que j'étois fâché tout de bon : Seigneur, me dit-il, ne vous fâchez pas, nous allons commencer : Effectivement il me lava la tête, & se mit à me raser ; mais il ne m'eut pas donné quatre coups de rasoir qu'il

s'ar-

s'arrêta pour me dire: Seigneur, vous êtes prompt; vous dévriez vous abstenir de ces emportemens qui ne viennent que du démon. Je mérite d'ailleurs que vous ayez de la considération pour moi à cause de mon âge, de ma science, & de mes vertus éclatantes.

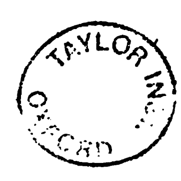
Continuez de me raser, lui dis-je en l'interrompant encore, & ne parlez plus, c'est à dire, reprit-il, que vous avez quelqu'affaire qui vous presse: je vais parier que je ne me trompe pas. Hé, il y a deux heures, lui repartis-je, que je vous le dis. Vous devriez déja m'avoir rasé. Moderez vôtre ardeur, repliqua-t-il, vous n'avez peut-être pas bien pensé à ce que vous allez faire: quand on fait les choses avec précipitation, on s'en repent presque toûjours. Je voudrois que vous me dissiez quelle est cette affaire qui vous presse si fort, je

vous

vous en dirois mon ſentiment: vous avez du tems de reſte, puiſque l'on ne vous attend qu'à midi, & qu'il ne ſera midi que dans trois heures. Je ne m'arrête point à cela, lui dis-je, les gens d'honneur & de parole préviennent le tems qu'on leur a donné. Mais je ne m'aperçois pas qu'en m'amuſant à raiſonner avec vous je tombe dans les défauts des Barbiers babillards; achevez vîte de me raſer.

Plus je témoignois d'empreſſement, & moins il en avoit à m'obéïr. Il quita ſon raſoir pour prendre ſon aſtrolabe, puis laiſſant ſon aſtrolabe il reprit ſon raſoir.

Schéhérazade voyant paroître le jour garda le ſilence. La nuit ſuivante elle pourſuivit ainſi l'Hiſtoire commencée.



CLXIV.

CLXIV. NUIT.

LE Barbier, continua le jeune Boiteux, quita encore ſon raſoir, prit une ſeconde fois ſon aſtrolabe & me laiſſa à demi raſé pour aller voir quelle heure il étoit préciſément. Il revint : Seigneur, me dit-il, je ſavois bien que je ne me trompois pas ; il y a encore trois heures juſqu'à midi, j'en ſuis aſſuré, ou toutes les régles de l'Aſtronomie ſont fauſſes. Juſte Ciel, m'écriai-je ! ma patience eſt à bout : je n'y puis plus tenir. Maudit Barbier, Barbier de malheur, peu s'en faut que je ne me jette ſur toi, & que je ne t'étrangle. Doucement, Monſieur, me dit-il d'un air froid, ſans s'émouvoir de mon emportement, vous ne craignez pas de retomber mala-

de : ne vous emportez pas, vous allez être ſervi dans un moment. En diſant ces paroles il remit ſon aſtrolabe dans ſa trouſſe, reprit ſon raſoir qu'il avoit attaché à ſa ceinture, & recommença de me raſer : mais en me raſant il ne put s'empêcher de parler. Si vous vouliez, Seigneur, me dit-il, m'aprendre quelle eſt cette affaire que vous avez à midi, je vous donnerois quelque conſeil dont vous pourriez vous trouver bien. Pour le contenter, je lui dis, que des Amis m'attendoient à midi pour me régaler & ſe réjouïr avec moi du retour de ma ſanté.

Quand le Barbier entendit parler du régal : Dieu vous beniſſe en ce jour comme en tous les autres, s'écria-t-il ! vous me faites ſouvenir que j'invitai hier quatre ou cinq Amis à venir manger aujourd'hui chez moi : je l'avois oublié, & je n'ai encore fait aucun préparatif. Que cela

ne

ne vous embarrasse pas, lui dis-je, quoi que j'aille manger dehors, mon garde-manger ne laisse pas d'être toûjours bien garni. Je vous fais présent de tout ce qui s'y trouvera; je vous ferai même donner du Vin tant que vous en voudrez; car j'en ai d'excellent dans ma cave: mais il faut que vous acheviez promptement de me raser; & souvenez-vous qu'au lieu que mon Pére vous faisoit des présens pour vous entendre parler, je vous en fais moi pour vous faire taire.

Il ne se contenta pas de la parole que je lui donnois: Dieu vous récompense, s'écria-t-il, de la grace que vous me faites: mais montrez-moi tout à l'heure ces provisions, afin que je voye s'il y aura de quoi bien régaler mes Amis. Je veux qu'ils soient contens de la bonne chére que je leur ferai. J'ai, lui dis-je, un agneau, six chapons, une dou-

zaine de poulets, & de quoi faire quatre entrées. Je donnai ordre à un Esclave d'aporter tout cela sur le champ avec quatre grandes cruches de Vin. Voila qui est bien, reprit le Barbier; mais il faudra des fruits & de quoi assaisonner la viande. Je lui fis encore donner ce qu'*il* demandoit: il cessa de me raser pour éxaminer chaque chose l'une après l'autre, & comme cet éxamen dura près d'une demi-heure, je pestois, j'enrageois; mais j'avois beau pester & enrager, le bourreau ne s'empressoit pas davantage. Il reprit pourtant le rasoir & me rasa quelques momens; puis s'arrêtant tout à coup: Je n'aurois jamais crû, Seigneur, me dit-il, que vous fussiez libéral: je commence à connoître que feu Monsieur votre Pére revit en vous. Certes, je ne méritois pas les graces dont vous me comblez, & je vous assure

ſure que j'en conſerverai une éternelle reconnoiſſance : Car, Seigneur, afin que vous le ſachiez, je n'ai rien que ce qui vient de la générosité des honnêtes gens comme vous : En quoi je reſſemble à Zantout qui frote le monde au bain ; à Sali qui vend des pois chiches grillez par les ruës, à Salout qui vend des féves ; à Akerſcha qui vend des herbes ; à Abou Mekarés, qui arroſe les ruës pour abatre la pouſſiére ; & à Caſſem de la garde du Calife. Tous ces gens-là n'engendrent point de mélancolie : ils ne ſont ni fâcheux, ni quérelleurs ; plus contens de leur ſort que le Calife au milieu de toute ſa Cour, ils ſont toûjours gais, prêts à chanter & à danſer, & ils ont chacun leur Chanſon & leur Danſe particuliére, dont ils divertiſſent toute la Ville de Bagdad ; mais ce que j'eſtime le plus en eux, c'eſt qu'ils ne ſont pas grands

parleurs non plus que votre Esclave qui a l'honneur de vous parler. Tenez, Seigneur, voici la Chanſon & la Danſe de Zantout qui frote le monde au bain : Regardez-moi, & voyez ſi je ſai bien l'imiter.

Schéhérazade n'en dit pas davantage, parce qu'elle remarqua qu'il étoit jour. Le lendemain elle pourſuivit ſa narration dans ces termes.

CLXV. NUIT.

Le Barbier chanta la Chanſon & danſa la Danſe de Zantout, continua le jeune Boiteux, & quoi que je puſſe dire pour l'obliger à finir ſes bouffonneries, il ne ceſſa pas qu'il n'eût contrefait de même tous ceux qu'il avoit nommez. Après cela, s'adreſſant à moi : Seigneur, me dit-il, je vais faire venir chez moi tous ces hon-

honnêtes gens ; si vous m'en croyez, vous serez des notres, & vous laisserez-là vos Amis qui sont peut-être de grands parleurs, qui ne feront que vous étourdir par leurs ennuyeux discours, & vous faire retomber dans une maladie pire que celle dont vous sortez ; au lieu que chez moi vous n'aurez que du plaisir.

Malgré ma colére, je ne pus m'empêcher de rire de ses folies. Je voudrois, lui dis-je, n'avoir pas affaire, j'accepterois la proposition que vous me faites : j'irois de bon cœur me réjouïr avec vous ; mais je vous prie de m'en dispenser, je suis trop engagé aujourd'hui ; je serai plus libre un autre jour, & nous ferons cette partie : achevez de me raser & hâtez-vous de vous en retourner : vos Amis sont déja peut-être dans votre Maison. Seigneur, reprit-il, ne me refusez pas la grace que je vous demande : venez vous ré-

joüir avec la bonne Compagnie que je dois avoir : Si vous vous étiez trouvé une fois avec ces gens-là, vous en feriez si content que vous renonceriez pour eux à vos Amis. Ne parlons plus de cela, lui répondis-je, je ne puis être de votre Feſtin.

Je ne gagnai rien par la douceur. Puiſque vous ne voulez pas venir chez moi, repliqua le Barbier, il faut donc que vous trouviez bon que j'aille avec vous. Je vais porter chez moi ce que vous m'avez donné; mes Amis mangeront, ſi bon leur ſemble : je reviendrai auſſitôt ; je ne veux pas commettre l'incivilité de vous laiſſer aller ſeul, vous méritez bien que j'aye pour vous cette complaiſance. Ciel, m'écriai-je alors, je ne pourrai donc pas me délivrer aujourd'hui d'un Homme ſi fâcheux ! Au nom du grand Dieu

vivant, lui dis-je, finissez vos discours importuns: allez trouver vos Amis, bûvez, mangez, réjouïssez-vous, & laissez-moi la liberté d'aller avec les miens. Je veux partir seul, je n'ai pas besoin que Personne m'accompagne: aussi-bien, il faut que je vous l'avouë, le lieu où je vais n'est pas un lieu où vous puissiez être reçû; on n'y veut que moi. Vous vous moquez, Seigneur, repartit-il, si vos Amis vous ont convié à un Festin, quelle raison peut vous empêcher de me permettre de vous accompagner? vous leur ferez plaisir, j'en suis sûr, de leur mener un homme qui a, comme moi, le mot pour rire, & qui sait divertir agréablement une Compagnie. Quoi que vous me puissiez dire, la chose est résoluë; je vous accompagnerai malgré vous.

Ces paroles, mes Seigneurs, me jettérent dans un grand em-

barras. Comment me déferai-je de ce maudit Barbier, disois-je en moi-même? si je m'obstine à le contredire, nous ne finirons point notre contestation: *D*'ailleurs, j'entendois qu'on apelloit déja pour la premiére fois à la Priére de midi, & qu'il étoit tems de partir; ainsi je pris le parti de ne dire mot, & de faire semblant de consentir qu'il vint avec moi, alors il acheva de me raser, & cela étant fait je lui dis: prenez quelques-uns de mes gens pour emporter avec vous ces provisions, & revenez, je vous attens; je ne partirai pas sans vous.

Il sortit enfin & j'achevai promptement de m'habiller. J'entendis apeller à la Priére pour la derniére fois; je me hâtai de me mettre en chemin; mais le malicieux Barbier qui avoit jugé de mon intention, s'étoit contenté d'aller avec mes

gens

gens jusques à la vûë de sa Maison & de les voir entrer chez lui. Il s'étoit caché à un coin de ruë pour m'observer, & me suivre: en effet quand je fus arrivé à la porte du Cadis, je me retournai & l'aperçûs à l'entrée de la ruë; j'en eus un chagrin mortel.

La porte du Cadis étoit à demi ouverte, & en entrant je vis la vieille Dame qui m'attendoit; & qui après avoir fermé la porte, me conduisit à la Chambre de la jeune Dame dont j'étois amoureux: mais à peine commençois-je à l'entretenir que nous entendîmes du bruit dans la ruë. La jeune Dame mit la tête à la fenêtre, & vit au travers de la jalousie que c'étoit le Cadis son Pére qui revenoit déja de la Priére. Je regardai aussi en même-tems, & j'aperçûs le Barbier assis vis à vis au même endroit d'où j'avois vû la jeune Dame.

J'eus alors deux sujets de crainte: l'arrivée du Cadis & la présence du Barbier. La jeune Dame me rassura sur le premier, en me disant que son Pére ne montoit à sa Chambre que très rarement, & que comme elle avoit prévû que ce contre-tems pourroit arriver, elle avoit songé au moyen de me faire sortir sûrement; mais l'indiscrétion du malheureux Barbier me causoit une grande inquiétude: & vous allez voir que cette inquiétude n'étoit pas sans fondement.

Dès que le Cadis fut rentré chez lui, il donna lui-même la bâtonnade à un Esclave qui l'avoit méritée. L'Esclave poussoit de grands cris qu'on entendoit de la ruë: le Barbier crut que c'étoit moi qui crioit, & qu'on maltraitoit. Prévenu de cette pensée il fait des cris épouvantables, déchire ses habits, jette de la poussiére sur sa tête, apelle au secours

tout

tout le Voisinage qui vient à lui aussitôt ; on lui demande ce qu'il a, & quel secours on peut lui donner. Hélas, s'écrie-t-il, on assassine mon Maître, mon cher Patron, & sans rien dire davantage il court jusques chez moi, en criant toûjours de même, & revient suivi de tous mes domestiques armez de bâtons. Ils frapent avec une fureur qui n'est pas concevable à la porte du Cadis, qui envoye un Esclave pour voir ce que c'étoit ; mais l'Esclave tout effrayé retourne vers son Maître, Seigneur, dit-il, plus de dix mille hommes veulent entrer chez vous par force, & commencent à enfoncer la porte.

Le Cadis courut aussitôt lui-même, ouvrit la porte & demanda ce qu'on lui vouloit. Sa présence vénérable ne put inspirer du respect à mes gens, qui lui dirent insolemment : Maudit Cadis, chien de Cadis, quel sujet

avez-

avez-vous d'aſſaſſiner notre Maître ? Que vous a-t-il fait ? Bonnes gens, répondit le Cadis, pourquoi aurois-je aſſaſſiné votre Maître que je ne connois pas, & qui ne m'a point offenſé : voila ma Maiſon ouverte, entrez, voyez, cherchez. Vous lui avez donné la bâtonnade, dit le Barbier, j'ai entendu ſes cris *il* n'y a qu'un moment : Mais encore, repliqua le Cadis, quelle offenſe m'a pû faire votre Maître pour m'avoir obligé à le maltraiter comme vous le dites ? Eſt-ce qu'il eſt dans ma Maiſon ? & s'il y eſt, comment y eſt-il entré, ou qui peut l'y avoir introduit ? Vous ne m'en ferez point accroire avec votre grande barbe, méchant Cadis, repartit le Barbier, je ſai bien ce que je dis : votre Fille aime notre Maître, & lui a donné rendez-vous dans votre Maiſon pendant la Priére de midi ; vous en avez ſans doute été

averti,

averti, vous êtes revenu chez vous, vous l'y avez ſurpris, & lui avez fait donner la bâtonnade par vos Eſclaves: mais vous n'aurez pas fait cette méchante action impunément; le Califе en ſera informé, & en fera bonne & briéve juſtice. Laiſſez-le ſortir & nous le rendez tout à l'heure, ſinon nous allons entrer & vous l'arracher à votre honte. Il n'eſt pas beſoin de tant parler, reprit le Cadis, ni de faire un ſi grand éclat; ſi ce que vous dites eſt vrai, vous n'avez qu'à entrer & qu'à le chercher, je vous en donne la permiſſion. Le Cadis n'eut pas achevé ces mots, que le Barbier & mes gens ſe jettérent dans la Maiſon comme des furieux, & ſe mirent à me chercher par tout.

Schéhérazade en cet endroit ayant aperçû le jour ceſſa de parler. Schahriar ſe leva en riant du zèle indiſcret du Barbier, & fort

fort curieux de savoir ce qui s'étoit passé dans la Maison du Cadis, & par quel accident le jeune Homme pouvoit être devenu boiteux. La Sultane satisfit sa curiosité le lendemain, & reprit la parole dans ces termes.

Fin du quatriéme Tome.



